This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

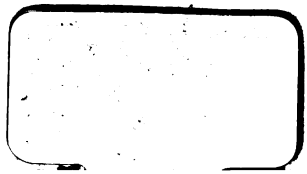
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VR3. D7. LAT



RÉFLEXIONS

SUR LE DISCOURS

DE

J. JAQUES ROUSSEAU

CITOYEN DE GENÈVE

SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENS

DE L'INÉGALITÉ

PARMI LES HOMMES.

Faciamus hominem ad imaginem, & similitudinem noſtram. Gen. c. 1.

A TURIN

CHEZ JEAN-MICHEL BRIOLO

M. DCC. LXXVIII.

Et ſe vend chez BERNARDIN TONSO.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 MAR 1959
OF OXFORD
LIBRARY

A LA SAINTETÉ

DU

SOUVERAIN PONTIFE

PIE VI.

TRÈS-SAINT PÈRE

Convaincu à l'évidence que la religion eſt un devoir toujours inſéparable de la nature humaine, en tachant de revancher la dignité

de cette nature contre une étrange philoſophie qui ne cherchoit qu'à l'avilir & l'approcher entièrement d'une condition brutale, j'ai cru défendre la cauſe de la religion même attaquée dans ſes fondemens avec autant plus d'adreſſe & de danger que le titre de nature ne ſemble préſenter aux yeux des demi-ſavans qu'une queſtion purement phyſique. C'eſt là une raiſon, qui m'a ſemblé pouvoir mériter à mon ouvrage la haute protection de Celui, qui eſt conſtitué ſur la terre premier juge des devoirs moraux des hommes, & ſouverain dépoſitaire de la religion révélée. Je n'oſois pas pourtant me flatter d'un honneur ſi ſublime ſi vous-même, TRÈS-SAINT PÈRE, *ne m'en aviez inſpiré la confiance. Je me reſſouvenois de ces ſentimens de zéle apoſtolique, qu'auſſi-tôt que*

vous fûtes élevé à la chaire de s. Pierre, Votre Sainteté fit entendre la première fois à toute l'Egliſe contre cette fauſſe philoſophie, qui ſemble s'être ſoulevée plus que jamais dans ce ſiècle pour renverſer tous les principes de ſociété, d'honnêteté morale, de religion. Je croyois entendre encore cette voix qui tonnoit du Vatican, d'où elle excitoit la vigilance & le ſoin des paſteurs des Egliſes contre cette peſte de mauvais livres, qui inondent aujourd'hui la Chrétienté, & vantant ſans ceſſe aux foibles lecteurs une doctrine au-deſſus du vulgaire & délivrée de préjugés, ne font que ſurprendre les eſprits & corrompre les mœurs. C'eſt cette reſſouvenance qui m'a le plus encouragé à vous préſenter un petit ouvrage, dans lequel je n'ai eu

L'autre objet que celui de mettre dans son jour le foible de cette prétendue ſageſſe, dont le monde ſe laiſſe follement éblouir. Daignez, TRÈS-SAINT PÈRE, protéger le travail d'un fils, qui reclame l'honneur de votre nom, de ce nom reſpectable, qui ſera lui ſeul le plus puiſſant appui de la bonne cauſe, la terreur des ennemis de la religion, & le fleau des erreurs qui la combattent. Proſterné à vos pieds j'eſpère la grace de votre agrément, dont j'attends une aſſurance dans cette ſainte bénédiction, que je vous ſupplie humblement de vouloir me donner

Le très-humble & très-obéiſſant
fils & ſerviteur
FRANÇOIS DE LA TOUR.

RÉFLE

SUR LE D

D

J. JACQUES

CITOYEN L

SUR L'ORIGINE E
DE L'IN
PARMI LES

Malheureuſe
eſt mal e
importan
c'eſt-à-di
ſance de nous mê
de progrés dans la
ſes, qui nous font
apperçu tant de v
phyſiques des corps
animaux, des inſe

d'où vient-il que ce n'eſt qu'en raiſonnant ſur l'homme, & ſur ſa nature que tant de philoſophes & de ſavans ſe ſont honteuſement égarés, & qu'on entend toujours débiter tant d'erreurs, qui s'attirent je ne ſais ſi plus de pitié, que d'indignation ? c'eſt que c'eſt ici qu'on ne cherche le plus ſouvent les choſes que telles qu'un mauvais génie, ou un cœur corrompu voudroit bien les trouver. L'on diroit que c'eſt à force de méditer ſur ſoi que l'homme ſemble s'être déſormais rendu lui-même la dupe de ſes rêveries, & des délires de ſon eſprit. Les uns lui ôtent tout devoir de religion, & de reconnoiſſance envers ſon créateur. Les autres lui accordent une liberté entière de ſuivre quelque religion qu'il lui plaira, & d'honorer la divinité même par des erreurs & des vices. Ceux-ci le dépouillent de toute immortalité, & veulent l'anéantir entièrement comme les bêtes de la terre dans la mort du corps. Ceux-là ſongent a combattre la nobleſſe de ſon eſprit, & lui ſubſtituent une matière qui penſe. Mais il n'étoit pas peut-être encore venu dans l'eſprit de perſonne

de lui disputer l'intelligence & la lumière de la raison, que tout le monde lui accorde. L'entreprise en étoit reservée à M. Rousseau de Genève philosophe de nos tems, qui s'efforce de l'exécuter avec une grande parade d'éloquence babilleuse dans son *discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.* Ce philosophe, qui a peut-être surpassé tous les autres en extravagance, malgré tous les cris de la nature humaine, qui veut être absolument raisonnable, tâche de persuader le monde que loin d'exiger de l'homme aucun usage de sa raison, elle le lui défend même, de sorte que tout homme qui raisonne est un animal dépravé, & éloigné de sa propre nature. C'est ici qu'on va voir combien l'esprit humain sait faire d'efforts pour montrer jusqu'à quel point il est capable d'extravaguer. C'est donc de ce discours que j'entreprend de faire l'analise, assez content si je puis faire voir quelle est la sagesse de certains prétendus savans que le monde ignorant admire, & à qui on entend prodiguer quelquesfois des éloges inconsidérés, & menteurs.

Peut-être, dira-t-on, qu'un livre qui ſe dement par lui même, & dont la folie ſaute aux yeux d'un lecteur tant ſoit peu éclairé, ne vaut pas la peine de la critique, & que c'eſt lui faire trop d'honneur que de le réfuter par des raiſons. Mais quoi? Faut-il ſe taire toujours & abandonner entièrement la raiſon, & la vérité aux caprices de ces eſprits contentieux qui ſemblent prendre à tâche de la combattre avec d'autant plus de force, qu'elle eſt plus claire aux yeux de tout le monde? Je ne vais pas ſerieuſement démontrer ici que l'homme eſt un animal raiſonnable, & qu'il n'eſt pas une bête, car ce ſeroit m'expoſer au ridicule de la part des gens ſenſés, que de les entretenir ſur un ſujet ſemblable. Mais puiſque M. Rouſſeau a fait jouer tous les reſſorts de ſon eſprit pour rendre l'homme entièrement ſemblable au cheval & au mulet, qui n'ont point d'entendement; puiſqu'il n'a pas eu honte d'aller gravement débiter ſon brutal ſyſtême au genre humain devant *les Platons & les Xenocrates dans le licée d'Athènes*, pour quoi ne doit-on pas repouſſer un ex-

cés d'impoſture ſi préſomptueuſe ? du moins ne ſera-t-il pas inutile de mettre dans tout ſon jour ce tiſſu d'erreurs & d'abſurdités, dont il a rempli ſon livre, afin que des lecteurs inconſidérés & amis de la nouveauté ne ſe laiſſent pas ſi aiſement éblouir par le faux éclat d'une vaine éloquence.

Il faut l'avouer, M. Rouſſeau grand parleur de nos tems a employé dans ſon ouvrage tout ce, que l'éloquence a de plus artificieux & de plus ſéduiſant, ce qui fit dire fort à propos à un de ſes amis qu'on n'a jamais employé tant d'eſprit pour nous rendre bêtes. Faute de raiſon & de ſolidité dans la mauvaiſe cauſe qu'il plaidoit. Tout édifice chancelant a beſoin de beaucoup d'étayes pour ne pas tomber en ruine, & toute fauſſeté ne ſe ſoutient que par des efforts d'eſprit d'autant plus grands qu'elle eſt plus manifeſte, & plus oppoſée au ſens commun. Ainſi tandis que M. Rouſſeau s'efforçoit de démontrer aux hommes qu'ils ne doivent point raiſonner & que tout *homme qui médite eſt un animal dépravé*, il raiſonnoit lui-même, & il méditoit très-ſubtile-

ment comme un animal le plus *dépravé* de tous, faiſant ainſi clairement voir qu'on ne peut diſputer à l'homme la qualité de raiſonnable qu'à force de raiſonner exceſſivement, ce qui refute d'abord tout ſon ſyſtème, & en montre l'abſurdité. Peut-être n'aurai-je pas tant de ſubtilité, ni d'éloquence que ce grand parleur; mais ma cauſe n'a guères beſoin de tout cela. La vérité étincélante & claire s'inſinue aiſement d'elle-même dans les eſprits, & on n'a pas à ſe donner beaucoup de peine pour en perſuader le monde.

Le ſujet que M. Rouſſeau prit pour matière de ſon diſcours, pouvoit être véritablement d'une grande utilité. Il étoit queſtion de rechercher quelle eſt l'origine de l'inégalité parmi les hommes, c'eſt-à-dire d'où vient que dans la ſociété humaine il y a tant de diverſités d'états, de riches, & de pauvres, de nobles, & de roturiers, de maîtres, & de ſerfs, de princes, & de ſujets, & ſi cette inégalité eſt autoriſée par la loi naturelle. L'on ne pouvoit réſoudre la queſtion à moins que de remonter aux principes les plus ſim-

ples de la nature humaine. C'eſt pourquoi il crut devoir commencer par chercher ce que c'eſt que l'homme dans la pureté de ſa nature, & dénué de tout ce que la coûtume & la ſucceſſion des tems y avoient ajoûté.

La recherche lui parut pourtant d'une extrême difficulté. Il trouva cet homme *ſemblable à la ſtatue de Glaucus, que le tems, la mer, & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle reſſembloit moins à un Dieu qu'a une béte féroce**. Il ne vit plus dans lui *cet être agiſſant toujours par des principes certains & invariables*, ni cette *céleſte & majeſtueuſe ſimplicité dont ſon auteur l'avoit empreint.*

C'étoit donc à cette *céleſte & majeſtueuſe ſimplicité* qu'il falloit ramener l'homme dans ce diſcours. C'étoit de la véritable nature humaine priſe dans toute ſa pureté primitive, que M. Rouſſeau avoit à parler, queſtion comme on le voit bien, de la dernière importance, & très-digne de l'étude & du ſoin d'un philoſophe, de ſorte qu'on

* *Préface.*

ne peut la contredire lorſqu'il regarde le ſujet de ſon diſcours comme *une des queſtions les plus intéreſſantes que la philoſophie puiſſe propoſer* (a). Mais cette queſtion ſi intéreſſante ne diroit-on pas qu'il a pris à tâche de la tourner en ridicule & en plaiſanterie ?

Tout lecteur ſuperficiel s'arrête d'abord & ſe ſent frappé a ces traits emphatiques, par leſquels l'auteur s'apprête a entrer dans la matière. Voilà qu'il *veut défendre avec confiance la cauſe de l'humanité devant les ſages, qui l'y invitent. Il veut tâcher de prendre un langage, qui convienne à toutes les nations. Il oublie les tems, & les lieux pour ne ſonger qu'aux hommes à qui il parle. Il ſe ſuppoſe dans le licée d'Athenes répétant les leçons de ſes maîtres, ayant les Platons, & les Xenocrates pour juges, & le genre humain pour auditeur.* (b) Quel ton majeſtueux ! quelle impoſante gravité !

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu ?

La gravité de la harangue repondra-t-

(a) *Préface.* (b) *Exord. pag. 1. & 5.*

elle à la dignité des juges, & à la multitude des auditeurs ?

Mais voici une pièce plus éclatante encore, qui va bien étonner le genre humain, & le rendre attentif au ſermon. *O homme*, s'écrie-t-il, *de quelque contrée que tu ſois, quelles que ſoient tes opinions, écoute. Voici ton hiſtoire telle que j'ai cru la lire non dans les livres de tes ſemblables, qui ſont menteurs, mais dans la nature qui ne ment jamais. Tout ce qui ſera d'elle ſera vrai; il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien ſans le vouloir. Les tems dont je vais parler ſont bien éloignés : combien tu as changé de ce que tu étois ! C'eſt pour ainſi dire la vie de ton eſpèce que je te vais décrire d'après les qualités, que tu as reçues, que ton éducation, & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le ſens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter, tu chercheras l'âge, auquel tu déſirerois que ton eſpèce ſe fût arrêtée. Mécontent de ton état préſent par des raiſons, qui ſemblent annoncer à ta poſtérité malheureuſe des plus grands mécontentemens encore, peut-*

être voudrois-tu pouvoir retrograder, & ce ſentiment doit faire l'éloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi *.

Quelle retentiſſante apoſtrophe! Ce ſont les cris de la montagne qui va accoucher; mais ce ſont auſſi de ces pièces qui eblouiſſent facilement le petit eſprit d'un lecteur ſuperficiel, qui étourdi par l'éclat d'un exorde ſi grave & pathétique croit entendre un nouveau Socrate, qui va rappeller une autre fois la philoſophie du ciel pour en donner des excellentes leçons à l'humanité. Mais il faut ſe détromper. Cette nature humaine, que l'on s'attendoit après tant de beaux préliminaires à voir purgée par le ſoin de ce nouveau philoſophe de toute ordure, & de toute méchanceté terreſtre & élevée juſqu'au ciel, nous la verrons plus que jamais avilie, & rampante ſur la terre, & cet homme, qu'on veut reduire à la *céleste & majestueuſe ſimplicité, dont ſon auteur l'avoit empreint*, nous le ver-

* *Exord. pag. 5.*

rons bientôt transformé en un certain animal muet, ſolitaire, farouche, qui ne fait rien, qui ne dit rien, qui ne raiſonne de rien, qui n'a pas la moindre idée de ce qui eſt devoir & honnêteté, & qui ne connoit pas mieux les individus de ſon eſpèce que les ours & les chamois ceux de la leur. Voilà l'homme naturel & véritable de M. Rouſſeau délivré de toute ſorte de mélange, qui peut l'avoir dépravé. Voilà la céleſte & majeſtueuſe ſimplicité, à laquelle on le veut ramener en le reduiſant à ſon état de nature. Un lecteur ſenſé peut-il s'empêcher de s'écrier d'abord tout epris de colère & d'étonnement :

Amphora cœpit
Inſtitui : currente rota cur urceus exit ?

Si c'eſt là l'état qui fait l'*éloge* de nos *premiers ayeux*, il ſera bien aiſé de faire l'apologie des *contemporains*, & de raſſurer ceux qui vivront après nous de ce vain *effroi* dont on les menace.

Les ſaintes écritures auroient pu fournir à M. Rouſſeau des belles lumières dans la queſtion dont il s'agiſſait s'il eût voulu s'y prendre par ſes vérita-

bles principes. Dans ces livres il eût clairement vu la première idée de Dieu même dans la création de l'homme, ſavoir ſon deſſein exprès de former dans lui une noble créature à ſon image, qui fut au-deſſus des oiſeaux du ciel, des poiſſons de la mer, & des bêtes de la terre. Il eût auſſi vu la première ſociété humaine, c'eſt-à-dire la conjugale, née dès le moment de la création, & même expreſſément ordonnée par la ſageſſe du créateur. Enfin la corruption de la nature humaine dans le péché de nos premiers pères, & de-là ces déſordres de l'humanité, ces contraſtes de paſſions, qui ont véritablement ſouillé dans l'homme cette *céleſte & majeſtueuſe ſimplicité dont ſon auteur l'avait empreint.* De-là cette déplorable mechanceté du cœur humain dont ce philoſophe n'a ſu trouver la ſource que dans les liens de toute ſociété, quelque innocente qu'elle ſoit en elle-même. De-là enfin des nouveaux beſoins, des nouvelles providences, qui n'auroient pas été connues dans l'intégrité de la nature. Par cette route on pouvoit aiſement découvrir

l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Mais M. Rousseau n'est épris, que de ses rêveries, & ne fait aucun cas du témoignage des saintes écritures. *Commençons*, dit-il, *par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question* [a]. Ha bon! commençons par écarter du sujet toutes les vérités connues & certaines; il y aura bien de place pour la chimère & la fausseté. Comment peut-on dire que tous ces faits, dont la religion nous instruit sur cette matière, *ne touchent point à la question*? Je soutiens au contraire qu'on ne peut pas bien la résoudre sans une parfaite connoissance de ces faits mêmes.

Mais M. Rousseau ne prétend pas nous donner dans son discours des vérités historiques; il veut seulement faire des *raisonnemens hypothétiques & conditionels, plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à en montrer la véritable origine, & semblables*, dit-il, *à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde* (b).

(a) *Exord. pag.* 4. (b) *pag.* 4.

Ce n'eſt pas qu'il veuille badiner ſur la matière. Non ſans doute. Il vient ſerieuſement détruire des *anciennes erreurs, & des préjugés invétérés* du genre humain dans une queſtion des *plus intéreſſantes que la philoſophie puiſſe propoſer* *. Mais ce ſont enfin des *erreurs*, & des *préjugés* qu'on ne ſauroit détruire par des argumens ſolides. Il falloit pour cela une hypothèſe, un jeu de fantaiſie.

On appeſçoit dejà le ridicule de la grande entrepriſe, & l'impoſture va ſe découvrir d'elle-même.

Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Pour nous donner une hypothèſe falloit-il s'y apprêter avec tant de gravité? falloit-il faire tant de grimaces, & repréſenter avec tant d'énergie le changement & la perte d'un état, qui n'était qu'imaginaire & hypothétique? aller s'aſſeoir dans *le licée d'Athènes*, & y aſſembler tout le genre humain? rappeller de l'autre monde les *Platons & les Xenocrates* pour ne les faire juges que d'une hypothèſe?

---

* *Part. 1. pag. 52.*

Mais il me ſemble que l'hypothèſe eſt ici fort déplacée. L'on fait des hypotheſes lors qu'on ne peut, ou qu'on ne ſait pas faire des thèſes, ainſi qu'on ſuit la probabilité lors qu'on ne voit point la vérité, & qu'on ſe tient à l'opinion où manque la ſcience. Auſſi nos phyſiciens peuvent-ils faire à leur gré des hypothèſes, & rêver autant qu'il leur plait où il n'y a rien d'établi par la révélation, ni de certain par la phyſique. Mais il n'en eſt pas de même de la queſtion ſur la nature humaine. Sans parler ici de ce, que la droite raiſon & le ſens intime apprend a tout homme, qui veuille bien l'écouter, ſur un article ſi important qui contient les fondemens de tout lien entre la créature raiſonnable & ſon créateur, c'eſt-à-dire les fondemens de la religion, eſt-ce qu'il y aura faute de principes certains & même révélés ? Non, ſans doute. Nous en avons bien, & les ſaintes écritures nous en fourniſſent. A quoi ſert donc de s'égarer par des hypothèſes & des rêveries lors qu'on a la méthode ſûre pour trouver la vérité ? Un ſeul fait bien certain & conſtant vaut

mieux que cent hypothèſes pour *éclaircir* la nature d'une choſe. Si donc M. Rouſſeau ne veut point la tâche de pitoyable philoſophe, qui ne ſait pas bien raiſonner ſur la nature des choſes, qu'il veut *éclaircir*, il ne pourra pas éviter celle de philoſophe peu chrétien, qui ne croit pas aſſez ſûrs, pour en déduire une juſte notion de l'homme, & de ſes dépravations, les *écrits de Moyſe*, quelque reſpect qu'il veuille affecter pour eux, & quelque aveu qu'il faſſe de cette *foi*, que leur *doit*, dit-il, *tout philoſophe chrétien* *.

S'il n'eût pourtant pas oublié la corruption univerſelle de la nature humaine dans le péché d'Adam, s'il eût bien voulu ouvrir, les yeux ſûr cet important article, il eût trouvé par là le moyen de ſe dégager de quelques queſtions qu'il entame dans ſon diſcours, & qu'il ne ſait point réſoudre. Il eût même épargné beaucoup de doutes inutiſes & de faux raiſonnemens, qu'un enfant un peu inſtruit dans cette partie de la religion auroit ſu reformer. Auſſi ne

* *Exord. pag.* 3.

viendroit-il pas faire tant l'étonné de cette obſcurité où nous ſommes à l'égard de notre même nature, ni de la grande difficulté qu'il y a d'éclaircir ce point fondamental de ſa queſtion. L'ignorance en fait de morale a été toujours le partage d'une raiſon corrompue. Cette même peſanteur d'eſprit, cette groſſière ſtupidité, que par defaut d'éducation & de culture l'on trouve dans quelque individu de l'eſpèce humaine, & qui ſemble le rapprocher ſi fort de la bête, n'eſt ſans doute qu'un malheureux aveuglement d'une nature, dont le péché a obſcurci les lumières. Ainſi lors que M. Rouſſeau vient nous décrire ſi paſſionnement les belles qualités de ſon ſtupide & bien aimé Caraibe, il croit nous propoſer un homme approchant le plus de ſa ſimple & véritable nature, & ce n'eſt réellement qu'un ouvrage le plus déplorable du péché qu'il nous montre.

C'étoit ſur-tout une des plus néceſſaires conſéquences de cette corruption que l'ignorance de nous mêmes, & de notre première nature; car il eſt bien évident qu'on ne peut pas ſi aiſement

reconnoître le bon ordre dans une machine dérangée, ni la bonne saveur dans un fruit corrompu. Le seul péché de nos premiers pères a causé un dérangement trop sensible dans la constitution morale de l'homme ayant excité dans lui une perpétuelle dissension entre la chair & l'esprit, ce qui est évidemment contre tout bon ordre de cette nature. Or comment voir parmi tant de désordre ce que l'homme devoit être dans son état d'intégrité? Voilà ce qui a rendu cet homme *semblable à la statue de Glaucus*, & le précepte de l'inscription de Delphe un problème si difficile a résoudre.

Mais s'il y a de l'ignorance dans le monde sur cet article c'est dans le livre de M. Rousseau qu'elle se montre dans un dégré éminent, & l'on diroit que cet auteur a essuyé plus que tous les autres en lui-même les plus mauvais effets du péché, & que le précepte de Delphe a été pour lui un problème plus obscur que celui du mouvement perpétuel, ou de la quadrature du cercle lors qu'on le voit s'égarer si laidement dans ce discours sur la résolution de sa

queſtion *intéreſſante*, & porter ſon étrange aveuglement juſqu'à ne pas connoître ce que tout le monde ſoit chrétien, ſoit payen, ſoit ſavant, ſoit ignorant a toujours connu.

Peu content d'avoir écarté de la queſtion tous ces faits, que la religion nous apprend, il va pouſſer plus loin encore l'abſurdité de ſon hypothèſe en écartant de l'homme bien de choſes, qui lui ſont très-eſſentielles & inſéparables de ſa nature. *Le premier homme*, dit-il, * *ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des préceptes n'étoit point lui-même dans l'état de nature*. Voilà encore des faits qu'il faut écarter dans ſa nouvelle hypothèſe: ce ſont les *lumières*, & les *préceptes reçus de Dieu*.

Je voudrois bien ſavoir qu'eſt ce que l'homme aura de ſa nature qu'il ne l'ait point *reçu de Dieu*. Si pourtant on ne parloit ici que de ces préceptes particuliers, qu'on appelle purement divins, & poſitifs qui furent donnés au premier homme après ſa création; ſi on ne prenoit les lumières re-

* *Exord. pag. 3.*

çues immédiatement de Dieu que pour ces lumières ſurnaturelles de la grace, dont le premier homme a été enrichi dans l'état de la juſtice originelle, ou bien pour cette ſcience univerſelle des choſes phyſiques, dont il fut immédiatement doué par la bienfaiſance du Créateur, & qu'on appelle communement ſcience infuſe, je voudrois accorder que tout cela ne touche point à la queſtion, & qu'on peut très-bien raiſonner ſur la ſimple nature de l'homme ſans ſe mêler de tout ce qu'il tient de la grace, & ſans le ſuppoſer parfaitement inſtruit dans la phyſique. Mais M. Rouſſeau n'en demeure pas encore là. Dès qu'il *oſe preſqu'aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, & que l'homme qui médite eſt un animal dépravé* [*a*]; dès qu'on l'entend compter parmi les caractères de l'homme naturel ceux de ſon ſauvage, qui (*b*) *livré par la nature au ſeul inſtinct, & privé de toute ſorte de lumières n'éprouve que les paſſions, qui viennent par ſimple im-*

(*a*) *Part. 1. pag. 14.*
(*b*) *Pag. 21. & 22.*

pulſion de nature, qui ne connoit d'autres biens dans l'univers que *la nourriture, une femelle, & le repos ; dont l'ame que rien n'agite ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle ſans aucune idée de l'avenir quelque prochain qu'il puiſſe être* [a] ; dès enfin qu'on l'entend ne laiſſer dans ſon homme naturel que de la *péſanteur*, & *de la ſtupidité*, *le borner d'abord aux pures ſenſations*, & trouver même *impoſſible de concevoir* [b] comment il auroit pu par ſes ſeules forces paſſer *des pures ſenſations aux plus ſimples connoiſſances* [c], l'on voit bien par ces traits-là quelles ſont les *lumières*, quels ſont les *préceptes* de Dieu, qu'il veut encore écarter de l'homme. Ce ſont ces lumières, & ces préceptes, qui l'ont tiré de l'état de *péſanteur*, de *ſtupidité*, & de *pure ſenſation*, qui ont appris à ne pas agir *par ſimple impulſion de la nature* comme les bêtes de la terre, mais par la réflexion de l'eſprit, & par la règle

[a] *Pag.* 24.
(b) *Pag.* 26.
(c) *Pag.* 24.

de la droite raiſon comme un être raiſonnable. Ce ſont ces préceptes, & ces lumières, qui lui ont impoſé quelque devoir, & quelque choſe de plus que la *nourriture*, *une femelle*, & *le repos*. C'eſt en peu de mots cette lumière du viſage du Seigneur, qui eſt imprimée ſur nous qu'il veut écarter de l'homme par hypothèſe. Ce ſont-là les *préceptes*, & les *lumières*, qui dans le langage fort ſingulier de M. Rouſſeau s'appellent dons *ſurnaturels* *, dont il faut *dépouiller cet être* pour le conſidérer dans l'état de ſa ſimple nature. Si on veut le *dépouiller* de tout cela, adieu ſa dignité *céleſte*, & *majeſtueuſe*. Mais cet être ainſi *dépouillé* ſera-t-il enfin l'homme? cette nature ainſi tronquée, & déformée ſera-t-elle jamais la nature humaine? Voilà une méthode fort aiſée d'éclaircir la nature des choſes les plus obſcures. On ote d'elles tout ce qu'on veut, on écarte tout ce qui incommode nos rêveries, & on forme là-deſſus tout ſérieuſement des hypothèſes. Rien de plus facile,

* *Pag.* 7.

mais rien auſſi de plus ridicule, ni de plus abſurde. Écartons de l'homme par hypothèſe cette lumière de raiſon qui lui eſt propre, le voilà une bête. Écartons encore de lui ſi l'on veut cette qualité ſenſitive, qui lui eſt commune avec les bêtes, le voilà un arbre.

C'eſt ainſi que M. Rouſſeau avec ſes raiſonnemens hypothètiques va bien éclaircir la nature humaine, & nous la repréſenter dans ſa plus pure ſimplicité ſemblable à celui qui s'étant propoſé de montrer un homme dans ſa nudité naturelle, peu content de lui tirer l'habit, & la chemiſe voudroit lui oter auſſi la peau & la chair en le réduiſant à la figure d'un épouvantable ſquelette.

Mais n'eſt-ce pas prendre follement la nature univerſelle pour une déeſſe payenne, qui auroit pu produir l'homme, le gouverner, & agir dans lui indépendamment de la volonté & des ordres d'un ſouverain Dieu que de faire de telles hypothèſes? sûrement c'eſt là ne reconnoitre qu'un Dieu qui n'eſt point lui-même l'auteur de toute nature. Voilà une grande erreur, qui

eſt la ſource de bien d'autres. Après celà il ne faut plus s'étonner ſi au lieu de cette noble créature faite à l'image de Dieu, telle que doit être eſſentiellement l'homme dans quelque état qu'on le veuille conſidérer, l'on ne voit ſortir de cet éloquent diſcours qu'un certain monſtre, qui n'eſt que créature de M. Rouſſeau, & production de ſa fantaiſie.

Ce n'eſt pas ainſi que nos phyſiciens font leurs hypothèſes ſur la formation du monde. Ils tâchent d'expoſer le mieux qu'il eſt poſſible les loix de ces divers mouvemens, qui paroiſſent à nos yeux dans les corps céleſtes, les diverſes compoſitions de la matiére, & de ſes premiers élemens. Ils tâchent en un mot d'expliquer les choſes telles qu'elles ſont apparemment en elles-mêmes, point de les imaginer à leur fantaiſie telles qu'elles évidemment ne ſont pas pour mieux les éclaircir. Aucun d'eux n'entreprit jamais de former d'hypothèſes, qui ne s'accordaſſent avec des vérités connues & certaines, car ce ſeroit-là aller tout droit contre la nature des choſes, &

renverſer par hypothèſe le monde tandis même qu'on veut l'expliquer.

Cependant après avoir ainſi dépouillé, ou je dirai mieux eſtropié l'homme, après l'avoir livré au ſeul inſtinct, privé de toute ſorte de langage, de connoiſſance, & de réflexion, & après ne lui avoir laiſsé pour tous ſes biens que la nourriture, une femelle, & le repos M. Rouſſeau n'eſt pas encore ſatisfait. Il lui ſemble qu'il ne l'a pas aſſez purifié, & il ſouhaite qu'un autre plus hardi vienne pourſuivre ſon ouvrage. *J'ai commencé*, dit-il, *quelques raiſonnemens, j'ai hazardé quelques conjectures moins dans l'eſpoir de réſoudre la queſtion que dans l'intention de l'éclaircir, & de la réduire à ſon véritable état. D'autres*, pourſuit-il, *pourront aiſément aller plus loin dans la même route ſans qu'il ſoit facile à perſonne d'arriver au terme* *; que tout celà eſt bien humiliant pour l'homme ! M. Rouſſeau à force de le *dépouiller* eſt déjà venu à bout de le réduire à l'état d'une véritable bête, cependant il a ſeulement *commen-*

* *Préface*.

sé. Quelque philosophe plus étrange viendra peut-être un jour pousser plus loin l'hypothèse *dans la même route*, & continuant de *dépouiller cet être* se mettra dans la tête de nous le montrer une plante, sans néanmoins qu'il puisse se flatter d'être encore arrivé *au terme*. Mais diantre! qu'est-ce que l'homme deviendra quand on sera arrivé *au terme* de la recherche?

Allons maintenant voir en détail la belle figure de cet être ainsi *dépouillé*. Mais ressouvenons-nous encore une fois que ce n'est qu'une hypothèse. Aussi ne faut-il point s'imaginer de voir cet homme tel que Dieu l'a créé, non sûrement. Nous ne verrons qu'un homme hypothétique, c'est-à-dire tel que M. Rousseau trouveroit bon qu'il eût été créé, ou bien en d'autres termes tel qu'il eût créé lui-même s'il eût été son créateur. C'est là la question fort *intéressante*, c'est ce qu'il importe extrêmement à tout le monde de bien entendre.

En considérant l'homme tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, M. Rousseau voit dans lui *un animal moins fort que les uns, moins agile que les*

autres ; mais à tout prendre organisé le plus avantageuſement de tous *. Il le voit *ſe raſſaſiant ſous un chene ; ſe déſaltérant au premier ruiſſeau, trouvant ſon lit au pied du même arbre, qui lui a fourni ſon repas, & par-là tous ſes beſoins ſatisfaits*. C'eſt là tout ce qu'il a vu dans l'homme. Soit qu'il y ait dans lui l'ame d'un cheval, ſoit qu'il y ait un eſprit trés-noble, intelligent, & doué de l'image de ſon Créateur c'eſt toujours la même choſe ; M. Rouſſeau n'y voit qu'un *animal*, auſſi ne voit il dans lui que la force, l'agilité, l'organiſation, le beſoin de ſe raſſaſier, de ſe déſaltérer, de trouver ſon lit. Je ne m'en étonne point. Sans doute on n'y ſauroit trouver rien d'autre après qu'un a *dépouillé cet être* de toute lumière, de toute connoiſſance, & de toute opération de ſon eſprit.

Je ne ſaurois pas bien décider ſi la haine de M. Rouſſeau contre toute ſociété humaine eſt la ſource de ſon brutal ſyſtème, ou bien ſi elle n'en eſt qu'une conſéquence. Sûrement lors qu'on ne veut

* *Part. 1. pag. 7.*

reconnoître d'autre espèce de nature dans l'homme que celle commune à tous les animaux de la terre, ni d'autres opérations que celles du corps, & de l'animalité, il n'y a point de doute que l'on ne puisse exposer les principes d'une pareille nature *sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité* (a), laquelle tire son origine plus de l'esprit, & de la raison que de la simple nature de l'animal à moins qu'on ne veuille établir parmi les hommes une société aussi matérielle que celle des grues & des abeilles.

On avoit toujours cru que l'homme est produit par la nature à une vie sociale avec ses semblables. Tous les philosophes on posé de tout tems cette maxime pour une vérité incontestable. Cependant c'est là une des *anciennes erreurs* (b), & un des *préjugés invétérés*, que M. Rousseau veut bien détruire *jusqu'à la racine* en nous faisant voir que c'est la vie solitaire qui nous a été *prescrite par la nature* (c). L'on s'atten-

(a) *Préface* (b) *Part. 1. pag. 52.*
(c) *Pag. 13.*

dra peut-être qu'il vienne nous faire ici quelqu'éloge de ces ſaints Anachorétes, qui dans la primitive Egliſe habitoient les déſerts des Thébaides Egyptiennes. Mais nous en ſommes fort loin. Tous ces ſolitaires là étoient trop liés entre eux, & avec le reſte des Chrétiens par la charité pour arriver a cette parfaite ſolitude que M. Rouſſeau éxige, & ce qui eſt bien ſûr, ils prenoient bien plus d'intérêt dans la vue de quelqu'un de leurs ſemblables que dans celle d'un animal d'autre eſpèce, auſſi n'eſt il point douteux qu'ils étoient des animaux auſſi dépravés que tous les autres. L'homme naturel doit être quelque choſe de plus *ſauvage*, de plus *iſolé*, de plus *farouche*. Toute eſpèce de bienveillance, & d'amitié qui pourroit ſoit par les liens du ſang, ſoit par génie l'approcher d'un autre homme, doit être éloignée de lui pour ſuivre l'impreſſion d'une nature miſanthrope, qui ne ſçauroit pas lui en inſpirer le moindre ſentiment. Errant toute ſa vie par des *forêts immenſes, que la coigné ne mutila jamais* il ne ſe ſoucîera point de tout qu'il y ait ſur la terre des êtres

ſemblables a lui, le ſachant peut-être à peine dans cet heureux état, où les hommes *ſe rencontreront peut-être à peine deux fois en leur vie ſans ſe connoître, & ſans ſe parler* [a]. En un mot l'indifférence de cet homme pour ſes ſemblables arrive à ce point d'étonnante apathie de *ne les voir guères que comme des animaux d'une autre eſpèce* (b).

Mais comme il y a une eſpèce de ſociété animale trop néceſſaire pour la conſervation du genre humain, c'eſt-à-dire l'union entre l'homme, & la femme, il falloit la rendre fortuite & paſſagère le plus qu'il étoit poſſible pour empêcher que la néceſſité de l'union des corps n'allât dégénérer de quelque façon en cette union d'eſprits ſi abhorrée par la nature de M. Rouſſeau. Point donc de lien de mariage, point de choix perſonel dans cette affaire-là (c), car *cette eſpèce de mémoire*, dit-il, *par laquelle un individu donne la préférance à un individu pour l'acte de la génération exige plus de progrès, ou de corruption*

[a] *Pag.* 27. *not.* 12. [b] *Pag.* 171.
(c) *Not.* 19. *pag.* 166.

dans l'entendement humain qu'on ne peut lui en ſuppoſer dans l'état d'animalité [a]. Ainſi dans cet état les mâles, & les femelles errant toujours par le bois, ne font que s'unir *fortuitement ſelon la rencontre, l'occaſion, & le déſir, & après cela ils ſe quittent avec la même facilité. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus* (b).

Il ſera bien difficile d'accorder une union ſi aveugle, ſans *mémoire*, & entiérement brutale avec le premier deſſein, que Dieu lui-même a exprimé ſur la femme, lors qu'il l'a donnée à l'homme comme un aide ſemblable à lui, & plus encore avec cette loi générale publiée dès le commencement du monde par notre premier père que l'homme quittera ſon père, & ſa mère pour s'attacher perpétuellement a ſa femme. Mais M. Rouſſeau fait peu de cas de tout cela. Ce ſont des *faits*, dira-t-il qui ne *touchent point à la queſtion*, & qu'il faut

(a) *Part. i. pag. 28. & 29.*
[b] *Not. 10. pag. 166.*

écarter d'elle. C'eſt ainſi qu'il répondra toujours aux *écrits de Moyſe* pour s'en dégager le mieux qu'il peut ſans en montrer ouvertement ſon mépris. Cependant lors qu'il en a dit plus naïvement ce qu'il penſe n'avons nous pas bien entendu que ce ſont-là peut-être les ſuites d'une *corruption dans l'entendement humain?*

Sans approfondir même ici la queſtion, ſi la perpétuité du mariage eſt préciſement inſtituée par une loi naturelle, on pourroit aiſement démontrer, que l'ouvrage de la génération étant commun aux deux ſexes, la nature d'être raiſonnable exige que le devoir de veiller à la conſervation, & à la ſubſiſtance des enfans procrées leur ſoit auſſi commun. On démontreroit ainſi évidemment qu'il y a par conſéquent un devoir naturel, qui rend la ſociété entre l'homme, & la femme durable du moins plus long tems que M. Rouſſeau ne veut l'accorder. Mais à quoi ſert de démontrer tout cela? Il a bien vu lui-même que dans l'état de cette nature ſolitaire * *ſi la femme vient à périr, l'en-*

* *Part. 1. pag. 12.*

ſans riſque ſort de périr avec elle. Eſt ce que cela lui a cauſé le moindre embarras? *Ce danger*, dit-il avec une extrême indifférence, *eſt commun à cent autres eſpèces* comme s'il vouloit bien nous faire entendre en peu de mots que la ſubſiſtance de l'homme ne vaut pas plus que celles des autres animaux. Voilà avoué ſans myſtère le deſſein, qui ſe montre en effet dans tout ce diſcours, de réduire l'homme à la condition de *cent autres eſpèces*, quelque ſoin que la nature même ait pris de l'en diſtinguer eſſentiellement par cette lumière de connoiſſance, qu'elle a refuſé à toutes ces *autres eſpèces*.

Toutes les preuves qu'on peut tirer du beſoin des enfans procrées, ce ſont, dit-il, *des preuves morales, qui n'ont pas une grande force en matière de phyſique* (*a*). Mais n'eſt-ce pas ici un des endroits où il tâchoit de regarder l'homme *par le côté métaphyſique, & moral* [*b*]? comment n'y voit-il à préſent qu'une matière de phyſique? Mais ſi des preuves morales ne ſauroient ſe faire entendre par l'eſprit public de ce philo-

(a) *Not. 10. pag. 161.* (b) *Part. 1. pag. 18.*

ſophe, que l'on juge ſi elles entreront jamais dans la tête de ſon lourd ſauvage, qui ne connoit véritablement pour toute humanité qu'une bêtiſe purement phyſique. Ce n'eſt point du tout à la procréation des enfans, ni à la propagation de ſon eſpèce que ſonge cet être abruti, ce n'eſt qu'à ſon propre *beſoin, à ſon appetit, à ſon aveugle penchant* *. Or *l'appetit ſatisfait l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel homme*. Mais la choſe en demeure pas encore là, & la bêtiſe purement phyſique de cette *céleſte, & majeſtueuſe ſimplicité* va au dernier excés, puiſqu'elle *n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action*. Tandis que l'on voit dans tous les oiſeaux du ciel, le mâle & la femelle ſe partager le ſoin de préparer le nid, couver les oeufs, nourrir les petits, ce qui fait voir qu'il ſavent bien ce que c'eſt que la ſuite de leur action, l'homme ne ſaura pas, & il ne doit pas même chercher à le ſavoir; auſſi ne ſongera-t-il qu'à ſe livrer

* *Not. 10. pag. 165. & 166.*

comme le mulet à ſon *aveugle penchant* ſans le *moindre ſouci* de tout ce qui s'enſuit. Que cet animal raiſonnable eſt bien tot!

Mais comme c'eſt peut-être l'effet d'une *corruption dans l'entendement humain*, que de ne pas ſe porter à l'acte de la génération avec toute l'ignorance, & la matérialité d'un brute, M. Rouſſeau voudra bien confirmer ce beau caractère de ſon homme naturel par l'exemple de tant d'autres animaux, parmi leſquels le mâle ne cherche que la conjonction avec la femelle *ſans le moindre ſouci des ſuites de ſon action*, leſquelles il ſemble même entiérement ignorer, quelque facile qu'il ſoit à l'homme avec un peu de réflexion de connoitre par la lumière naturelle de ſon eſprit ces *ſuites*, que les Oiſeaux connoiſſent très-bien par leur ſimple inſtinct; cela n'importe; il ne doit pas mieux les ſavoir que l'âne, le cheval, & le taureau, qui n'ont de la nature aucun moyen, ni aucune poſſibilité de les apprendre, car c'eſt à la condition même la plus baſſe de *cent autres eſpéces* qu'il faut toujours réduire cette *céleſte & majeſtueuſe ſimplicité*.

L'amour conjugal entiérement anéanti, il ne reſtoit plus qu'à détruire l'amour maternel pour ſapper tous les fondemens de la ſociété humaine. M. Rouſſeau ne laiſſe pas de le faire. A cet égard la nature ſemble avoir mis quelque ſens d'humanité dans les bêtes, puiſqu'elle ſait bien leur inſpirer de la tendreſſe pour leurs petits. Mais il eſt fort ſurprenant d'entendre que cette farouche nature humaine n'en ſait pas faire autant à l'égard de ſes individus. Une mère, dit-il, *alaite d'abord ſes enfans pour ſon propre beſoin, puis l'habitude les lui ayant rendu chers, elle les nourrit enſuite pour le leur* *. Quoi? tandis que la poule, & tous les oiſeaux, qui n'ont aucun beſoin propre à ſatisfaire dans la nourriture de leurs petits, montrent néanmoins tant de ſoin pour les nourrir, la femme n'apprendra de la nature à nourrir ſes enfans que *pour ſon propre beſoin*? c'eſt-à-dire pour ſoulager ſes mammelles du poids du lait, qui l'incommode? puiſque donc l'amour maternel n'a aucun fondement

* *Part. 1. pag. 29.*

dans la nature même, puiſque ce n'eſt plus que l'*habitude*, qui rend chers à une mère ſes enfans, voilà bien aſſuré ſuivant les principes de notre philoſophe que toute mère, qui continue par cette *habitude* de les chérir, & de prendre ſoin de leur nourriture lors qu'après être ſeurés ils ne ſervent plus de rien au propre beſoin d'elle, ſe montre par là même un animal déjà écarté de ſa ſimplicité naturelle, adonné aux *habitudes*, & approchant de la dépravation.

La peur de s'embarraſſer peut-être dans quelque principe de ſociété a emporté M. Rouſſeau fort au de-là de ſon hypothèſe, ne lui a pas même laiſſé appercevoir la nature du ſimple animal: qu'eſt-ce qui rend féroce tout animal quoique domeſtique & paiſible lors qu'il a ſes petits a garder? n'eſt-ce pas cet amour, que la nature elle-même inſpire à toute mère pour la vie de ſes enfans? Non, dira-t-il; c'eſt *la pitié ſeule vertu naturelle* *, qu'il a cru pouvoir accorder à l'homme dans l'état de nature auſſi bien qu'à tous les au-

* *Pag.* 42.

tres animaux. C'eſt d'elle que vient, dit-il, *la tendreſſe des mères pour leurs petits & le courage qu'elles montrent de braver les périls pour les en garantir*. Vaine ſubtilité! dès qu'il nous avoue que *la bienveillance, & l'amitié ſont à les bien prendre des productions* *, ou, ce qui eſt la même choſe, des modifications de cette *pitié naturelle*, je ne veux pas entrer avec lui dans une vaine diſpute de mots. Qu'il l'appelle comme il lui plaira; ſoit par la pitié, ſoit par l'amour, c'eſt toujours par la nature qu'un enfant eſt cher à ſa mère.

Si ce ſont là les ſentimens de M. Rouſſeau à l'égard d'une mère envers ſon fils, l'on peut bien juger qu'eſt ce qu'il voudra nous dire à l'égard d'un fils envers ſa mère. Le ſouverain Créateur a beau nous ordonner à tous d'honorer le père & la mère; il a beau nous en faire un de nos devoirs plus graves; ce ſont là, dit M. Rouſſeau, des *préceptes reçus immédiatement de Dieu*, qui ont tiré les hommes de l'état de nature: c'eſt un de ces *dons ſurnatu-*

* *Pag.* 44.

rels, qu'il faut écarter de la queſtion. D'ailleurs cette nature eſt trop barbare pour ſavoir inſpirer au fils le moindre ſentiment d'amour & de reconnoiſſance pour cette mère, qui le produiſit, qui l'allaita, qui le nourrit avec tant de ſoin juſqu'à l'âge de neuf, ou dix ans, & bien plus toutes les fois qu'il conſervera en lui quelque ſorte d'affection pour elle, & qu'il voudra dans quelque rencontre lui en donner des marques, ce ſera-là un des pas qui le jetteront hors de cet heureux état de nature, & qui le porteront à la dépravation. Mais M. Rouſſeau ſaura bien y apporter remède, & trancher cette malheureuſe habitude, qui rendant chers à une mère ſes enfans pourroit enfin entamer entre eux quelque principe d'une vie ſociale. *Sitôt* donc *que l'enfant aura la force de chercher ſa pâture il ne tarde pas à quitter la mère elle-même* *, quelque ſecours qu'elle puiſſe attendre de lui dans pluſieurs occaſions, & ſur tout dans ſa vieilleſſe lors que l'infirmité de l'âge la rendra peu habile à ſe procu-

* Pag. 29.

rer sa nourriture, & à garantir sa vie des animaux féroces. Ainsi le fils s'en va, & comme il n'y a presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vue, ils *en sont bientôt au point de ne pas même se reconnoître* (a).

Combien de commerces Oëdisséens, si tout cela est vrai, ne verra-t-on pas renouvellés de tems en tems dans cet innocent & heureux état de nature? Il ne sera pas même étrange de voir dans quelque rencontre fortuite le fils & la mère *ne se reconnoissant pas* (b) l'un l'autre se disputer *à coups de poing* leur repas, & le fils plus robuste arrachant des mains de la mère vaincue la nourriture, qu'elle s'étoit fournie, la contraindre d'*aller chercher fortune*? Mais enfin après qu'on a ôté du genre humain tous les préceptes moraux, que Dieu, & la nature nous inspirent, après qu'on a tout réduit aux pures loix physiques de l'animalité, & que *chaque homme ne voyant guères ses semblables que comme il verroit des ani-*

(a) *Pag.* 29. [b] *Not.* 7. *pag.* 132.

maux d'une autre espèce (a), ne fait regarder toutes ses actions que comme des *événemens naturels*, ce seront-là des inconvéniens aussi peu remarquables parmi des êtres doués de raison qu'ils le sont chez les bêtes, parmi lesquelles on les voit indifféremment arriver.

Sûrement on a bien *creusé jusqu'à la racine* [b] pour détruire cette *ancienne erreur*, & ce *préjugé invétéré*, que l'homme soit destiné pour la nature à la société. Tout amour anéanti entre le père, & la mère, entre eux & leurs enfans, toute société va d'abord s'anéantir; & il n'y a plus de difficulté à rendre l'homme tel qu'on le veut perpétuellement *solitaire, isolé, & farouche*. Mais que fera-t-il il dans cet état? M. Rousseau, fait moins nous dire ce qu'il fera que ce qu'il ne fera pas. L'on pourroit penser peut-être que cet homme ayant dans sa solitude tout le grand spectacle de la nature ouvert sous ses yeux, & pouvant le contempler à son aise dans les mouve-

(a) *Not. 12. pag. 171.*
(b) *Part. 1. pag. 52.*

mens des cieux, dans les productions de la terre, dans tant d'espèces d'animaux, & d'insectes, il lui sera aisé d'entendre la voix de cette nature raisonnable, qui lui annonce de tous côtés une cause première, un souverain Créateur & Seigneur de toutes ces choses, & par conséquent de lui-même, & de passer ensuite a soupçonner du moins que ce souverain Seigneur exige peut-être de lui quelque sorte d'hommage, & d'action de graces jettant ainsi dans soi-même les fondemens d'une religion naturelle. Mais l'hypothèse de M. Rousseau est bien éloignée de tout cela. Son brutal sauvage n'en doit pas plus savoir qu'une bête, puisqu'au lieu de cette intelligence & de ces lumières, qui pourtant sont propres de l'esprit humain, on ne veut lui laisser que la *pésanteur*, *& la stupidité*. *Borné d'abord aux pures sensations* [a], s'il veut se conserver en santé, & dans cette *excellente constitution qu'il a apportée au monde de son père* (b), il lui faut pren-

(a) *Part. 2. pag. 59.*
(b) *Part. 1. pag. 8.*

dre bien garde de faire la moindre réflexion, de rien méditer, car M. Rouſſeau oſe preſqu'aſſurer que *ſi la nature nous a deſtinés à être ſains, l'état de réflexion eſt un état contre nature, & l'homme qui médite eſt un animal dépravé* (a). Il ne doit pas tourner une penſée ſur lui-même pour conſidérer un moment comment & pourquoi il exiſte ſur la terre; ſi c'eſt le hazard qui l'a produit, ou bien s'il y a quelque providence qui lui ait donné l'être. Il ne doit pas même élever quelquefois les yeux au ciel pour admirer la belle lumière de ce ſoleil qui l'éclaire, ni cette prodigieuſe multitude d'étoiles, qui rendent preſque plus admirable l'obſcurité de la nuit que la lumière du jour. Rien de tout cela, car cette *céleſte & majeſtueuſe ſimplicité n'a pas même l'eſprit de s'étonner des plus grandes merveilles, ni aſſez de philoſophie pour ſavoir obſerver une fois ce qu'il a vu tous les jours* (b).

Son ame, que rien n'agite, ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence ac-

(a) *Pag.* 14. (b) *Pag.* 24.

tuelle ſans aucune idée de l'avenir quelque prochain qu'il puiſſe être, & ſes projets bornés comme ſes vues s'étendent à peine juſqu'à la fin de la journée (a). La prévoyance n'eſt pas plus étendue que celle du *Caraibe, qui vend le matin ſon lit de cotton, & vient pleurer le ſoir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit beſoin pour la nuit prochaine*. Un mince effort de réflexion, une prévoyance de vingt-quatre heures ſuffiroit pour dépraver la nature, & pour gâter la complexion au pauvre ſauvage ſemblable au Dieu des Epicuriens, dont on a dit que s'il s'émouvoit un peu, il étoit à craindre qu'il ne pût pas être bienheureux [*b*].

Ce ſauvage *livré par la nature au ſeul inſtinct, & borné aux pures ſenſations* (c) ne ſait commencer que par les *fonctions purement animales. Appercevoir & ſentir eſt ſon premier état, qui lui eſt commun avec tous les animaux*. Mais des pures ſenſations aux *plus ſimples*

(a) *Pag.* 24.
(b) *Cic. de nat. Deor. lib.* 1.
(c) *Part.* 1. *pag.* 21. & *part.* 2. *pag.* 59.

connoiſſances. M. Rouſſeau y voit encore un *grand intervalle* *, & il trouve même *impoſſible de concevoir* comment l'homme auroit pu par ſes ſeules forces ſans le ſecours de la communication, & ſans l'aiguillon de la néceſſité venir à bout de le *franchir*. Il ne faut prendre ici ces connoiſſances pour les découvertes des cauſes occultes, & de la nature intime des choſes, car quant à celles-ci perſonne n'ignore que l'homme n'a pas même encore à préſent franchi ce *grand intervalle*, & peut-être ne le franchira-t-il jamais. C'eſt des connoiſſances externes, des connoiſſances plus ſimples que M. Rouſſeau parle. Il vient repréſenter avec bien d'énergie le long intervalle, qui dût s'écouler avant que les hommes ayent été à portée de découvrir le feu, & ſes différens uſages; les obſervations, & les arts pénibles, qui dûrent néceſſairement précéder celui de cultiver la terre, de ſemer les grains, de moudre le bled. On ne diſpute point ſur cela. Quant aux objets qui reſtoient encore

* *Part. 1. pag.* [illegible]

cachés dans la nature, & que l'homme n'avoit jamais vu, tout être intelligent qu'il eſt ſurement, il ne pouvoit pas les deviner, ni s'en former heureuſement une idée. L'on ſait que les arts ne ſe formerent que peu à peu, & ce ne fut qu'à meſure que l'obſervation, ou le hazard portoit des nouvelles découvertes qu'on apprenoit à en faire uſage.

Mais M. Rouſſeau n'en demeure pas encore là; & il trouve même *impoſſible de concevoir* comment ſon ſauvage auroit pu paſſer des *pures ſenſations* aux *plus ſimples connoiſſances* (a), c'eſt-à-dire aux idées *abſtraites*, & *purement intellectuelles* telles que l'idée générique d'une eſpèce, qui n'eſt point attachée par l'imagination aux individus, l'idée de l'arbre en général, de la végétation, du nombre, & d'autres ſemblables. Il trouve *impoſſible de concevoir* comment cet homme naturel *en conſidérant ſa jambe droite, & ſa jambe gauche* (b) auroit pu par les ſeules forces arriver à *penſer qu'il en avoit*

(a) *Pag. 93. & 35.*
[b] *Not. 11. pag. 169.*

deux; comment il auroit pu parvenir au point d'en ſavoir plus qu'un ſinge, que l'on voit quelquefois aller ſans héſiter d'une noix à l'autre, ce n'eſt pas qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, ni qu'il ſache comparer ſon archetype à ces deux individus, mais c'eſt que *la vue d'une de ces noix rappelle à ſa mémoire les ſenſations, qu'il a reçues de l'autre, & ſes yeux, modifiés d'une certaine manière annoncent à ſon goût la modification qu'il va recevoir* [a]. Cependant toutes les fois que le ſauvage en franchiſſant le *grand intervalle*, de quelque façon que cela arrive, commence à ſavoir compter *ſes deux jambes*, d'abord qu'il a appris cette infaillible vérité qu'il a plus de *doigts* dans ſa main, qu'il n'a des *jambes*, & qu'en comparant les doigts de la main avec ceux du pied il ſe trove *fort ſurpris* d'avoir fait la grande découverte *qu'il a autant de doigts aux pieds qu'aux mains* (*b*); d'abord que de cette égalité des ſenſations qu'il

[a] *Part. 1. pag. 33. & 34.*
(b) *Not. 11. pag. 169.*

a reçues de deux, vingt, cinquante, deux cent noix il a appris à concevoir tous ces fruits sous une même idée qui leur est commune, & qu'ainsi cet être naturellement connoisseur en sortant un peu des *pures sensations* a seulement appris quelque chose de plus que ne fait un *singe*, le voilà hors de son état naturel, le voilà déjà d'un *grand intervalle* éloigné de sa propre nature. Etrange philosophie! C'est là porter bien avant la *pésanteur*, & la *stupidité* d'une *céleste & majestueuse simplicité*!

M. Rousseau ne trouvant *pas possible de concevoir pourquoi un homme qui n'auroit ni désirs, ni craintes se donneroit la peine de raisonner* [a], tâche de nous faire entendre que son sauvage est justement cet homme-là. *Son imagination*, dit-il, *ne lui peint rien, son cœur ne lui demande rien, ses modiques besoins se trouvent si aisement sous sa main, & il est si loin du dégré de connoissance nécessaire pour désirer d'en acquérir des plus grandes qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité* (b). Voilà

(a) *part. 1. pag. 21. & 22.* (b) *Pag. 23.*

donc bien démontré que le ſauvage ne ſe donnera pas la peine de faire le moindre raiſonnement. Quand on lui accorderoit que *l'entendement humain doit beaucoup aux paſſions*, il n'eſt jamais vrai pourtant qu'il leur doive tout, & il n'y a pas la moindre difficulté de concevoir qu'un être de ſon eſſence intelligent, & raiſonnable pourra bien raiſonner ſur mille choſes que la nature lui repréſente ſans être tourmenté par des déſirs, ni par des craintes. Mais enfin, quoi-qu'en diſe M. Rouſſeau; qu'eſt-ce que cet homme ſi tranquille & inſenſé, qui n'auroit ni déſirs, ni craintes, à qui l'imagination ne peint rien, dont le cœur ne lui demande rien? Dans quel coin du monde, ou de la nature le trouve-t-on caché? n'eſt-il pas plutôt une belle chimère de l'imagination de ce philoſophe? La paſſion du déſir eſt ſi naturellement attâchée au cœur de l'homme, qu'il ſeroit peut-être moins difficile de trouver des gens ſans beſoins que d'en trouver ſans quelque ſorte de déſirs. Les enfans même en montrent des proportionés à leurs idées, & ſont évidemment voir

Que c'eſt-là preſque le premier mouvement du cœur humain. Mais que dis-je les hommes, & les enfans? les bêtes elles-mêmes & les inſectes en donnent auſſi des marques évidentes, & c'eſt enſuite de leurs déſirs qu'on le voit former auſſi leurs raiſonnemens. C'eſt le déſir d'attraper une mouche qui tient long tems l'araignée immobile, & attentive dans ſa cache en attendant que la proie tombe dans ſes embuches. Nous allons donc bientôt voir ſi le ſauvage eſt véritablement ſi privé de déſirs & de craintes, qu'il ne lui faille raiſonner point du tout.

Vouloir, & ne pas vouloir (c'eſt M. Rouſſeau qui parle) *déſirer, & craindre ſeront les premières, & preſque les ſeules opérations de ſon ame* *. Mais quoi! il a donc quelque choſe à *déſirer*, il a quelque choſe à *craindre*; il faudra bien qu'il ſe donne auſſi la peine de raiſonner de quelque choſe. Voilà que la chimère croule toujours d'elle-même. Quant aux déſirs du ſauvage il eſt bien ſûr que ce ne ſeront ni déſirs de richeſſes, ni de dignités, ni d'autres choſes ſemblables,

* *Pag.* 22.

dont il n'a pas la moindre idée. Sa crainte ne ſera pas ſans doute de perdre l'héritage de ſon père, ni d'encourir l'indignation du Roi. Par ſon malheur il ne ſauroit pas même craindre la juſtice d'un auteur ſouverain de la nature. Qu'eſt-ce donc qu'il aura à déſirer? qu'eſt-ce qu'il aura à craindre? Puiſque [a] *privé de toute ſortes de lumières il n'éprouve que les paſſions qui viennent par ſimple impulſion de la nature*, auſſi ne ſait-il déſirer que *la nourriture, une femelle, & le repos*; car ce *ſont les ſeuls biens qu'il connoiſſe dans l'univers*, c'eſt en un mot tout ce que ſavent déſirer toutes les bêtes de la terre. Les ſeuls maux qu'il craint ſont [b] *la douleur, & la faim, mais point la mort, car l'animal*, dit-il, *ne ſaura ce que c'eſt que mourir. & la connoiſſance de la mort, & des ſes terreurs eſt une des premières acquiſitions que l'homme a faites en s'éloignant de la condition animale*. Peut-être craignoit-il que ſon homme naturel ne pût paroître trop chrétien, & qu'on ne pût ſoupçonner dans lui quelqu'idée de

(a) *Pag.* 22. [b] *Pag.* 22.

l'éternité s'il lui faiſoit craindre la mort : Cependant pour ne pas le faire trop chrétien il l'a fait contre toute raiſon trop ſtoïcien. Mais quelle groſſière erreur de dire que l'animal ne craindra point la mort ! L'horreur de la mort eſt trop naturelle a tous les animaux, & l'on ne ſauroit concevoir pourquoi la deſtruction, & l'annéantiſſement de ſoi-même ne produiroit pas de l'effroi dans tout être ſenſible. (a) Les *triſtes mugiſſemens du bétail entrant dans la boucherie*, leſquels ce ſingulier philoſophe n'a pris que pour des ſignaux d'une certaine pitié naturelle pour les morts, annoncent peut-être mieux la terreur qui le ſaiſit en ſentant le funeſte danger, qui le menace lui-même. Mais il n'eſt pas beſoin de preuves pour confirmer une vérité ſi manifeſte, que l'on ne ſauroit conteſter que par une opiniâtreté bien capricieuſe, & fort peu raiſonnable. M. Rouſſeau n'a-t-il pas lui-même reconnu dans tout homme naturel (b) *ce principe antérieur à la raiſon qui nous intéreſſe ardemment à la conſervation de nous-*

---

[a] *Pag.* 42. (b) *Preface.*

mêmes ? n'eſt-ce pas lui qui nous aſſure que * *ſa propre conſervation fait preſque l'unique ſoin du ſauvage ?* Qu'il daigne donc accorder enſemble s'il le peut ce principe antérieur à la raiſon, ce ſoin preſqu'unique de ſa propre conſervation avec la ſtupidité d'un ſot, pour qui la mort n'a point de *terreurs*, & qui ne ſauroit pas la craindre parcequ'il *ne ſait pas même ce que c'eſt que mourir*.

Revenons maintenant aux déſirs du ſauvage, & voyons ſi ſes modiques beſoins ſe trouvent ſi aiſément ſous ſa main qu'on veut nous le faire accroire. Nous avons déjà entendu qu'un de ſes beſoins plus ſenſibles c'eſt une femelle. Or il faut bien l'avouer. Dans un état où les hommes errant toujours ſolitaires par des *ſpaces immenſes* ſe rencontreront peut-être à peine deux fois en leur vie, on n'a pas aſſez pourvû au beſoin quelque *modique* qu'il ſoit, de cet animal en ne lui laiſſant qu'une rencontre fortuite & vague de la femelle, providence trop foible qu'on ne ſaureit pas même appuyer par l'exemple des autres

* *Part. 1 pag. 17.*

espèces d'animaux. Car outre que ceux-ci, suivant le témoignage de nos chasseurs, ont bien plus de consistence & de fermeté d'habitation que ce sauvage, ce qui sert d'autant plus à faciliter le concours du mâle & de la femelle, & en rendre la liaison même plus durable que les mariages passagers de M. Rousseau, il faut encore remarquer que les animaux en général ont pour l'ordinaire un certain tems de l'année, dans lequel toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, & tous d'un accord ne souhaitant que la même chose, ont mâles & femelles se cherchent mutuellement les uns les autres, & à l'aide de l'odorat qui en sent la piste, & de ces cris qui sont propres de chaque espèce, ils n'ont pas beaucoup de peine à se retrouver. Ce qui ne pouvant pas avoir lieu dans l'espèce humaine, où suivant la remarque de M. Rousseau *l'amour n'est point périodique*; ce sera le plus souvent en vain que l'homme ira chercher au hazard une femme, qui ne le cherche pas lui, aussi bien qu'au contraire, en ne la

* *Pag.* 51.

cherchant pas il rendra inutile tout soin d'une femme, qui le cherche. Que sert donc au pauvre sauvage que *toute femme soit bonne pour lui ?* il lui faudra avec tout cela souvent mortifier [a] *son penchant aveugle*, & sans doute quelquefois il s'écoulera bien de semaines, & peut-être aussi de mois avant qu'il puisse le satisfaire.

M. Rousseau a senti lui-même la difficulté; mais il a cru pouvoir la pallier par d'autres avantages imaginaires en s'efforçant de persuader le monde que dans cet état les hommes (b) *doivent sentir moins fréquemment, & moins vivement les ardeurs du tempérament que dans la société; qu'il est difficile de croire que la rencontre fortuite, où la seule impulsion du tempérament produisit des effets aussi fréquens dans le pur état de nature que dans celui de la société conjugale* (c); *mais que cette lenteur contribuât peut-être à rendre les enfans plus robustes, & d'ailleurs pourroit être compensée par la facilité de concevoir prolongé dans un plus*

(a) *Pag. 48.* [b] *Pag. 49.*
(c) *Not. 10. pag. 164.*

grand âge chez les femmes, qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. Voilà bien de paroles pour éblouir le monde & en imposer au lecteur. Quand même, on lui accorderoit tout cela son sauvage n'entend point raison; il se moque bien des *enfans robustes*, & de tous ces autres prétendus avantages, lui qui *n'a pas le moindre souci, ni peut-être la moindre idée des suites de son action*. D'ailleurs son (a) *penchant aveugle* soit plus, soit moins vivement se fait sentir, & une femelle est enfin un de ces *seuls biens qu'il connoît dans l'univers* [b] & qu'il sait désirer. Donc puisque loin d'avoir ce *modique besoin* à tout son aise il auroit même à en essuyer des fâcheux délais, ou des privations plus fâcheuses encore, il faudra que le sauvage se donne *la peine de raisonner* de quelque façon pour y pourvoir. Ou bien s'il ne veut point du tout raisonner, ne songeant qu'à satisfaire comme le mulet son *penchant aveugle*, on le verra se mêler indifféremment avec tou-

[a] *Nos. 10. pag. 165 & 166.*
(b) *Part. 1. pag. 22.*

se femelle de quelque espèce que ce soit, qui lui sera plus commode, & cette nature peut-être sera-t-elle indulgente au point de le lui permettre aussi bien qu'elle le permet à tant d'autres animaux. Ainsi si la génération en est possible, on verra bien des étranges animaux de moyenne espèce entre l'homme & la bête, comme on voit toujours des nouveaux monstres en Afrique.

En effet il est fort probable que cela pourroit arriver à ce fol animal, qui *ne voyant guères ses semblables que comme il verroit des animaux d'une autre espèce**, par conséquent ne verra guères aussi les animaux d'autre espèce que comme il verroit ses semblables. Mais cela est peu. Il doit même les regarder avec plus de soin & d'intérêt. C'est dans la société des bêtes qu'il doit vivre, & cette nature qui feroit d'abord offenser s'il naissoit avec sa mère un moment de plus que la nécessité physique de sa nourriture n'exige, ne lui défend point & lui impose même de jouir li-

* *Not. 12. pag. 174.*

prennent de la soeur des animaux de toute autre espèce que de la sienne sans peur de se dépraver. Étrange loi de nature ! Vivent dispersés parmi les animaux il observe, il imite leur industrie, il s'éleve ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes ; car quand chaque espèce n'a que la sienne propre, & l'homme rien n'ayant peut-être qui lui appartienne, se les approprie tous, & se nourrit également de la plupart des alimens divers que les autres animaux se partagent ; il trouve où quel qu'il soit bien-tôt s'appropriant tous ces divers alimens, car peut-être, doit-on dire que cette sélection & mixtion de simplicité est de son propre fond quelque chose de plus bas qu'une bête ? Mais qui pourroit se flatter d'entendre le Philosophe Diderot ? Il lui faut un instinct qui lui apprenne (b). Cependant, dit-il, quelle ressource dans le seul instinct pour ce qu'il lui faut pour vivre dans l'état de nature. Il

(a) *Part. 1. pag. 8.*

(b) *Pag. 8. & 38.*

eſt *livré par la nature au ſeul inſtinct* (a). Mais non ; il eſt *plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être par des facultés capables d'y ſuppléer d'abord* (je voudrois bien ſavoir quelles ſont ces facultés capables de ſuppléer a l'inſtinct qui lui manque, ſi ce n'eſt la raiſon). L'on veut chercher l'homme (b) *tel que l'a formé la nature*, & pour cela on veut *démêler ce qu'il tient de ſon propre fond d'avec ce que les circonſtances, & les progrés ont ajoûté, ou changé à ſon état primitif* ; on veut oter de lui toutes les *qualités acquiſes, qui n'étoient point inhérentes à ſa nature*. Avec tout cela on lui accorde de *s'approprier* des inſtincts, qui ne lui appartiennent pas, & qui par conſéquent ne ſont *point inhérens à ſa nature* ſans néanmoins s'écarter de l'état de nature. Enfin l'on ne veut point que l'homme naturel faſſe aucune réflexion ſi la nature l'a deſtiné à être ſain, cependant l'on veut qu'il *obſerve*, & qu'il *imite l'induſtrie des bêtes*, ce qu'il ne peut abſolument faire ſans quelque réflexion à moins qu'on ne veuille faire de l'hom-

(a) *Pag.* 21. [b] *Préface.*

me un pur singe des bêtes. L'on diroit que c'est véritablement *la coûtume paresseuse de travailler à bâton rompu* *, qui produit souvent de tels contrastes, & de tels galimathias de pensées. Mais c'est là peut-être aussi l'effet d'un combat perpétuel entre les caprices déréglés d'un esprit rêveur, & quelque reste de bon sens qui a encore de la peine à s'éteindre entièrement en lui.

La vérité echappe quelquefois même sans le vouloir à travers les plus étranges folies d'un philosophe. Il falloit bien avouer enfin que la nature ayant doué l'homme d'une faculté connoissante n'a point songé a l'instruire toujours elle-même par la voie de l'instinct comme les autres animaux, ni à le pourvoir immédiatement de tout ce qu'il lui faut même dans la vie animale; mais que c'est nécessairement à lui quelquesfois à *observer*, *imiter*, & faire usage de réflexion, de sorte que c'est bien mal chercher l'homme que de le chercher purement *tel qu'il a dû sortir des mains de la nature*, & qu'il n'y a rien de plus chimé-

* *Avertissement sur les notes*,

rique que cet homme *livré au seul instinct*, & *borné aux pures ſenſations*. Puiſque donc il ne doit rien apprendre ni des hommes ſes ſemblables, dont toute communication lui eſt interdite, ni des lumières de ſon eſprit, qui doivent être tout-à-fait éteintes en lui, il faut le renvoyer à l'école des bêtes pour apprendre quelque choſe. Mais que dira M. Rouſſeau ſi ſon ſauvage en *obſervant*, & *imitant l'induſtrie des bêtes* apprend par exemple de l'ours l'*induſtrie* de ſe former avec des rameaux & de feuillages une petite cabane pour ſe garantir des vents & de la pluye, ou bien du caſtor l'*induſtrie* de ſe bâtir une petite maiſon régulière? Tout cela n'eſt point du goût de ce philoſophe, ni de ſon ſyſtême de nature; mais ce ſont-là pourtant des *induſtries* qu'on peut apprendre des bêtes.

Cependant quelque profit que le ſauvage puiſſe tirer de l'école des animaux pour ſe nourrir également de la plûpart des alimens diverſ, qu'ils ſe partagent, il lui arrivera bien de fois d'eſſuyer cette faim douloureuſe, qui eſt un des ces ſeuls maux qu'il craint, car cette ſtupi-

de nature ne lui fournit pas assez d'alimens tout comme elle ne l'a pas assez pourvu de femelle.

L'on pourroit faire ici quelque difficulté sur cet abandon de la terre à sa fertilité naturelle, & sur ces *magasins de forêts immenses* qu'elle offre à chaque pas pour la nourriture de tout le genre humain. L'on pourroit montrer sans être assez *mauvais physicien* pour s'opposer à l'autorité de M. de Buffon, que notre philosophe est trop mauvais logicien pour en faire usage dans ce lieu *, & y appuyer ses sentimens, car elle est tout-à-fait hors de propos. Il n'est pas question de décider ici si la couche végétale du terrain se conserve mieux dans les bois que dans les lieux cultivés, ce que dit M. de Buffon, & qu'on veut bien lui accorder, mais si cette couche végétale des bois sert mieux à la nourriture des hommes qu'une campagne semée de bled, ce que M. de Buffon n'a point dit, & que sûrement n'eût dit jamais; si les arbres de ces grandes forêts ne feront que des sapins, des platanes, des cipres, & d'autres semblables

* *Pag. 115.*

qui ne produiſent point de fruit d'aucune ſorte, qu'en ſera-t-on de cette fertilité, qui ſe tient cachée toute entière, & qui s'augmente même toujours dans la couche du terrain? y aura-t-il bien de quoi ſe nourrir dans les rameaux & dans les feuillages de ces grandes forêts.

Mais laiſſons tout cela, & ſuppoſons même que tous ces *magazins de forêts immenſes* ne ſoient que de châtaigniers, de chenes, & d'autres glandiers ſemblables; que ſert un ſi grand appareil à ce ſauvage inſenſé qui *loin de s'occuper d'un avenir éloigné ne ſonge pas même au lendemain* (a), qui ne ſait former que des projets qui *s'étendent à peine juſqu'à la fin de la journée* (b). & qui n'a pas même *aucune idée de l'avenir quelque prochain qu'il puiſſe être?* eſt-ce qu'un homme ſi ſtupide ſongera à recueillir le gland en leur maturité pour le conſerver au beſoin qui lui ſurviendra? Ce ſeroit-là ſurpaſſer de trop la prévoyance du *Caraïbe*, qui vend le matin ſon lit ſans ſonger qu'il en aura

(a) *Part. 2. pag. 631.*
(b) *Part. 1. pag. 94.*

besoin pour la nuit prochaine. Ce seroit s'éloigner d'abord de l'heureux état de nature, & se jeter dans la dépravation.

A quoi donc lui serviront *les magasins des forêts* lors que les arbres seront dépouillés de fruits, & de feuilles, c'est-à-dire dans la saison de l'hyver lors que les bêtes mêmes sauvages s'apprivoisent par la faim, & les oiseaux viennent se nourrir du bled que nous avons recueilli dans nos greniers. Parmi tant d'animaux dont il doit *observer*, & *imiter l'industrie* pourquoi ne pourroit-il pas *observer*, & *imiter* aussi cet admirable instinct de la fourmi qui recueille dans l'abondance de quoi se nourrir dans la disette, & apprendre de celle-ci mieux que le lord Caraibe la belle vertu de la providence, vertu d'ailleurs si aisée, & si approchante de la nature même? Mais ces petits insectes échapperont peut-être à la vue du grossier sauvage qui ne saura s'entretenir que des instincts des ours, des loups, des taureaux, & d'autres semblables.

M. Rousseau a bien vu lui-même la difficulté de fournir par les seuls

fruits de la terre la nourriture à ſon ſauvage, d'autant plus lors que celui-ci ne doit pas ſe donner la peine de les conſerver d'une ſaiſon à l'autre, & la difficulté ſemble l'avoir quelque peu embarraſſé [a]. Il avoue que la différence des terrains, des climats, & des ſaiſons pût forcer les hommes à en mettre dans leurs manières de vivre, que des années ſtériles, des hyvers longs & rudes, des étés brulans exigerent d'eux une nouvelle induſtrie. Il falloit pourtant trouver le moyen de conſerver malgré tous ces obſtacles les hommes dans leur état de nature, c'eſt-à-dire dans l'état d'irréflexion, de peſanteur, & de ſtupidité ſans être obligé de leur accorder plus d'induſtrie, & de prévoyance que n'ont les Caraibes.

Il a tâché de démontrer que l'homme n'eſt point formé par la nature à ſe nourrir de viande, mais qu'il eſt de ſa nature un animal frugivore (b), cependant contre tous les principes même

(a) *Part. 2. pag. 60.*
(b) *Not. 4. pag. 122.*

de ſon hypothèſe il ne craint pas de lui dépraver la nature en le faiſant carnacier [a]. Ainſi il lui accorde librement la permiſſion de s'approprier l'inſtinct des animaux voraces auſſi bien que des frugivores, quelqu'embarras qu'il lui apporte par là d'un ſujet de combat perpétuel avec les autres animaux, quelque plus de facilité qu'il vante de le faire ſubſiſter dans l'état de nature n'étant qu'animal frugivore qu'après qu'il s'eſt rendu carnacier. Mais, dit-il, *on peut voir par là que je néglige bien des avantages, que je pourrois faire valoir* (b). Quoi? croit-il en impoſer à des enfans? eſt-ce nous faire grace de concéder ce que la pure néceſſité le force d'accorder? Je ne veux pas conteſter que l'homme frugivore ne puiſſe abſolument trouver ſa nourriture beaucoup plus aiſément, & plus promptement que le carnacier. Mais dire qu'auroit beaucoup plus de facilité à ſubſiſter dans quelqu'état que ce ſoit avec des ſeuls glands,

(a) *Not. 6. pag. 128.*
(b) *Not. 4. pag. 122.*

& des fruits de la terre, ſans qu'il ait pas même à prendre le ſoin de les conſerver d'un jour à l'autre, c'eſt ce moquer ouvertement de ſes lecteurs. Qu'il avoue de bonne foi que ſes maximes posées, ce n'eſt point par libéralité qu'il accorde au ſauvage la nourriture de la viande, mais que c'eſt parcequ'il ne peu pas faire autrement.

Dans les hyvers, ſur tout s'il ſeront *longs & rudes*, faute d'avoir ſongé à la recolte des fruits lors que les *magazins des forêts* les lui offroient, il faudra bien que le ſauvage mange ce qu'il pourra, & s'il eſt frugivore par nature qu'il ſe rende carnaſſier par néceſſité. Peut-être apprendra-t-il auſſi par la famine à ſe nourrir de chair humaine, en *s'élevant* ainſi d'autant mieux à *l'inſtinct des bêtes* féroces. En effet cette affreuſe nourriture ne ſemble guères éloignée du gout de ce brutal ſauvage ſi l'on veut s'en rapporter à l'expérience de tous ces peuples ſauvages de l'Afrique, & de l'Amerique, dont il eſt parlé dans les rélations des voyageurs, qui mangent les hommes auſſi indifféremment qu'on pourroit manger du

veau, ou du chevreau. Peut-être y aura-t-il auſſi bien des mères, qui étrangleront leurs propres enfans pour s'en faire des repas. Ce ſont-là de ces événemens qu'on a déjà vu dans la ſociété auſſi, où quelque fois la mère a été contrainte par la famine de manger ſon fils malgré l'horreur que la ſociété même inſpire pour un ſemblable crime. A plus forte raiſon cela doit arriver dans l'état de nature de M. Rouſſeau, où ce ſtupide & brutal ſauvage n'a pas le moindre égard à oppoſer à la néceſſité de la faim qui le preſſe. Cet étrange philoſophe pouſſera-t-il l'abſurdité de ſon hypothèſe au point de trouver qu'un acte ſi barbare ne ſoit pas contre la nature? L'exemple des chiens, des chats, & d'autres animaux ſemblables, qui mangent quelquefois leurs petits, lui en pourroit véritablement fournir une démonſtration bien convenable à ſa façon de penſer. Mais peut-être n'oſera-t-il pas le dire ouvertement pour ne pas faire frémir d'horreur tout le genre humain, qui l'écoute *dans le licée d'Athènes*.

Après que l'homme ſoit par nature, ſoit par néceſſité eſt rendu carnacier, voilà un nouveau malheur pour lui de ſe trouver exposé continuellement à des querelles avec tant d'autres animaux carnaciers, parmi leſquels, ſuivant l'avis de M. Rouſſeau, la proie eſt preſque l'unique ſujet du combat, malheur qu'il ne pourra nullement éviter quand même il voudroit s'en reſter dans la claſſe des frugivores, car s'il n'aura pas à diſputer ſa nourriture, il aura bien de la peine à garantir ſa perſonne (ce qui eſt plus intéreſſant) pour ne pas devenir lui-même la proie des animaux, qui *en veulent à ſa propre vie* *.

Cet homme environné de toutes parts par des animaux carnaciers & féroces, qui par l'extrême ſtupidité du genre humain doivent exceſſivement ſe multiplier au ravage des eſpèces plus foibles, tout ſeul, nud, & ſans le moindre uſage de ſon eſprit ſe trouve ouvertement exposé à toutes leurs attaques. M. Rouſſeau s'efforce envain

* *Part. 2. pag. 59.*

d'adoucir autant qu'il peut le rude, & effrayant danger, dans le-quel ſa brutale nature a placé le pauvre ſauvage. *Il ne paroit pas*, dit-il, *qu'aucun animal faſſe naturellement la guerre à l'homme hors le cas de ſa propre défenſe, ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies, qui ſemblent annoncer qu'une eſpèce eſt deſtinée par la nature à ſervir de pâture à l'autre* (a). Frivoles raiſons, ſubterfuges inutiles. Soit par antipathie, ſoit par d'autres raiſons n'a-t-il pas lui-même trouvé des animaux féroces, qui *en veulent abſolument à la vie du* ſauvage? n'a-t-il pas trouvé auſſi de ces *loups affamés, qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes* (b)? En effet, il n'y a peut-être point de chair ſi agréable au goût que la chair humaine, ce que ſemblent évidemment témoigner tant de peuples antropophages, que nos miſſionnaires ont moins de peine à ren-

(a) *Patr. 1. pag. 11.*
(b) *Part. 2. pag. 79.*

dre chrétiens qu'à les faire renoncer à cette barbare nourriture. Voilà le danger affreux de cet homme misérable de se trouver livré à un peuple de bêtes féroces qui *en veulent à sa propre vie*, dans un état, où celles-ci auront bien occasions de goûter plusieurs fois de la chair humaine sur des enfans, des jeunes hommes, & des foibles vieillards, ou du moins sur les cadavres, qui resteront exposés sur la terre. Un tel danger est assez redoutable par lui-même, & il n'y auroit guères de quoi se consoler, quand même l'espèce humaine ne sembleroit pas précisément destinée par la nature à servir de pâture à d'autres espèces, comme le souri sert de pâture propre & particuliére au chat.

Ainsi notre sauvage tantôt pour se fournir sa nourriture, tantôt pour défendre sa vie se trouve souvent aux prises avec les bêtes. On a vu autrefois de semblables spectacles dans les amphithéatres de Rome, où souvent le peuple s'amusoit de ces sanglans combats des gladiateurs avec les bêtes féroces. Mais ce n'etoit ordinairement

que la plus vile canaille de la populace, & même quelquefois des criminels condamnés à la mort, qui étoient destinés à donner au peuple ce barbare spectacle. M. Rousseau nouveau tiran de la nature humaine en fait un des plus nobles, & des plus nécessaires emplois de l'heureux état de nature.

Il faut s'arrêter ici un moment pour considérer une *céleste & majestueuse simplicité*, qui se pique de férocité avec les bêtes de la terre. L'on n'auroit jamais cru qu'en ramenant l'homme à cette *simplicité céleste & majestueuse, dont son auteur l'avoit empreint* *, on alloit trouver un animal *tout aussi féroce que les bêtes féroces* elles-mêmes pour s'attaquer à elles comme s'attaquent entre eux un ours, & une tigre, &, ce qui est plus étrange, non seulement féroce dans une extrême nécessité de défendre sa vie par la force, mais féroce par génie, & par le plaisir de comparer ses forces avec celles des bêtes. C'est-là ce que M. Rousseau nous apprend dans sa nouvelle hypothèse lors

* *Part. 1. pag. 11.*

qu'il nous assure que le sauvage ayant même toujours *cet avantage* sur les animaux *que non moins qu'eux dispos à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presqu'assuré* (a), *il a partout le prendre, & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite, ou du combat*, avec tout cela *se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux il en sera bientôt la comparaison* (b) en choisissant ainsi avec une pleine liberté le combat, & le répétant ensuite bien de fois jusque à ce qu'*après plusieurs expériences pareilles* (c) il parviendra au point de jeter dans les bêtes féroces la terreur de lui-même, *qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles*. Voilà un emploi bien digne d'une *simplicité céleste & majestueuse* de se mesurer, & de comparer ses forces avec des animaux, qui n'entendent point raison, & qui n'ont de la nature pour leur partage qu'une épouventable, & sanguinaire férocité.

(a) *Pag.* 11. (b) *Pag.* 10.
(c) *Pag.* 11.

C'eſt une choſe extrêmement choquante pour toute perſonne qui a quelque ſens d'humanité de ſe voir dévenu par la conſtitution de ſa propre nature gladiateur beſtiaire, & deſtiné à faire un ſi dangereux & ſi vilain métier. M. Rouſſeau cet habile *défenſeur de la cauſe de l'humanité*, qui par une certaine idée chimérique qu'il s'eſt formé de la nature univerſelle a oublié entièrement les véritables notions de la nature humaine, & s'eſt même dépouillé de tout ſentiment d'humanité, n'eſt point touché de tout cela. Il ne trouve point dégoûtant, ni étranger à l'homme de ſe battre corps à corps avec des bêtes féroces, & tandis qu'il écrivoit *à bâton rompu* dans la retraite de ſon cabinet, il trouva même ce combat fort indifférent, & fort facile au ſauvage dans les forêts de l'Afrique & de l'Amerique de ſorte qu'il ne doute point d'avancer que celui-ci *ſe trouvant de bonne heure dans le cas de ſe meſurer il en ſera bientôt la comparaiſon*. Peut-être s'il s'étoit trouvé lui-même dans le cas du ſauvage vis-à-vis d'un ours ou d'un lion, auroit-il changé d'avis, ou il auroit ſurement

bien décrié une ſi barbare loi de nature.

Loin de trouver cette comparaiſon tant ſoit peu déſavantageuſe au ſauvage, il veut même faire accroire qu'il *apprendra* par là *à ne plus craindre* les animaux féroces, comme s'il n'étoient que des moutons, ou des brebis. Et afin qu'on ne puiſſe lui reprocher qu'il avance des choſes au hazard, & ſans les prouver, il va bientôt nous apporter dans ſes notes le fait d'un Indien de Buenos Aires *, qui en l'année 1746. dans une fête publique attaqua l'un après l'autre trois taureaux des plus furieux, les terraſſa, les mit à mort ſans autre arme à la main qu'une corde. Quel embarras pour le pauvre Indien s'il s'étoit trouvé dans l'état de nature, où parmi toutes les productions naturelles il n'auroit pas même trouvé un arme ſemblable. C'eſt donc par ce ſeul exemple qu'il veut nous faire *juger de la force, & de l'adreſſe des Indiens de l'Amerique méridionale*; c'eſt de là qu'il voudroit auſſi nous faire apprendre juſqu'à quel point peut généralement arriver l'habileté des

* *Not. 5. pag. 126.*

ſauvages dans ce genre de combats, comme ſi cet Indien-là avoit été lui-même un ſauvage, & comme ſi en l'année 1746. il y avoit eu encore des ſauvages parmi les habitans d'une ville auſſi peuplée que celle de Buenos Aires. Il n'étoit pas moins à propos de nous apporter l'exemple d'un Eſpagnol, ou d'un Anglais.

Mais quand même le fait de cet Indien auroit quelque rapport avec les ſauvages, que voudroit-on conclurre de là? On ne peut pas nous apporter tant de prodiges de cette force extraordinaire parmi les ſauvages, que nous n'en apportions autant & plus encore parmi les hommes vivans en ſociété. N'y a-t-il pas eu des Milons de Crotone, des Liſimaques, des Polidamas, des Hercules, des Davids, des Samſons qui n'étoient point du tout ſauvage, & qui cependant ont terraſſé des taureaux & des lions ſans même le ſecours d'une *corde*? eſt-ce qu'on en voudroit faire une règle générale, & juger par là de la force des Italiens, des Grecs, des Paleſtins? ce ſeroit-là véritablement raiſonner ſelon la logique de M. Rouſſeau, qui

par la force bien extraordinaire d'un ſeul Indien de Buenos Aires veut nous faire généralement juger de celle des *Indiens de l'Amerique méridionale*.

L'on entend exagérer ſans ceſſe le courage, la vigueur, la force du ſauvage; mais c'eſt ſur tout par ſon adreſſe ſingulière qu'on lui donne le plus d'avantage dans le combat avec les animaux. *Son corps eſt le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe* *; mais en revanche il ſait bien l'employer à divers uſages dont les notres ſont incapables. Il a l'avantage, dit-on, d'avoir ſans ceſſe toutes ſes forces à ſa diſpoſition, d'être toujours prêt à tout événement, & de ſe porter pour ainſi dire toujours tout entier avec ſoi. Mais tout cela ne ſuffiſoit pas encore contre des adverſaires puiſſans, qui outre qu'ils ſont aſſez redoutables par leur force, ſont auſſi fournis par la nature d'armes terribles telles que les dens, & les ongles crochus; & M. Rouſſeau a vu peut-être lui-même que c'étoit une téméraire entrepriſe de vouloir comparer une

* *Part. 1. pag. 9.*

adreſſe dénuée de toutes armes quelque grande qu'elle ſoit avec une grande force bien armée. Auſſi fallût-il enfin s'appercevoir qu'avec tout l'avantage de ſe porter *toujours tout entier avec ſoi*, ſans autre inſtrument que ſon corps, le ſauvage n'auroit jamais que la moitié de ſes forces dans le combat. Il fallût lui accorder quelque ſorte d'armes, & ſuppler au défaut de la nature par des *pierres*, des *branches d'arbres*, & quelque *bon bâton* *. Ce ſont-là des armes naturelles, pourvu que ces *branches*, & ces *bâtons* ne ſoient pas coupés par un hache, car on ne trouvera point dans tout l'état de nature un inſtrument ſemblable, mais qu'il ſoient rompus du propre *poignet* du ſauvage. Ainſi un jeune ſauvage qui, tout robuſte qu'il eſt, n'a pas encore la force de *rompre de ſon poignet des fortes branches d'arbres*, il faut qu'il ſoit content de ſe battre avec des petits rameaux, & avec quelque baguette, & s'il trove que ce ſoient-là des armes fort foible contre des ours, & des loups, qu'il

* *Pag. 10. & part. 2. pag. 60.*

aille faire ſes plaintes à cette nature, qui n'en ſauroit pas lui-accorder davantage.

Quelque prodigue que la nature puiſſe être de *bâtons*, & de *pierres*, le pauvre ſauvage dans ſon pélérinage continuel ſera pourtant ſouvent embarraſſé à trouver ſur le champ tantôt les *bâtons* dans une vaſte arène, tantôt les *pierres* dans la *forêt immenſe*. Il n'y auroit d'autre moyen pour éviter un tel embarras que de ſavoir prévenir l'occaſion, & ſe tenir toujours armé contre les attaques imprevues des bêtes. Il faudroit que le ſauvage sût avoir aſſez de prévoyance pour marcher toujours ſon *bon bâton* à la main, & aſſez d'eſprit pour ſe fournir une béface, & y porter toujours ſa proviſion de *pierres*. Mais que peut-on eſpérer de ce lourd, qui toujours *livré au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle n'a pas même aucune idée de l'avenir quelque prochain qu'il puiſſe être ?* C'eſt ainſi que la providence des pierres, & des bâtons va lui être le plus ſouvent inutile. Mais c'eſt peut-être ici un de ces endroits, où M. Rouſſeau ayant ſeulement *commencé* n'a

pas achevé de purifier la nature humaine, & eſt reſté un peu en arrière dans ſon hypothèſe. Quelqu'autre allant *plus loin dans la même route* découvrira peut-être un jour une façon de combat plus naturelle, & plus ſimple entre le ſauvage, & la bête, en le bornant au ſeul uſage de ſes bras ſans lui laiſſer le ſoin de ſe fournir ni pierres, ni bâtons.

Quoiqu'il en ſoit M. Rouſſeau n'oſe pas encore nous aſſurer qu'un ours ſera d'abord briſé ſous les *pierres*, ou le *bâton* du ſauvage, & il eſt aſſez modéré pour dire ſeulement que *le péril ſera tout au moins réciproque* *. Qui ſait s'il ne *néglige* pas ici *quelqu'avantage* qu'il pourroit faire valoir pour garantir entièrement le ſauvage du danger de cette fâcheuſe réciprocité? Cependant quelque réciproque que le péril puiſſe être, il nous aſſure que la comparaiſon faite, le ſauvage *apprendra à ne plus craindre les bêtes*; plus encore qu'il viendra au point de ſe leur rendre ſi redoutable, qu'*après pluſieurs expériences pareilles elles s'atta-*

* *Part. 1. pag. 10.*

auront peut-être volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé aussi féroce qu'elles *.

L'on fait ici illusion au lecteur. Car les espèces des animaux se renouvellant toujours par de nouveaux individus, toutes les *expériences* qu'on pourroit faire n'arriveront jamais au point d'instruire tous ces animaux en général & l'homme sera toujours derechef exposé à de nouvelles attaques de ceux qui n'auront pas encore assez d'*expérience* pour craindre sa férocité. Mais si j'entends bien le sens de M. Rousseau, il voudroit nous dire peut-être, que les petits apprenants par tradition de leurs mères, que leurs ancetres auront trouvé cet homme *tout aussi féroce* qu'eux, c'est ainsi que la terreur de cet Hercule des forêts se répandra parmi les espèces de ces animaux, & qu'ils apprendront tous pour leur mieux à le respecter, & à le laisser en repos. Est-ce-là ce qu'on voudroit nous faire accroire?

Quelle folie! les bêtes évidemment & constamment féroces de leur nature, qui n'aiment véritablement qu'à atta-

* *Pag.* 11.

quer & combattre, apprendront par l'expérience à *s'attaquer peu volontiers à l'homme* parce qu'elles l'auront trouvé *tout auſſi féroce qu'elles*, & l'homme qui aura trouvé ces bêtes du moins *tout auſſi féroces* que lui n'apprendra pas à être aſſez prudent pour les fuir, & il apprendra même à être aſſez téméraire pour *ne les plus craindre*. Eſt-cela raiſonner en philoſophe qui ſuit de bonne foi la vérité, ou bien en homme extravagant qui de quelque façon que ce ſoit veut faire valoir ſes caprices? N'eſt-ce pas-là faire l'homme plus féroce, ou moins raiſonnable que les ours? ſurement le ſauvage aura bien des raiſons de s'inſtruire lui-même par l'expérience plutôt que les animaux ſes adverſaires. Puiſque *la douleur* eſt enfin un de ces *ſeuls maux* qu'il craint, s'il lui arrive de ſortir une fois du combat avec quelque os rompu, ou avec quelque marque bien ſanglante des dens, ou des griſes de la bête dans ſon corps, ce qui peut très-bien lui arriver malgré toutes ſes pierres, & ſon bâton, n'eſt-il-pas à croire qu'il en deviendra plus craintif qu'auparavant, & qu'il ne

ſongera qu'il ne plus ſe mêler pour jamais d'une *comparaiſon* ſi incommode ?

Mais M. Rouſſeau ne pouvoit pas enfin diſſimuler, que parmi ces animaux féroces, qui *en veulent à la vie* du ſauvage, il y en a quelquesuns, *qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adreſſe*, contre leſquels les pierres, & les bâtons ne ſont pas des armes fort épouventables. A l'égard de ceux-ci il eſt content de dire que l'homme ſera *dans le cas des autres eſpèces plus foibles qui ne laiſſent pas de ſubſiſter* (*a*). Voilà l'homme pour la ſeconde fois placé au rang de *ces autres eſpèces* même des *plus foibles*. Tout l'avantage, qu'il a pu lui accorder, c'eſt que *non moins diſpos que ces animaux à la courſe, & trouvant ſur les arbres un refuge preſqu'aſſuré, il a par tout le prendre, & le laiſſer dans la rencontre, & le choix de la fuite, ou du combat* (*b*). Mais à bien conſidérer on ne trouve ici que des paroles pour amuſer le lecteur. Car puiſque le ſauvage ne connoit point par inſtinct

(*a*) *Pag.* 11. (*b*) *Pag.* 11.

la force des animaux féroces, & qu'il n'a d'autre moyen de s'en inſtruire que celui de la *comparaiſon*, il faudra la faire *bientôt* pour apprendre à diſtinguer & à connoître ceux, qui *ont réellement plus de force qu'il n'a d'adreſſe*. En effet on ne ſauroit pas pour quoi ſe trouvant de bonne heure dans le cas de ſe meſurer, il ſera aſſez courageux pour faire *bientôt la comparaiſon* avec des ours & des loups, & aſſez prudent pour l'éviter avec des lions, & des tigres. Mais s'il oſe la faire une fois, j'ai bien peur qu'il n'ait d'abord à ſe repentir envain de ſa témérité, & qu'il ne ſe mette hors d'état d'en tirer aucune inſtruction pour l'avenir, & de ſentir une ſeconde fois l'avantage de ce choix du *prendre*, ou du *laiſſer* de la *fuite*, ou du *combat*.

A quoi ſert d'avoir tant éxagéré juſqu'ici le tempérament robuſte, la force, l'agilité du corps comme autant d'avantages de l'état de nature ſur celui de la raiſon, lorſqu'on va ſe réduire enfin à ne reconnoître que comme un animal d'eſpèce plus foible vis-à-vis des plus forts cet homme, que dans l'état de la

raiſon il eût bien fallu reconnoître pour un animal le plus fort de tous ? L'on commence ici à ſe battre en retraite. *Il ſera*, dit-on, *dans les cas des eſpèces plus foibles, qui ne laiſſent pas de ſubſiſter.* Pitoyable avantage ! y aura-t-il de quoi bien ſe conſoler de ce que les hommes ne périront pas tous ? que c'eſt-là *défendre* vaillement *la cauſe de l'humanité* (*a*) ! Il falloit du moins élever ce bon ſauvage un peu plus ami de ſon eſpèce, il falloit l'intéreſſer un peu plus à la ſubſiſtance d'elles pour lui faire avaler patiemment cette folle raiſon. Mais cet homme ſolitaire & iſolé, qui n'a preſque d'autre ſoin que celui de ſa propre conſervation, qui dans ces actes mêmes, que la nature n'a inſtitués que pour la propagation de l'eſpèce, ne ſait chercher que ſon *aveugle penchant ſans le moindre ſouci des ſuites de ſon action*; cet homme enfin qui n'eſt *l'ami de tous ſes ſemblables, que quand il a dîné* (*b*), & qui même ne les *voit guères que comme il verroit des*

(*a*) *Exord. pag. 1.*
(*b*) *Not. 7. pag. 132.*

animaux d'une autre eſpèce, peut-on croire qui ſe ſouciera bien que l'eſpèce ſubſiſte encore après lui tandis qu'il reſtera lui-même la proie d'une bête féroce ?

M. Rouſſeau content de ce pitoyable ſubterfuge que l'eſpèce humaine ne périra pas toute entière, eſt ſi peu touché du dommage de tant d'invidus, qui périront, qu'il y trouve même une matière d'éloge pour ſa barbare nature. *La nature*, dit-il, *en uſe préciſément avec les hommes ſauvages comme la loi de Sparte avec les enfans des citoyens. Elle rend forts & robuſtes ceux, qui ſont biens conſtitués, & fait périr tous les autres* *. Il y auroit ici une queſtion à faire, ſavoir ſi cette loi de Sparte étoit juſte, ou injuſte; mais la ſolution du probléme pourroit être fort embarraſsante pour M. Rouſſeau, & lui rendre un peu incommode cette belle ſimilitude, qui lui ſert ſi bien à exprimer comme *en uſe préciſément la nature*. Laiſſons donc la queſtion à part, & ne regardons cette *loi de Sparte* que

* *Part. 1. pag. 8.*

comme une pièce d'érudition placée ici pour un ornement du diſcours. Tous ceux, qui ſeront aſſez heureux pour échapper aux dens des bêtes carnaſſières, ſeront les bien aimés de la nature, ce ſeront les forts, & les robuſtes, qu'elle prend le ſoin de conſerver ceux, dont le nombre ne ſera pas petit, qui n'auront ni les bras aſſez forts pour ſe défendre dans le combat, ni les jambes aſſez agiles pour ſe ſauver par la fuite, ſeront les enfans malheureux, que cette même nature, cette cruelle marâtre rejetera & fera périr. Que ſert qu'elle leur ait inſpiré auſſi bien qu'à tous les autres ce *principe, qui les intéreſſe ardemment à la conſervation d'eux-mêmes* *? Que ſert qu'elle leur ait auſſi fourni un eſprit très-bien capable de pourvoir à leur conſervation? Avec tout cela il faut qu'ils ſe laiſſent ſotement périr pour ne pas ſe dépraver, & ce, qui eſt plus étrange, c'eſt la nature elle-même qui les *fait périr* en leur défendant l'uſage de cet eſprit, qu'elle leur a donné.

* *Préface.*

Voilà les paradoxes inouïs, qu'on entend débiter devant les *Platons*, & les *Xenocrates* par un philoſophe, qui veut *défendre avec confiance la cauſe de l'humanité*. N'eſt-ce pas ſe moquer ouvertement de la ſageſſe, & de la gravité des juges, qui ont la patience de les écouter? L'on ne ſauroit même ſe perſuader que des dogmes ſi injurieux, & ſi outrageans pour la nature humaine puiſſent trouver perſonne qui ne les refute pas hautement parmi ce nombre infini d'auditeurs, qui les écoutent *dans le Licée d'Athènes*, ſi ce n'eſt peut-être Timon le Miſanthrope. Ce fou lorſqu'il faiſoit paroître avec tant de fureur ſa maligne volonté que ſes concitoyens périſſent, que ne s'eſt-il avisé de les renvoyer tous à leur état de nature?

Après tout ce qu'on vient d'entendre il nous reſte peu de choſes à remarquer dans le ſauvage. On le voit *grimper légérement ſur un arbre, en rompre de ſon poignet de fortes branches, lancer de ſa main une pierre avec beaucoup de roideur* *. Enfin *ſon ſavoir, & ſon induſtrie ſe*

* *Part. 1. pag. 9.*

borne à ſauter, courir, ſe battre, lancer une pierre, eſcalader un arbre *. Il eſt vrai que le ſot *ne ſait que ces choſes ; mais en revanche il les ſait beaucoup mieux que nous*. Que l'avantage eſt bien conſidérable ! que nous avons de quoi lui porter envie ! Peut-être aurions nous auſſi de quoi lui en obſcurcir en partie la gloire en lui oppoſant les prodiges de nos ſauteurs, de nos faiſeurs de forces, de nos danſeurs de corde, de nos joueurs de gobelets, prodiges de force, ou d'adreſſe, qui ne ſont pas moins merveilleux que ceux du ſauvage, & qui dans le fond ne ſont que des choſes d'une même nature. Mais nous ne faiſons guères cas de tout cela, car nous n'avons jamais crû que ce ſoit dans ces choſes que la nature humaine ait conſtitué le plus de ſa gloire. Laiſſons donc au ſauvage les prétendus prodiges de ſon habileté corporelle, donnons-lui en la victoire.

Il eſt aiſé à voir qu' un homme tout ſolitaire & iſolé, tel que nous l'avons vu juſqu'ici, qui n'a pas la moindre

* *Not. 5. pag. 123.*

communication avec ceux de ſon eſpèce, qui n'a d'autre commerce qu'avec des bêtes, & des arbres, ne ſaura que faire du langage. Lui avient-il de ſe trouver dans l'occaſion de ſatisfaire *ſon penchant aveugle* avec une femelle ? ils pourront bien s'entendre, dit M. Rouſſeau, *ſans que la parole ſoit un interprète fort néceſſaire des choſes, qu'ils ont à ſe dire* [*a*]. Sans doute. C'eſt ainſi que s'entendent à cet égard les bœufs, les ânes, & toutes les bêtes de la terre. Dans cet état les hommes donc perpétuellement muëts ne ſavent pas même ce que c'eſt l'uſage de la parole, ne leur reſtant tout au plus que ce *cri de nature, qui eſt arraché par une ſorte d'inſtinct dans les occaſion preſſantes pour implorer du ſecours dans les grands dangers, ou du ſoulagement dans les maux violens* (*b*). On entendra peut-être quelquesfois retentir l'air des cris de ces miſérables qui eſſuyeront quelque grand danger, ou quelque mal violent comme on entend re-

(*a*) *Part. 1. pag. 28. & 29.*
(*b*) *Pag. 5.*

tentir quelquesfois une forêt des hurlemens d'une bête; mais à quoi bon puisque les hommes étant tous dispersés & isolés, personne n'accourt à ces cris pour prêter du secours, ni pour donner du soulagement? Aussi puisque ce *cri de nature* devient presqu'inutile dans cet état, vaudroit-il mieux l'ôter entièrement de l'homme aussi bien que le langage. C'est ce que M. Rousseau voudroit bien faire. Parmi les hommes de l'état de nature ce cri, dit-il, *n'est pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où règnent des sentimens plus modérés.* Peut-être un homme, qui se trouve attaqué par un ours, ou par un tigre, & qui en essuye même des blessures sanglantes, une mère qui voit déchirer en pièces par une bête son enfant sous ses yeux, événemens, qui ne seroient point rares dans cet état de nature, garderont-ils néanmoins des *sentimens* assez *modérés* pour faire résistance à cette *sorte d'instinct*, & ne pas jeter un *cri*? Qu'il y a bien des héros parmi ces sauvages! qu'il y a des stoïciens dénaturés parmi ces hommes naturels!

Comme dans cet état de ſolitude, ce que nous avons déjà une fois remarqué, il ne ſera point facile au ſauvage d'avoir une femelle à ſon aiſe toutes les fois qu'il la voudra ; tout modéré que le déſir en puiſſe être, il ſeroit peut-être du moins a ſouhaiter que ce *cri de nature* lui pût ſervir pour l'appeller de loin ainſi que l'on voit arriver dans un grand nombre d'animaux. Mais qui ſait ſi la nature ſauroit fournir au ſauvage le diſtinctif luxurieux de ce *cri* pour exprimer ſon *beſoin*, & ſe faire entendre d'une femelle éloignée ?

Enfin ce qu'il nous reſte encore à remarquer dans le ſauvage ce ſont ſes longs ſommeils. Nous avons déjà entendu que c'eſt un de ces *ſeuls biens, qu'il connoit dans l'Univers* * que le *repos* ; auſſi s'endort-il tranquille la plus grande partie de ſon tems. L'on croiroit peut-être que le pauvre homme las de tant *courir*, de tant *ſauter*, de tant ſe *battre* dorme beaucoup parcequ'il ait beſoin de beaucoup de repos. Mais non ; il dort beaucoup parcequ'il

* *Pag.* 22.

doit aimer à dormir, & parcequ'il doit faire *comme les animaux, qui penſant peu dorment pour ainſi dire tout le tems qu'ils ne penſent point* (a). C'eſt par loiſir & par emploi qu'il dort; & comme il n'a preſque point d'autre penſée qui l'occupe que celle de ſa nourriture, il dormira pour ainſi dire tout le tems qui lui ſuravance d'elle, ſi ce n'eſt peut-être le déſir d'une femelle, qui quelquesfois lui interrompe ſes doux ſommeils. Ce n'eſt pas même la crainte des animaux féroces qui pourra les lui troubler; point du tout. Le ſauvage *ſeul, oiſif, & toujours voiſin du danger doit* néanmoins *aimer à dormir* (b). Épouventable ſûreté! Mais le ſauvage connoit-il le danger, duquel il eſt *toujours voiſin*, ou bien ne le connoit-il pas? S'il le connoit, & cependant il *aime à dormir*, ce n'eſt point là une inſtruction de la nature, c'eſt une ſtupidité, & une lourdiſe inouie, dont ne ſeroit pas même capable une bête; s'il ne le connoit pas, y a-t-il de quoi lui en faire un éloge? c'eſt-

(a) *Pag.* 17. (b) *pag.* 17.

là une ignorance à plaindre, point un bonheur à faire envie. Mais c'étoit le moyen le plus sur de le conserver dans son état naturel que de le mettre à dormir long tems, & peut-être n'y avoit-il pas le meilleur pour l'empêcher de méditer, de faire des réflexions, & de se dépraver ainsi la nature.

Laissons dormir tant qu'elle voudra *cette céleste & majestueuse simplicité*, ne la reveillons pas, & revenons maintenant à notre philosophe. Nous avons vu jusque ici le beau portrait, qu'il nous a donné d'un homme pris dans sa pureté naturelle & délivré de toute sorte de dépravation. C'est bien ridicule de l'entendre dire ailleurs que l'homme *dans son état primitif se trouve placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes, & des lumières funestes de l'homme civil* *. Pour ce qui est de son homme naturel M. Rousseau n'a guères fait bon usage des règles d'optique, & de géometrie, & s'est grossièrement trompé dans la mesure. Comment n'a-t-il vu que ce sot-

*. *Part.* 2. *pag.* 69.

là eſt éloigné d'une très-grande diſtance des lumières de tout homme civil, & même des peuples les plus ſauvages, tandis qu'il n'a pas même un pas à faire pour paſſer à la *ſtupidité des brutes* ? Après tout cela c'eſt railler avec bien de hardieſſe que de vouloir accuſer les philoſophes, qui ont parlé de l'homme dans l'état de nature d'avoir tranſporté à cet état des idées, qu'ils avoient priſes dans la ſociété. *Ils parloient*, dit-il, *de l'homme ſauvage, & ils peignoient l'homme civil* *. Ne pourrait-on pas lui reprocher une faute bien plus groſſière ? ne diroit-on pas avec plus de raiſons qu'il *parloit* de l'homme naturel, & qu'il *peignoit* la bête ?

Mais nous allons voir bientôt une étrange metamorphoſe, dont on n'a pas même eu l'idée parmi celles des anciens poëtes ; car dans les fables anciennes on trouve quelquefois des hommes changés en bêtes ; mais on n'a vu jamais des bêtes changées en hommes. C'eſt ce que nous verrons maintenant, ſavoir cette bête ſauvage, dont

* *Exord. pag.* 3.

on a fait jusqu'ici le portrait, par une longue *succession des choses*, par des *différens hazards*, & dans l'espace d'une *multitude de siècles* se développer peu à peu l'esprit, & se changer enfin en cet animal raisonnable, qui fait à présent tant de bruit dans la nature, &, ce qui est pire, en *homme méchant, en se rendant sociable*. Mais un si mauvais principe ne pouvoit être suivi que d'une fin mauvaise, & il étoit peut-être moins absurde de faire d'une bête un homme méchant, que d'en faire un bon. M. Rousseau avoue que les événemens, qu'il va nous décrire dans la seconde partie du discours, ayant pu arriver de plusieurs manières, il ne peut se déterminer sur le choix que par des *conjectures*. Que personne ne s'avise de lui rire au nez sur ses *conjectures*, qu'il va tirer; car il nous assure tout sérieux qu'elles *deviennent des raisons quand elles sont les plus probables, qu'on puisse tirer de la nature des choses, & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité* *. Aussi ne faudra-t-il

* *Part.* 1. *pag.* 56.

pas prendre ce qu'on va lire dans la ſuite, pour des chimères, & des ſonges d'un eſprit rêveur; ce ſont des *raiſons*, des *raiſons* ſolides, & des *plus probables* que l'on puiſſe tirer; ce ſont même les *ſeuls moyens qu'on a de découvrir la vérité.* Ne diroit-on pas que tout cela ſent quelque choſe de plus fort qu'une hypothèſe? Je demeurerai d'accord que les principes de M. Rouſſeau une fois établis, on n'en pouvoit déduire preſque d'autres conjectures que les ſiennes; mais les principes étant très-faux & très-abſurdes, ne pouvoient pas l'être moins les conjectures, qu'on en tire.

Dans l'hiſtoire ſuivante de la dépravation du genre humain l'on entendra répéter des choſes, qu'on a déjà remarquées dans la première partie du diſcours. Mais je ne fais ici que ſuivre ſur ſes traces M. Rouſſeau, & ſes ſentimens tels qu'il les a lui-même répétés. Allons lire cette charmante hiſtoire.

En reprenant les choſes de plus haut, & commençant par cet homme-là, qui a été le premier de toute l'eſpèce, le *premier ſentiment qui ſe fit appercevoir*

dans lui fut celui de ſon exiſtence, ſon premier ſoin celui de ſa conſervation *. Puiſque c'eſt l'hiſtoire de l'homme & de l'eſpèce humaine, qu'on va décrire ici dès le premier moment de ſon origine juſqu'au *dernier terme de l'inégalité*, M. Rouſſeau, il me ſemble, n'a point pris la choſe aſſez *de haut*. Tout hiſtorien commence toujours par l'origine des choſes; auſſi ne devoit-il pas oublier dans ſon hiſtoire de nous dire un mot ſur l'origine de cet homme, dont il ne fait que chercher d'abord le *premier ſentiment*, *& le premier ſoin*, d'autant plus que voulant faire ſervir cette hiſtoire aux éclairciſſemens de la nature humaine, il n'y a peut-être rien qui puiſſe mieux *éclaircir la nature des choſes* que la véritable connoiſſance de leur première origine. Auſſi falloit-il commencer par nous dire comment cet homme ſe trouva dans le monde, s'il y a été mis immédiatement par la main du ſouverain Créateur, ou bien par quelqu'autre cauſe ſeconde. Il falloit nous dire s'il ſortit d'abord *des mains*

* *Part. 2. pag. 58. & 59.*

de la nature homme parfait, ou bien s'il a été produit comme tous les autres dans l'enfance ; s'il n'y eut d'abord qu'un ſeul homme, & une ſeule femme dans toute la terre, ou s'il y en eut pluſieurs. Ces queſtions, je le vois bien, alloient jeter dans un grand embarras M. Rouſſeau & toute ſon hiſtoire ; car ce premier homme eſt-il venu au monde enfant ? comment pourvoir à ſa ſubſiſtance ? comment le garder des animaux féroces, & de tant d'autres dangers de la vie ſans le ſecours d'une mère, qui en eût le ſoin ? A-t-il été du premier moment homme parfait ? on ne ſauroit pas s'imaginer comment ſon eſprit libre & penſant auroit pu ſe trouver borné au ſeul ſentiment de ſon exiſtence. Il eſt même impoſſible de concevoir qu'il n'ait pas d'abord jeté ſes régards ſur ce grand ſpectacle de la nature, où il venoit d'entrer. Ce ſpectacle ne lui étoit pas encore *familier* ; auſſi ne pouvoit-il pas lui être *indifférent* *. Sans doute il dut être du moins frappé de tant de merveilles qui

* *Part.* 1. *pag.* 23.

de tous côtés s'offroient à ses yeux ; il dut même s'étonner de lui-même & de son existence, & de ce qu'il commençoit alors à exister sans savoir comment, & cet étonnement dut nécessairement lui faire naître l'idée d'une cause souveraine, invisible, puissante, qui lui eût donné l'être, & semer ainsi dans son cœur quelque principe de religion naturelle ; & voilà quel embarras pour le système naturel de M. Rousseau. N'y a-t-il eu d'abord qu'un seul homme, & une seule femme dans toute la terre ? Ha bon ! qu'on place un homme, & une femme solitaires, & dispersés à quelque lieue de distance entre eux dans une *forêt immense*, & qu'on laisse à la *rencontre fortuite* de ces deux personnes le soin de multiplier l'espèce sur la terre ; verra-t-on jamais le monde peuplé ? Il est fort probable que l'espèce s'éteindra avant même qu'on ait pu réussir de l'entamer.

Toutes ces questions étoient autant de difficultés pour établir les fondemens & les principes de cette histoire, que M. Rousseau vouloit nous décrire ; aussi ne crut-il pas pouvoir mieux se tirer

d'affaire qu'en faiſant l'aveugle, & en gardant le ſilence ſur tout cela. Mais cependant il commence par répandre de grands nuages ſur le premier début de ſes *éclairciſſemens* en nous repréſentant ce premier homme *ſorti des mains de la nature* on ne ſait pas comment, ni dans quel dégré de perfection, & déjà livré, on ne ſait pas pourquoi, dès le premier moment de ſon exiſtence aux habitudes d'un ſauvage, à qui le ſpectacle de la nature ne devient *indifférent* qu'à *force de lui devenir familier*, & qui *n'a pas aſſez de philoſophie pour ſavoir obſerver une fois ce qu'il a vu tous les jours* *.

Que M. Rouſſeau me pardonne ſi j'oſe mêler parmi ſes plus probables conjectures les fables des anciens Egyptiens ſur l'origine du genre humain ; c'eſt ce qu'il faut néceſſairement faire pour redreſſer le mieux qu'on peut ſon hypothèſe, & en diminuer les embarras. Puiſque donc il ne s'agit ici que de faire des hypothèſes, ſuppoſons les premiers hommes ſortis çà & là de la ter-

* *Pag.* 23. & 24.

re comme autant de champignons ; ſuppoſons-les produits en aſſez grand nombre, du moins pour ne pas laiſſer preſque dans l'impoſſibilité ces rencontres fortuites, qui devoient faire lieu à la multiplication de l'eſpèce.

La première naiſſance de l'eſpèce humaine ainſi établie, nous allons voir le commencement, & la ſuite de ſes dépravations. Cet homme, qui n'eut d'abord d'autre ſentiment que celui de ſon exiſtance, ni d'autre ſoin que celui de ſa conſervation, fut porté par l'inſtinct, auſſi bien que tous les animaux à faire uſage des productions, que la terre lui offroit pour le ſecours néceſſaire de la vie. Des divers appetits ſe faiſant tour a tour ſentir dans lui, il en eut un qui l'invita à perpétuer ſon eſpèce par le moyen d'une femelle, qu'il n'avoit jamais vue, & dont il n'avoit pas même encore l'idée. Ce n'étoit-là qu'un *penchant aveugle dépourvu de tout ſentiment de cœur, qui ne produiſoit qu'un acte purement animal* *, & l'homme n'y cherchoit que ſon *beſoin*.

* *Part. 2. pag. 59.*

Mais combien de peine ne lui falloit-il eſſuyer pour ſatisfaire ce penchant, puiſque l'exécution ne dependoit que de la *rencontre fortuite* d'une femelle, ſur tout de ces tems-là lors que l'eſpèce humaine, quelque ſuppoſition qu'on veuille faire, n'étant pas encore étendue ſur la terre, les rencontres ne pouvoient être que fort rares? Cependant l'expérience n'inſtruiſoit perſonne, & le *beſoin* une fois ſatisfait, on ne ſongéoit pas même au *beſoin*, qui devoit ſurvenir une autre fois. Chacun revenoit à ſa forêt, & les deux ſexes ne ſe reconnoiſſoient plus, de ſorte que le *beſoin* revenant, revenoient toujours les mêmes difficultés. *L'enfant même n'étoit plus rien à ſa mère ſi tôt qu'il pouvoit ſe paſſer d'elle* (a).

Ce fut-là le premier dégré de la vie d'un animal *borné d'abord aux pures ſenſations* (b). Ce fut-là le premier état de cet homme, qu'on avoit cru pourtant voir placé par la nature *à des diſtances égales de la ſtupidité des brutes, & des lumières de l'homme civil.* L'on

(a) *Pag.* 59. [b] *Ibid.*

va rechercher dans les brutes ſi l'on y trouve peut-être quelque plus de *ſtupidité*, & l'on eſt fort étonné de voir bientôt toute diſtance évanouie, & l'homme tout auſſi ſtupide que les *brutes* eux-mêmes. Mais la nature, qui vouloit bien l'éveiller un peu, & l'exercer de quelque façon, lui préſenta bientôt des difficultés telles que la *hauteur des arbres, qui lui fourniſſoient les fruits, la concurrence des animaux, qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux, qui en vouloient à ſa propre vie* (a). Les bêtes avoient elles auſſi à peu près de ſemblables difficultés pour vivre; cependant elles n'eurent aucun beſoin *d'apprendre*, ni de *s'appliquer* à les vaincre, car elles en avoient véritablement de la nature toutes les inſtructions, & les moyens néceſſaires. Mais à l'homme, à ce fils mal voulu de la nature, il fallût *apprendre* avec de la peine à les ſurmonter. *Tout l'obligea de s'appliquer aux exercices de corps, il fallut ſe rendre agile, vite à la courſe, vigoureux au combat* (b). Apparemment il n'étoit

[a] *Pag.* 59. (b) *Ibid.*

point par la nature, tel qu'il lui fallut *se rendre*. Les branches d'arbres, & les pierres lui ſervirent d'armes naturelles pour ſa défenſe, & c'eſt ainſi qu'il apprit enfin à *ſe rendre* gladiateur beſtiaire, & à ſe faire un emploi de *ſe meſurer* avec les bêtes.

Des heureux hazards ayant favoriſé les rencontres fortuites des deux ſexes, & le genre humain ayant ainſi commencé à s'étendre ſurement après bien des ſiècles, & les différentes manières de vivre *. Des hyvers longs & rudes, des étés brulans, des années ſtériles faiſant quelques-fois manquer les herbes, & les fruits, il fallut aux hommes ſonger à une nouvelle nourriture, & ſe rendre carnivores, & ichtyophages. Que M. Rouſſeau vienne maintenant nous vanter comme un trait de ſa libéralité la permiſſion, qu'il accorde au ſauvage, de ſe nourrir de chair; qu'il vienne faire valoir contre toutes ces difficultés des *terreins*, des *climats*, des *ſaiſons*, & des *années ſtériles* les *avantages* qu'il feint de *négliger*. Le long de

*. *Pag.* 60.

la mer & des rivières ils inventerent donc la ligne & le hameçon, & devinrent pêcheurs; dans les forêts ne trouvant pas ſuffiſantes les *pierres* & les *bâtons*, ils ſe firent des arcs, & des fléches, & devinrent chaſſeurs. Dans les pays froids il ſe couvrirent des peaux des bêtes, qu'ils avoient tuées. Le tonnerre, un volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu; ils apprirent à le conſerver, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes, qu'auparavant (voyez les loups gourmands) il *dévoroient crues* *.

A la vérité ces brutes ont déjà fait des progrés prodigieux dans les connoiſſances, dans les ouvrages d'eſprit; l'on commence preſqu'à s'appercevoir que ce ſont des hommes. Mais les inventions du hameçon, des arcs, & des fléches, de la reproduction du feu, de la préparation des viandes étant ſans doute dans la claſſe des *connoiſſances* du moins des *plus ſimples*, il s'élève ici contre cette partie d'hiſtoire une grande difficulté, dont on attend de notre hiſtorien

*, *Pag.* 60.

l'éclairciſſement, ſavoir comment [ce que lui-même a trouvé ailleurs *impoſſible de concevoir*] comment, dis-je, des hommes encore tout à fait ſolitaires, & iſolés *ſans le ſecours de la communication* aient pu *franchir le grand intervalle*, qu'il y a des *pures ſenſations* à ces *connoiſſances-là* *. Quoi qu'il en ſoit, il y a une autre difficulté bien plus ſolide, & plus encore *impoſſible à concevoir* que la précédente, ſavoir par quel heureux hazard tous ces hommes entièrement détachés les uns des autres, & n'ayant pas la moindre communication entre eux aient pu s'accorder généralement dans de nouvelles idées ſi uniformes, les habitans des rivages de ſe faire des lignes & des hameçons, les habitans des forêts de ſe faire des arcs & des fléches.

Cependant depuis ſi long tems que l'homme avoit ſous ſes yeux les objets de la nature il n'avoit pas encore bien compris qu'un élephant étoit une choſe plus grande qu'un lièvre, qu'un cerf étoit plus vîte à la courſe qu'une tortue,

* *Part. 1. pag. 24.*

qu'un taureau étoit plus fort qu'une brebis. Il lui fallut bien du tems, & des *applications réitérées des êtres divers à lui même, & des uns aux autres* [a] pour engendrer dans ſon eſprit les idées de ces rapports, que nous exprimons par les mots de *grand, de petit, de fort, de foible, de vite, de lent,* & d'autres pareils. A la fin il y réuſſit, & ces idées preſque ſans y ſonger produiſirent enfin chez lui *quelque ſorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale* (b), qui lui indiquoit les précautions les plus néceſſaires à ſa ſureté. Il falloit bien corriger d'abord ce mot de réflexion imprudemment échappé; autrement cet homme par la réflexion riſquoit fort de ſe gâter trop de bonne heure la ſanté, & encore ſi proche de l'heureux état de nature alloit déjà ſe montrer un *animal dépravé*. On ne ſaura peut-être guères entendre comment des hommes, qui avoient déjà ſu inventer des lignes & des hameçons, & ſur tout des arcs, & des fléches, invention qui ſuppoſoit néceſſairement dans

[a] *Part.* 2. *pag.* 61. (b) *Pag.* 61.

eux des connoiſſances phyſiques, & qui peut-être n'a pas été moins ingénieuſe de ce tems-là que l'invention de l'artillerie des tems poſtérieurs, n'euſſent encore pour toute réflexion qu'une *prudence machinale*. Mais quoiqu'il en ſoit, voilà combien il a fallu à l'homme de tems, de préparatifs, d'événemens, & de progrés pour ſe former enfin cette *prudence machinale*, qui ſe trouve naturellement dans toute bête de la terre. C'eſt ainſi que la moyenne diſtance de cet homme naturel de la ſtupidité des brutes, & des lumiéres de l'homme civil s'évanouit toujours de plus en plus.

Juſqu'à ce tems-là l'homme ne s'étoit pas même encore apperçu qu'il étoit quelque choſe de mieux qu'une bête. De nouvelles lumiéres lui firent connoître enfin ſa ſupériorité ſur les autres animaux, & cette *prudence machinale* qu'il venoit d'acquerir lui apprit à la faire valoir. Revenant de la grande faute de ſe meſurer toujours à l'étourdie avec eux par la force du corps *, il trouva mieux ſon compte à les vaincre par

*. *Pag.* 61.

celle de l'esprit, il s'exerça à leur dresser des pièges, & il devint enfin le maître de ceux, qui pouvoient lui servir, & le fleau des autres, qui lui pouvoient nuire. Mais il seroit à souhaiter qu'il n'eût jamais su la différence, qui passoit entre lui & une bête, car ce fut-là une des funestes lumières, qui *produisit en lui le premier mouvement de l'orgueil*, & lui faisant contempler sa préférence *par son espèce, le préparoit de loin* (surement bien *de loin*) *à y prétendre par son individu*, c'est-à-dire que la connoissance de la superiorité sur les bêtes le préparoit à s'en attribuer aussi sur les hommes ses semblables. C'est-là creuser bien à la racine des choses; c'est raffiner bien la vertu de l'humilité, & la porter à un dégré de perfection où n'étoit pas encore parvenu le saint Evangile.

Mais, ce qui n'est pas moins étonnant, cet homme connoissoit encore si mal ses semblables, qu'il *ne les voyoit guères que comme il voyoit des animaux d'une autre espèce* *. Tandis qu'il défi-

* *Not. 12. pag. 171.*

roit une femelle, & cette femelle qui étoit un de ces *ſeuls biens qu'il connoiſſoit dans l'Univers*, tandis même qu'il l'avoit ſous ſes yeux, & qu'il ſongeoit à ſatisfaire avec elle ſon *beſoin*, il ne ſavoit pas encore qu'elle étoit un animal ſemblable a lui, qui avoit une manière de penſer, & de ſentir comme lui. Cette mère qui allaitoit d'abord ſon enfant, qui enſuite le nourriſſoit pendant pluſieurs années juſqu'à ce qu'il eût la force de chercher ſa pâture, ne ſavoit pas encore, que ſon fils penſoit, & ſentoit comme elle. Encore eſt-ce que cette mère inſenſée ne l'a point pris au ſortir de ſon ventre pour une inutile décharge de la nature, & qu'elle ne l'a pas d'abord rejeté & laiſſé en abandon ſous un arbre de la forêt. Les bêtes par leur ſeul inſtinct connoiſſoient-elles ſi mal celles de leur eſpèce? Le genre humain étoit peut-être déjà avancé dans l'âge; la *prudence machinale* étoit déjà éveillée dans l'homme, lorſque le tems lui faiſant appercevoir des conformités extérieures entre *ſes ſemblables*, *ſa femelle*, *& lui-même*, il commença à juger des intérieures, & il

conclut enfin *que leur manière de penſer & de ſentir étoit entièrement conforme à la ſienne* *. Malheureuſe époque, dont alloit naître à la longue cette ſociété ſi méchante aux yeux de M. Rouſſeau.

Juſqu'ici le monde n'étant pas encore fort peuplé, & l'hiſtoire ſuppoſant les hommes aſſez rares & diſperſés ſur la terre pour pouvoir ſe rencontrer *à peine deux fois en leur vie*, ſoit bien, ou mal, on a ſoutenu dans toute ſa rigueur l'hypothèſe des hommes ſolitaires, & iſolés. Maintenant que l'hiſtoire avance, & qu'elle veut bien ſuppoſer le genre humain parvenu à un certain point de multiplication, l'hypothèſe va tomber d'elle même, & M. Rouſſeau eſt forcé malgré ſa farouche philoſophie de voir les hommes s'approcher de quelque façon les uns les autres, & jeter entre eux les liens d'une ſociété quelle que ce ſoit. Le genre humain multiplié, il faut néceſſairement aux hommes ſe rencontrer & ſe voir plus de dix & plus de vingt fois en leur vie. Auſſi ne peut-on plus les con-

* *Part.* 2. *pag.* 62.

tenir dans la ſolitude. Tous cherchent à s'approcher de leurs ſemblables, tous s'apprivoiſent, & il faut commencer à les voir s'attrouper enſemble du moins comme les *ſinges*, & *les corneilles*. Cela ne ſeroit ſurement pas arrivé parmi les ours & les loups, euſſent-ils bien multiplié au-deſſus des mouches dans la ſaiſon de l'été, & M. Rouſſeau pouvoit par là ſe convaincre que c'eſt la nature elle-même, qui a rendu les hommes plus ſociables entre eux que les ours & les loups.

Ils commencent donc à s'unir quelquesfois en troupeau, mais par une ſorte d'aſſociation fortuite, & libre, qui n'obligeoit perſonne, & ſemblable en un mot à celles *des corneilles*, & *des ſinges*, *qui s'attroupent à peu près de même* *. Comme c'étoient des gens, *pour qui la prévoyance n'étoit rien*, & *qui loin de s'occuper d'un avenir éloigné ne ſongeoient pas même au lendemain*, leur aſſociation, dit-il, ne duroit qu'autant que le beſoin paſſager qui l'avoit formée. Mais comment compter ſur la

* *Pag.* 62. & 63.

foi de ces ſinges-là ? S'agiſſoit-il de prendre un cerf ? chacun prenoit ſon poſte ſentant bien qu'il devoit le garder fidellement ; cependant ſi un lièvre venoit à paſſer à la portée d'un d'eux, voilà qu'il ne tardoit pas à quitter ſans ſcrupule ſon poſte, & pourſuivre la nouvelle proie, ſe ſouciant fort peu de faire manquer la leur à ſes compagnons. Auſſi tandis que l'on croyoit pouvoir compter ſur l'aſſiſtance des compagnons, falloit-il toujours ſe défier de leur infidélité.

Un pareil commerce, dit-il, *n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles, & des ſinges* *. Des *cris inarticulés, beaucoup de geſtes*, & quelques *bruits imitatifs* furent pendant long tems la langue univerſelle de tous ces pantomimes-là, on les entendoit quelquefois avec leurs ſons imitatifs meugler comme des bœufs, béler comme des brebis, hurler comme des loups, & joignant à tout cela dans chaque contrée quelques ſons articulés, & conventionnels, on avoit des

* *Pag.* 63.

langues particulières ſurement *fort groſſières*. Ce qu'il faut bien remarquer ici c'eſt que ces *finges* & ces *corneilles* veulent bien ſe communiquer leurs penſées de quelle façon que ce ſoit; ils veulent s'entendre entre eux.

Voilà à quel état les choſes étoient déjà parvenues *après des multitudes de ſiècles* * depuis l'origine du genre humain, quoique M. Rouſſeau forcé par l'abondance des choſes, qu'il a à nous dire, parcoure tout ce tems-là *comme un trait*. Mais qu'on remarque l'incongruité de tout ce tiſſu, & le grand foible des *conjectures* de ce philoſophe, quoique *les plus probables*, qu'il ait ſu tirer. Nous avons vu l'homme pendant tous ces ſiècles faire des progrés dans de nouvelles découvertes. Nous l'avons vu inventer des arcs, & des fléches, des lignes, & des hameçons, trouver l'uſage du feu, acquerir la prudence machinale, découvrir ſa ſuperiorité ſur les autres animaux, & apprendre à en faire uſage. Le deſſein même de toute cette hiſtoire montre clairement, que toutes ces

* *Pag. 64.*

découvertes une fois établies, on a bien ſuppoſé qu'elles dûrent ſe conſerver, paſſer d'âge en âge, & des ancêtres aux ſucceſſeurs, & s'étendre ainſi peu à peu dans tout le genre humain; car autrement on ne pouvoit pas nous les repréſenter comme des progrés ſucceſſifs de l'eſpèce humaine, qui ſe déprave par des nouvelles acquiſitions, & qui s'éloigne de plus en plus de l'état de nature. Mais on ne ſait pas concevoir comment tout cela auroit pu arriver ainſi parmi des hommes ſolitaires, iſolés, & détachés les uns des autres; & ſurement M. Rouſſeau ne ſait pas le concevoir lui-même. Il eſt bien ridicule de l'entendre nuos décrire ſérieuſement toute l'hiſtoire de cette dépravation comme des progrés d'une république, ou d'une ſociété, dans laquelle les traditions & les enſeignemens des ancêtres étant conſervés, on profite de leurs découvertes comme des ſiennes propres, ne ſe reſſouvenant plus que dans l'état des hommes ſauvages, *ſi par hazard l'on faiſait quelque découverte, l'on pouvoit d'autant moins la communiquer qu'on ne reconnoiſſoit*

pas même ſes enfans ; que l'art périſſoit avec l'inventeur, qu'il n'y avoit ni éducation, ni progrès, & les générations ſe multiplioient inutilement ; que chacun partant toujours du même point, les ſiècles s'écouloient dans toute la groſſièreté des premiers âges, qu'enfin l'eſpèce étoit déjà vieille, & l'homme reſtoit toujours enfant *. Voilà que M. Rouſſeau nous décrivant l'hiſtoire de ſes hommes ſolitaires, & iſolés, n'a point ſu lui-même ſe défaire des *idées priſes dans la ſociété*, & il eſt tombé contre tous ces principes dans la même faute qu'il reproche à d'autres philoſophes, mais d'une façon plus groſſière, & même évidemment contradictoire. Qu'il eſt bien vrai que la chimère n'eſt jamais conſtante & uniforme en elle-même !

Les principes de l'aſſociation ainſi établis parmi les hommes, nous allons voir dorénavant des *progrès plus rapides*. Ces hommes, qui avoient eu l'eſprit, il y avoit déjà tant de ſiècles, d'inventer, & le moyen de faire des arcs, & des fléches, commencent ſeulement

* *Part. 1. pag. 52.*

ici à faire ce que les ours faiſoient déjà de tout tems. Ils commencent (a) à couper du bois, creuſer la terre, & ſe faire des huttes de branchages, qu'on s'aviſa enſuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une premiè-re révolution, qui réuniſſant dans une habitation commune les maris & les femmes, les pères & les enfans, donna lieu à l'établiſſement des familles. Les cavernes de la terre, qui auparavant fourniſſoient des retraites au genre humain, n'avoient jamais pu exciter dans l'eſprit des hommes l'idée d'une vie ſociale entre le mâle, & la femelle; il y falloit pour cela des *cabanes*. Ce fut peut-être alors que l'homme commença à ouvrir les yeux, & appercevoir quelles étoient les *ſuites de ſon action* dans la génération des enfans, dont juſque-là le ſot n'avoit pas eu la moindre idée. Enfin *l'habitude de vivre enſemble fit naître les plus doux ſentimens qui ſoient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour paternel* [b]. Après que M. Rouſſeau n'a ſu trouver

(a) *Part. 2. pag. 64.* [b] *Pag. 65.*

que dans une habitude la ſource de l'amour maternel ainſi que nous l'avons vu ; faut-il s'étonner qu'il tire de la même ſource l'amour paternel ?

Quant à l'amour conjugal toutes les conjectures, que l'on peut tirer d'un état d'hommes tels que ceux de cette époque, ſemblent perſuader qu'il dût néceſſairement précéder le deſſein de cette habitation commune entre les maris, & les femmes, & que ce fût même cet amour qui les porta à *l'habitude de vivre enſemble*. Cependant M. Rouſſeau vient nous faire entendre que c'eſt au contraire cette *habitude*, qui fit naître l'amour conjugal. Falloit-il renverſer l'ordre des choſes pour les *éclaircir* ? Que l'on nous diſe donc, qu'eſt-ce qui fait naître cette *habitude*, car ce ſeroit bien ridicule d'en attribuer la cauſe au ſimple uſage des *cabanes*. Eſt-ce le ſoin de l'éducation des enfans ? ce ſeroit trop de prévoyance & de moralité pour des hommes, qui tenoient encore beaucoup de la bête, & qui ne ſavoient peut-être encore, ou tout au plus ne faiſoient que venir d'apprendre ce que c'étoit que *la ſuite de leur action*. Eſt-

ce le ſoin de s'aſſurer pour l'avenir le moyen de ſatisfaire le *penchant aveugle*? mais outre que ce penchant trouvoit peut-être à s'amuſer mieux dans la variété des objets qu'en ſe bornant perpétuellement à un ſeul, ce n'auroit pas moins été là une viſée trop longue pour des gens, qui *ne ſongeoient pas même au lendemain*; & M. Rouſſeau trouveroit apparemment lui-même ce motif d'autant plus foible qu'il aſſure que le *modique beſoin* de l'homme ſauvage ſe trouvoit ſi aiſement ſous ſa main, & qu'il avoit tout ce qu'il vouloit dans une *rencontre fortuite* & vague de la ſemelle. Auſſi doit-il nous avouer que parmi des gens, dans qui la prévoyance & la raiſon philoſophique agiſſoit encore ſi peu, il n'y avoit d'autre raiſon pour les amener à l'habitude de la vie ſociale du mariage que l'amour conjugal lui-même, qui n'eſt enfin autre choſe que cet amour, que la nature a mis entre les deux ſexes pour appui à la multiplication de l'eſpèce. Mais M. Rouſſeau avoit trop de peur de trouver dans la nature des principes de cet amour, qui vient du ſentiment du cœur, ſen-

tant bien qu'on paſſoit naturellement par là aux principes d'une ſociété. C'eſt pourquoi ne laiſſant à la nature que (*a*) *le penchant aveugle dépourvu de tout ſentiment du cœur*, il tâcha partout de n'attribuer l'amour qu'à une *habitude*.

Chaque famille devenant ainſi une petite ſociété, ce fut alors que la première différence s'établit dans la manière de vivre des deux ſexes, qui juſque-là n'en avoient eu qu'une (*b*). Les femmes devinrent ſédentaires, & s'accoûtumerent à garder la cabane, & les enfans tandis que l'homme alloit chercher la ſubſiſtance commune. Les deux ſexes commencerent par une vie *un peu plus molle*, c'eſt-à-dire moins brutale, *à perdre quelque choſe de leur férocité, & de leur vigueur*. Chacun ſéparement devint moins propre à ſe battre corps à corps avec les bêtes féroces, ce qui à la vérité ne fut pas une perte, puiſque en revanche il fut bien plus aiſé en commun, ce que tous déſiroient uniquement, de ſe garantir d'en être le repas.

Dans ce nouvel état les hommes jouiſſant d'un fort grand loiſir l'emplo-

(a) *Pag. 59.* (b) *Pag. 65.*

yerent à ſe procurer pluſieurs ſortes de commodités inconnues à leurs pères (*a*). La délicateſſe ne pouvoit pas être fort rafinée. Ils commencerent peut-être à coucher ſur un peu de paille tandis que leurs pères avoient couché ſur la dure. Ils ſongerent à fermer l'entrée de la cabane contre les bêtes féroces pour y dormir tranquillement, & en ſureté avec leur famille plutôt que s'en reſter dans la folle coûtume de dormir *toujours voiſins du danger.* Ils commencerent à étendre un peu plus loin leur prévoyance, à ſonger à leur nourriture pour l'hyver, à conſerver les glands & les fruits de la terre, à apprivoiſer quelque brebis. Voilà toutes les commodités que des hommes ſans art, ſans inſtrumens, ſans ſociété pouvoient ſe procurer. L'on ne ſauroit trouver rien de plus ſimple, ni auſſi de plus raiſonnable, & plus approchant de la nature; cependant ce fut-là *le premier joug que ces hommes s'impoſerent*, ce *fut la ſource fatale des maux, qu'ils préparerent à leurs déſcendans* (*b*).

(a) *Pag. 66.* [b] *Ibidem.*

Après tout cela M. Rouſſeau *entrevoit un peu mieux* comment l'uſage de la parole pût s'établir dans le ſein de chaque famille, & ſe rendre un peu plus rafiné que celui des *corneilles*, & des *ſinges* *. Mais quant à la manière, dont un langage pût s'étendre & ſe rendre commun à tous les habitans d'une contrée, il ſe trouve encore dans quelque embarras. Il étoit fort aiſé de concevoir qu'un langage une fois établi dans une famille, celle-ci ſe multipliant, & devenant un peuple, il ſe multiplia auſſi, & devint le langage de tout un peuple. Rien n'étoit plus facile, ni plus vraiſemblable, & même rien plus authentiqué par l'hiſtoire. Mais cela n'étoit point du goût de M. Rouſſeau, ni de ſon hypothèſe. Il falloit bien exagérer de tout ſon pouvoir les difficultés d'un tel événement, il falloit lui donner des origines fort extraordinaires pour en tirer toujours cette concluſion, que le langage étoit naturellement étranger à l'homme, & qu'il n'eſt dans lui qu'une dépravation de nature. Il va donc ima-

* *Pag.* 66. & 67.

giner des grandes inondations, ou des tremblemens de terre, qui environnerent d'eaux, ou de précipices des cantons habités; des revolutions du globe, qui détâcherent & couperent en îles des portions du continent, pour concevoir qu'entre des hommes ainſi rapprochés & forcés de vivre enſemble il dût ſe former un idiome commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la terre ferme. Voilà combien il fallut de ruine, & de fracas dans le monde pour faire apprendre aux hommes à s'entendre entre eux. Ainſi *il eſt très-poſſible*, dit-il, *qu'après leurs premiers eſſais de navigation des inſulaires ayent porté parmi nous l'uſage de la parole.* Que ce ſeroit bien tard que nous aurions appris à parler. Mais comme ce n'eſt-là qu'une choſe *très-poſſible*, il ne vaut pas la peine d'y faire une diſpute, car il faut bien m'accorder qu'il eſt auſſi *très-poſſible* que la choſe ſoit arrivée autrement.

Tout commence ici à changer de face & la grande métamorphoſe va bientôt s'accomplir. Les hommes ſe rapprochent lentement, ſe réuniſſent, & forment

enfin dans chaque contrée une nation unie de mœurs, & de caractères [a]. Un voiſinage permanent ne peut manquer d'engendrer quelque liaiſon entre diverſes familles. De jeunes gens de différens ſexes habitent des cabanes voiſines, le commerce paſſager, que demande le *penchant aveugle*, en amene bientôt un autre non moins doux & plus permanent [b]. A force de ſe voir on ne peut plus ſe paſſer de ſe voir encore. En un mot c'eſt Cupidon qui maintenant va naître au monde. L'on s'étonnera peut-être de le voir naître ſi tard & on aura de la peine à ſe perſuader qu'y ayant déjà depuis long tems les mariages établis, & fixés par une habitation commune entre les maris & les femmes, y ayant déjà l'amour conjugal, & l'amour paternel dans l'établiſſement des familles, il n'y eût pas encore juſque-là cet amour entre les *jeunes gens de différens ſexes*, qui de tout tems a été ordinairement le préliminaire de tout cela. Mais je ne veux pas me rendre garant de ces époques;

(a) *Pag.* 67. (b) *Pag.* 68.

je ne fais que les rapporter telles que nous les donne l'hiſtoire de M. Rouſſeau.

Le genre humain continue à s'apprivoiſer. On s'accoûtuma à s'aſſembler devant les cabanes, autour d'un grand arbre *. Mais ce n'étoient des aſſemblages guères plus nobles que ceux des *ſinges* & des *corneilles*. On n'y faiſoit que chanter & danſer. A la vérité la muſique ne pouvoit pas être fort agréable, ni l'harmonie fort charmante parmi des gens ſi rudes & ſi groſſiéres. Cependant c'étoit aſſez pour y exciter le premier chatouillement de la préférence. On y commença à diſtinguer celui qui chantoit ou danſoit le mieux, le plus beau, le plus fort, le plus adroit, ou le plus éloquent. On commença à regarder les autres, & à vouloir être regardé ſoi-même, & chacun prétendit avoir droit à la conſidération & à l'eſtime publique.

L'idée de la conſidération s'étant ainſi formée, & les hommes ayant appris à s'apprécier mutuellement, ſortirent de là les premiers devoirs de la civilité,

* *Pag. 68.*

même parmi les sauvages, & l'on commença à concevoir ce que c'étoit qu'un *outrage*. Mais comme n'y ayant point de réglemens ni de loix, chacun étoit à la fois partie, juge, exécuteur; ainsi chacun punissant les outrages *d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels* (a). Ce n'étoit pas là pourtant un désordre; point du tout; c'étoit même une *bonté convenable* aux hommes de ce tems-là, car il faut remarquer, dit-il, que les rélations déjà établies entre les hommes, *la bonté convenable au pur état de nature n'étoit plus celle, qui convenoit à la société naissante; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu de frein des loix* (b).

Comme l'offensé *voyoit dans l'injure le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même, qui en resultoit*, & que chacun se vengeoit

(a) *Pag.* 69. (b) *Pag.* 70.

d'une *manière proportionnée au cas, qu'il faiſoit de lui-même* *, il n'eſt point à douter que les vengeances ne dûſſent aller preſque toujours au-de-là des injures, & en ſurpaſſer du moins la valeur d'autant que le cas, que chacun *faiſoit de lui même*, ſurpaſſoit ordinairement le vrai mérite. Ainſi la vengeance devenant une nouvelle injure dans ce ſurplus, dont elle exoédoit la valeur de l'injure précédente, elle demandoit ſuivant même cette règle une revengeance, celle-ci une autre, & ainſi ſucceſſivement de ſorte que, les liens des familles une fois établis, chacun ſentant les offenſes faites aux fils, aux parens, aux alliés comme ſi elle étoient faites à lui-même, les vengeances & les revengeances ſe multiplioient ſans ceſſe de part & d'autre, & le monde alloit ſe remplir de déſordre, de troubles, & de meurtres. C'étoit-là ce, qui devoit ſurement arriver dès que l'ambition, l'amour propre, & la fauſſe eſtime de ſoi-même s'érigeoient en juges des offenſes & des crimes, & que

* *Pag.* 69.

c'étoit à une licence effrénée à *tenir lieu de frein.*

Puiſque c'eſt-là le dégré des progrés, où M. Rouſſeau a cru préciſement trouver la plupart des peuples ſauvages qui ſont connus ; auſſi ne pouvoit-on pas eſpérer que cet ami paſſionné des Caraïbes & des Hottentots pût trouver rien à blâmer dans une époque ſi miſérable. Il ne faut pas même s'étonner des éloges ridicules & menteurs, qu'il n'a pas honte d'en faire juſqu'à dire qu'elle *dût être l'époque la plus heureuſe & la plus durable* (a), *que cet état étoit le meilleur à l'homme ; & qu'il n'en a dû ſortir que par quelque funeſte hazard, qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver ; que cet état eſt la véritable jeuneſſe du monde ; que le genre humain étoit fait pour y reſter toujours ; & que tous les progrés ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'eſpèce* [b]. Il avoit tâché juſqu'ici de nous faire entendre que l'homme étoit fait par la nature pour

(a) *Pag.* 71. [b] *Part.* 1. *pag.* 52.

reſter *toujours enfant*, c'eſt-à-dire dans l'état d'une affreuſe & ſtupide ſolitude ſans aucune ſorte de liaiſon avec ſes ſemblables, ce qu'il a même avancé en termes exprés en diſant que la manière de vivre ſolitaire *nous étoit préſcrite par la nature* *. Voilà comme il change tout à la fois de langage. Maintenant il pouſſe plus loin les vues de cette nature. C'eſt l'état de la *jeuneſſe* qui étoit deſtiné au genre humain *pour y reſter toujours*. C'eſt cet état qui s'attire tous les éloges de ce philoſophe dès qu'il a apperçu que c'eſt-là l'état des peuples ſauvages d'aujourd'hui.

Ainſi un état où des hommes déjà livrés au chatouillement de l'ambition, de la préférence, de l'amour propre, & ne pouvant plus ſe paſſer de loix, vivoient pourtant ſans loix d'aucune ſorte; un état où c'étoit à un crime à *tenir lieu de frein* aux autres, où une légère offenſe, le partage d'une proie, un morceau de viande, un mépris conçu pour *inſupportable* devoient coûter bien de ſang repandu parmi ces hom-

* *Pag.* 13.

mes *ſanguinaires*, & *cruels*, un état enfin où la *pitié naturelle avoit déjà ſouffert quelque altération* (a), c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, où les hommes avoient appris à ſe manger les uns les autres, & à traiter leurs ennemis de la manière la plus barbare & la plus inhumaine, ainſi qu'on ne peut lire ſans effroi dans les rélations des ſauvages de l'Amerique, cet état étoit le *meilleur à l'homme*, c'étoit l'époque *la plus heureuſe*, *la véritable jeuneſſe du monde*, & le genre humain étoit fait *pour y reſter toujours*. Quelle noble philoſophie ! quelle ſageſſe ! n'eſt-ce pas là une manière de penſer bien propre pour ramener des hommes dépravés à leur bonheur originel, à leur ſimplicité *céleſte*, & *majeſtueuſe* ?

C'eſt depuis cette *heureuſe époque* qu'on voit les détérioremens s'avancer de plus en plus juſqu'à ce qu'ils amenerent enfin l'eſpèce humaine à ſa dernière *décrépitude* (b). Les inventions du fer & de l'agriculture produiſirent dans le monde ce grand ſcandale. Folle antiquité

(a) *Part. 2. pag. 70.* [b] *Pag. 72.*

qui a cru voir dans l'art de cultiver la terre, & dans l'uſage du bled un bienfait ſi remarquable pour le genre humain, qu'elle en a voulu combler les inventeurs d'honneurs les plus ſublimes juſqu'à les ranger au nombre des Dieux. Ces bons anciens que n'ont-ils ſongé que le bled étoit en partie ce, qui alloit perdre, comme il a enfin *perdu le genre humain* * ? De la culture des terres s'enſuivit leur partage, dans lequel l'égalité & la proportion étant bientôt rompues, cela fit naître la première inégalité entre les riches & les pauvres, & avec elle l'ambition dévorante, & les uſurpations dans les uns, les brigandages & l'ardeur d'élever ſa fortune rélative dans les autres. Toutes nos facultés étant ainſi développées, la mémoire & l'imagination en jeu, & l'amour propre intéreſſé, l'on voit naître de tous côtés la *fiction*, *le faſte impoſant*, *la ruſe trompeuſe*, *l'artifice*, & la *fourberie*. Enfin l'on ne voit plus ſur la terre que des hommes *avares*, *ambitieux*, & *méchans*, & il ne faut plus que ſe

* *Pag.* 75. 76. 77. & 78.

trouver seulement dans quelque sorte de société, ou d'alliance avec des hommes pour ne plus pouvoir se passer d'être tel.

Dans cet état le droit du plus fort & le droit du premier occupant étant toujours en conflict entre eux*, tout étoit plongé dans le plus horrible état de guerre, & le genre humain avili & désolé se trouvoit à la veille de sa ruine lors qu'on s'avisa pour l'unique remède à tant de maux de recourir à l'institution des loix. On auroit toujours cru que c'eût été là le projet le plus beau & le plus sage que l'on pût former du moins dans l'état auquel le monde étoit parvenu, & le seul moyen d'arrêter *l'ambition dévorante*, les *usurpations*, les *brigandages*, & de remettre quelque ordre dans cette Babilone de tant d'hommes *avares*, *ambitieux*, *& méchans*, *qui ne pouvoient plus retourner sur leurs pas*, *ni renoncer aux acquisitions malheureuses*, *qu'ils avoient faites*. On auroit cru que la première idée d'un pareil projet n'a pu

* *Pag.* 80.

naître que dans l'esprit philosophique de quelque héros très-zélé pour le bien commun de ses semblables, de quelque véritable & désintéressé philanthrope. Cependant M. Rousseau vient nous détromper, & nous apprendre que la chose est allée tout autrement. L'institution des loix n'a été donc de son avis que la cabale de quelque riche, qui pressé par la nécessité de se fortifier contre le pillage, *& destitué de raisons valables pour se justifier* (a) & de forces suffisantes pour se défendre, conçut le projet d'employer en sa faveur les forces même de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres institutions, *qui lui fussent aussi favorables que le droit naturel lui étoit contraire* (b). Dans cette vue après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation, qui les armoit tous les uns contre les autres, & où nul ne trouvoit sa sureté ni dans la pauvreté, ni dans les richesses, *il inventa aisément des raisons spécieuses*

(a) *Pag.* 81. (b) *Pag.* 82.

pour les amener à ſon but (a). Il ne lui fallut pas de grands raiſonnemens pour entrainer des hommes groſſiers, & *faciles à ſéduire.* Tous coururent au-devant de leurs fers. Tous plierent ſous le nouveau joug des loix, *qui donnerent de nouvelles entraves au foible, & de nouvelles forces au riche, qui détruiſirent ſans retour la liberté naturelle, fixerent pour jamais la loi de la propriété & de l'inégalité, d'une adroite uſurpation firent un droit irrévocable, & pour le profit de quelques ambitieux aſſujettirent déſormais tout le genre humain au travail, à la ſervitude, à la miſère* (b). Quel tiſſu de menſonges, & de calomnies! Voilà donc la loi, cette loi-même qui a été toujours reſpectée par les philoſophes, & les ſages les plus éclairés, qui a été regardée de tout tems comme une inſtitution approchante de la ſageſſe divine, découverte enfin par M. Rouſſeau pour une fourberie & une ruſe dans ſes commencemens, une injuſtice & une véritable oppreſſion des foibles dans le fond,

(a) *Pag.* 82. (b) *pag.* 83.

& une ſervitude, une misère dans ſes conſéquences. C'eſt ainſi que notre philoſophe parle de ces loix, aux-quelles les peuples doivent généralement leur bon ordre, & leur tranquillité, & les hommes en particulier leur ſureté & celle de leur familles. C'eſt ainſi qu'il oſe en parler *devant les ſages qui l'y invitent*, devant ces *Platons*, & ces *Xenocrates*, qui en ont bien parlé toujours d'un langage différent.

Ce n'eſt qu'après l'établiſſement des loix, des ſociétés, & des gouvernemens politiques que M. Rouſſeau voit naître dans le monde le déſordre de la guerre. *Delà*, dit-il, *ſortirent les guerres nationales, les batailles, & les meurtres. Les plus honnêtes gens apprirent a compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs ſemblables* *. Mais il s'eſt fort trompé ſur l'époque de cet événement. Il n'avoit qu'à jeter un regard ſur les peuples ſauvages de l'Amerique, Iroquois, Flurons, Ilinois, & même ſur ſes plus bien-aimés les Caraïbes, ce peuple qui juſqu'ici *s'eſt*

* *Pag.* 85.

écarté le moins de l'état de nature, pour s'assurer que même dans la *jeunesse du monde*, dans l'époque *la plus heureuse* il y avoit déjà des guerres. Il auroit vu que ces *honnêtes* sauvages savent eux aussi se faire un devoir d'égorger leurs semblables dans des guerres enragées & cruelles, qu'ils savent même se faire un plaisir de faire sentir aux prisonniers de guerre une mort lente & très-pénible par des tourmens qui font horreur à l'humanité, & s'en faire enfin des repas. Mais il falloit bien épargner cette honte à ses amis les peuples sauvages, & ne trouver le désordre que dans les peuples civilisés.

L'établissement des loix eût été inutile si l'on n'eût songé aux moyens plus propres de les faire observer. C'est pourquoi il fallut confier le dépôt de l'autorité publique à des particuliers, qui veillassent à l'exécution des loix, & voilà naître la magistrature & la principauté. M. Rousseau vient nous exposer ici ses maximes sur le pacte fondamental du gouvernement & sur le contract premier entre les sociétés politiques & leurs chefs; & c'est delà

qu'il prend occaſion de *s'élever* contre ce *deſpotiſme*, & cette *tirannie*, qu'il appelle le *dernier tèrme de l'inégalité* (a), où, dit-il, tout va ſe ramener *à la loi du plus fort*, & où les *ſujets n'ont plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre règle que ſes paſſions.* Tout le monde ſait qu'un deſpotiſme de cette ſorte, la tirannie, & la loi du plus fort ſont des abus & des déſordres hautement réprouvés par tout droit naturel & humain, & que ce ſont des *ſyſtèmes bien éloignés d'être ceux des ſages & bons monarques.* Mais cette maxime ſi vraie & ſi inconteſtable en elle-même on eſt étonné de la voir ſi déguiſée, & évidemment fauſſe dans le langage de M. Rouſſeau. Lors qu'on l'entend ne point reconnoître de pouvoir légitime dans le gouvernement aude-là d'une magiſtrature empruntée du peuple, & dont l'autorité ne ſauroit ſubſiſter qu'autant que le peuple ne jugera point que les magiſtrats *en ayent enfreint les conditions, ou qu'elles ceſſent de lui convenir* (b); lors qu'on

[a] *Pag.* 107. (b) *Pag.* 97.

l'entend après l'époque de l'inſtitution de cette magiſtrature, qu'il appelle état de *puiſſant & de foible*, & *ſecond dégré de l'inégalité*, faire ſuccéder d'abord, & ſans aucun état intermédiaire celui *de maître & d'eſclave*, qu'il appelle *changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire*, & *troisième & dernier dégré de l'inégalité* (a), l'on voit bien par là ce que c'eſt que ce *deſpotiſme*, & cette *tirannie*, dont il nous fait une ſi mauvaiſe peinture. C'eſt à toute monarchie que M. Rouſſeau en veut, & même en un mot à toute ſorte de gouvernement, qui n'eſt point democratique; car quant au prétendu droit du peuple ſujet l'on ſait bien qu'il n'en a pas plus dans l'état d'Ariſtocratie, que dans celui de la monarchie. C'eſt donc tout gouvernement ſouverain, *irrévocable*, & *ſans retour* qu'il appelle *deſpotiſme*, & *tirannie* (b); c'eſt-là le pouvoir qu'il appelle *arbitraire*, *illégitime*, & *corruption du gouvernement*. Auſſi ne ſauroit-on pas ce qu'il entend lors qu'il dit que *ce ſyſtème odieux eſt bien éloi-*

[a] *Pag.* 100. (b) *Pag.* 95.

gné d'être aujourd'hui celui des ſages & bons monarques *; & peut-être ne s'entend-il pas lui-même, ſi ce n'eſt que la politique l'emportant ſur la ſincérité, il ſait bien qu'il ne dit pas ce qu'il penſe, & que ſous un voile de paroles, dont on ne pourroit pas lui conteſter la vérité apparente, il renferme des ſentimens, dont il connoit lui-même la fauſſeté. *Les plus ſages & plus bons monarques d'aujourd'hui*, même les *Rois de France*, tous ſont très-perſuadés qu'ils ont bien plus de pouvoir ſur leurs ſujets que n'en avoient les Conſuls de Rome, & les Archontes d'Athènes ſur leurs concitoyens; que leur autorité n'eſt nullement conditionnelle, ni dépendante des jugemens du peuple, & que celui-ci n'a aucun droit de les en dépouiller ſous quelque prétexte que ce ſoit. Ils ſavent bien & s'en déclarent même hautement qu'ils ont des loix, & des devoirs de juſtice à garder dans leur gouvernement, ſans leſquels ne ſauroit ſubſiſter la félicité ni des états, ni des monarques mêmes; mais ils ſa-

* *Pag.* 92.

vent auſſi que ce n'eſt pas aux peuples, que c'eſt au ſouverain législateur à les juger là deſſus. Ce ſont là les maximes du gouvernement ſouverain, qui ont été de tout tems celles de tous les *ſages & bons monarques*, & M. Rouſſeau ne l'ignore pas. Cependant une politique peu digne d'un philoſophe, qui parle devant les Platons & les Xenocrates, lui fait déguiſer étrangement les choſes, & donner aux princes des louanges illuſoires tandis que ſous ſemblant de les faire voir bien éloignés du *ſyſtème odieux de la tirannie* il va ſapper les fondemens de leur ſouveraineté.

Il eſt vrai que lui-même n'ayant pu diſſimuler les *diſſenſions affreuſes, & les déſordres infinis, qu'entraineroit néceſſairement le dangereux pouvoir des ſujets de renoncer à la dépendance des chefs* *, il lui a fallu auſſi reconnoître cette *volonté divine, qui intervint pour donner à l'autorité ſouveraine un caractère ſacré & inviolable*, & ôta aux ſujets le *funeſte droit d'en diſpoſer. Quand*

* *Pag.* 97. & 98.

la Religion, dit-il, *n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en ſeroit aſſez pour qu'ils duſſent tous la chérir, & l'adopter même avec ſes abus, puiſqu'elle épargne encore plus de ſang que le fanatiſme n'en fait couler* *. Aſſurément la religion Chrétienne a toujours défendu la révolte, elle a toujours ordonné aux fidelles d'être ſujets aux Rois & de les honorer, d'être ſoumis aux maîtres même fâcheux. Il faut pourtant remarquer que dans la claſſe des devoirs moraux la religion n'a inſtitué preſque rien de nouveau. Elle a ajouté de nouvelles lumières, & un guide ſûr à la raiſon obſcurcie pous l'empêcher de s'égarer dans la connoiſſance du bien & du mal. Quant au reſte elle n'a fait qu'imprimer le ſceau de ſa reſpectable autorité ſur des règles qui exiſtoient déjà dans la nature raiſonnable, ordonner aux fidelles ce qui étoit déjà par lui-même à obſerver, & leur défendre ce qui étoit déjà défendu. Si donc elle a ajouté à l'autorité ſouveraine *le caractère ſacré & inviolable*,

* *Pag.* 98.

c'eſt que c'étoit déjà un devoir de ne point la violer ; ſi elle a ôté aux ſujets le *funeſte droit d'en diſpoſer*, c'eſt que ce n'étoit pas là un *droit*, mais bien un déſordre, & une *funeſte* abſurdité. La Religion n'a jamais donné atteinte aux *droits* de perſonne, elle n'a obligé aucun de reſter ſoumis à un *pouvoir illégitime*. En effet on a vu de tout tems non ſeulement les anciens Hebreux & les Chrétiens, qui ont été les dépoſitaires de la Religion révélée, mais même bien de nations infidelles de la terre, les Egyptiens, les Aſſyriens, les Chinois, les Indiens, les Perſans, n'ayant d'autres lumières à ſuivre que celles de la ſeule raiſon, reſpecter néanmoins & ſouvent juſqu'à l'excés le *caractère ſacré & inviolable* des Rois, & des Princes ; ce qui fait voir que la Religion a bien confirmé par ſes dogmes la connoiſſance de ce devoir, mais qu'elle n'a pas été la première qui l'impoſa aux hommes.

L'on diroit que M. Rouſſeau affecte de paroître trop religieux en voulant faire chérir & adopter de tous la religion *même avec ſes abus*. On ne ſait

pas pourtant que les *abus* de la religion ayent jamais apporté aucun *bien* au monde. Au contraire il eſt bien ſûr qu'ils y ont toujours cauſé beaucoup de mal, & on trouve dans pluſieurs endroits des hiſtoires que ce ſont juſtement les abus de la religion, qui quelquesfois ont inſpiré aux ſujets la revolte contre leurs ſouverains légitimes, & qui ont fait couler plus de ſang que la religion n'en épargne. C'eſt pourquoi l'on ne ſauroit guères entendre ce qu'il voudroit dire avec cet indigne mélange, qu'il vient nous prêcher de la religion *avec ſes abus*, ſi ce n'eſt qu'il compte peut-être parmi les *abus* ce même caractère ſacré & inviolable, qu'on reſpecte dans les ſouverains, ou bien qu'il mette au même prix la ſubſiſtance de la religion, & *ſes abus*.

Que s'il a véritablement cru que c'eſt la Religion, qui a donné à l'autorité ſouveraine un *caractère ſacré & inviolable*, pourquoi s'efforcer avec tant de ſubtilité de détruire par des raiſonnemens ce que la religion établit? Voilà quelle eſt la coûtume de certains philoſo-

phes de nos tems. L'on fait le reſpectueux pour la religion; l'on feint de ſe ſoumettre à ſes dogmes, & à ſes préceptes tandis qu'affectant auſſi de parler *indépendamment des dogmes ſacrés* * on ne cherche qu'à les combattre directement, & on ne manque pas de faire toujours par une mauvaiſe philoſophie contraſter entre elles la religion d'un côté, & la raiſon de l'autre, comme ſi la religion ne propoſoit que des choſes répugnantes au bon ſens, & des préceptes irraiſonnables. L'on peut juger par là de ce que des philoſophes de cette trempe penſent de la vérité de la religion, & quelle eſt l'eſtime qu'ils en font dans le fond de leur cœur malgré toutes leurs proteſtations affectées de reſpect & de vénération pour elle.

Voilà donc la métamorphoſe entièrement accomplie; & l'homme amené enfin de ce premier état, où il n'avoit d'autre ſentiment que celui de ſon exiſtance, ni d'autre ſoin que celui de ſa conſervation, à l'état de la raiſon agiſ-

* *Pag.* 111.

ſante, & même à ſon dernier terme de l'inégalité. Mais on ne ſauroit s'imaginer combien cette métamorphoſe eſt allée lentement, combien de peine ſeurent les hommes à ſe dépraver, c'eſt-à-dire à ſe dépouiller de cette *péſanteur*, & de cette honteuſe *ſtupidité*, qu'ils avoient emportée de la nature, & qui faiſoit tout le bonheur de leur état originaire. Il fallut pour cela bien de *milliers de ſiècles* (a); & toutes ces infinies & fabuleuſes chronologies des Babiloniens, des Egyptiens, & des Chinois n'approchent point de celle, que ſuppoſe l'hiſtoire de M. Rouſſeau.

Tout lecteur attentif, dit-il, *ne pourra qu'être frappé de l'eſpace immenſe qui ſépare ces deux états* (b). Croit-il véritablement en avoir *frappé* ſes lecteurs? c'eſt-là être bien épris de ſes propres rêveries, & ſuppoſer bien de ſimplicité dans eux. Tout lecteur ſenſé ſera bien plus *frappé* d'entendre un philoſophe débiter ſérieuſement de telles chimères ſur une queſtion *des plus intéreſ-*

(a) *Part.* 1. *pag.* 27.
(b) *Part.* 2. *pag.* 108.

sames que la philosophie puisse proposer. Dans cette *lente succession* de choses M. Rousseau trouve *la solution d'une infinité de problèmes de morale, & de politique, que les philosophes*, dit-il, *ne peuvent résoudre**. En voici une exemple: pourquoi Diogene ne trouvoit-il point d'hommes de son tems? C'est qu'il *cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems, qui n'étoit plus.* C'étoit des sauvages, des hommes farouches, sans gouvernement & sans loi, & peut-être aussi des hommes plus purs & plus proches de la naturelle simplicité, des hommes *livrés au seul instinct, & bornés aux pures sensations* que Diogene alloit chercher avec sa lanterne, & qu'il ne trouvoit plus parmi le peuple civilisé d'Athènes. C'est-là une anecdote bien singulière, que nous a découverte l'histoire de M. Rousseau. Mais tout extravagant que Diogene étoit dans sa manière de philosopher, il ne l'étoit pas à ce point.

Tout lecteur attentif sera bien peut-être une autre remarque, qu'on ne

* *Pag.* 108.

peut s'empêcher de faire ici ſur l'hypothèſe de M. Rouſſeau. C'eſt de ne pas voir dans tout ce diſcours & parmi cette *lente ſucceſſion* de tant de choſes, par laquelle on amène le genre humain, le moindre mot de religion. Je ne dis pas d'une religion révélée, car ce n'étoit pas à cette hypothèſe, ni même à ſon auteur d'en parler; mais d'une religion naturelle, qui dans tout cas n'étoit qu'une choſe trop néceſſairement attachée à la nature de l'homme pour l'oublier entièrement dans le ſujet dont il s'agiſſoit. On n'entend en tout & par tout qu'un petit mot en paſſant, & en s'écartant *du fil de l'hypothèſe* *, ſur la religion révélée, dont il veut même faire chérir les *abus* ſeulement pour en appuyer à la mode des Déiſtes politiques l'autorité ſouveraine des gouvernemens humains. Mais pour ce qui eſt de l'hypothèſe, l'on trouve le genre humain dans ſon *enfance*, on le trouve dans ſa *jeuneſſe*, & dans ſa *décrépitude*; on le voit s'étendre dans l'état ſauvage, & dans la ſociété; l'on

* *Pag.* 98.

voit naître la *prudence machinale*, les connoiſſances, l'agriculture, la métallurgie, les loix, & les gouvernemens, & l'on n'apperçoit jamais parmi ces hommes le moindre ſentiment ni le moindre principe de religion naturelle, quoique à la vérité elle auroit bien pu paroître néceſſaire pour mettre quelque ordre dans cet affreux état de la *ſociété naiſſante*, pour adoucir un peu ces hommes *ſanguinaires* & *cruels*, ces hommes *avares*, *ambitieux*, & *méchans* afin qu'ils ne cherchaſſent à dévorer entièrement leurs ſemblables, & quoique l'hiſtoire véritable du genre humain nous apprenne, qu'il n'y a aucun peuple même parmi les plus ſauvages de la terre, qui n'ait du moins une idée obſcure d'une divinité, & d'une religion. Une omiſſion ſi peu édifiante de l'auteur de l'hypothèſe pourroit *frapper* l'eſprit d'un *lecteur attentif*, & *chrétien* plus que l'eſpace immenſe & imaginaire, qu'on vient de nous décrire. Si l'on pouvoit penſer que M. Rouſſeau n'eût voulu que badiner dans ſon diſcours, & qu'enſuite de cela il n'eût point cru devoir mêler l'affaire très-

grave de la religion avec ſes badinages, l'on pourroit approuver ſon reſpect pour elle; mais il a pris d'un air trop ſérieux ſon hypothèſe pour en pouvoir ainſi juger, & il a fait clairement voir qu'il ne compte pour rien la néceſſité d'une religion naturelle dans l'homme ſoit dans l'état de nature, ſoit dans la ſociété. C'eſt ainſi que s'étant trop engagé dans la maligne entrepriſe de ne trouver que des hommes *méchans* dans la ſociété, il a pouſſé cette méchanceté à bout, & il n'a ſu nous montrer que des hommes très-méchans dans tous les états.

Revenons maintenant à cet homme naturel, qui fait le premier ſujet du diſcours, & le héros de toute cette fable. Tandis que M. Rouſſeau ne ceſſe point de nous repréſenter les avantages de ſon état de nature, & d'en plaindre paſſionnément la perte, de décrier les maux de la raiſon cultivée, de la ſociété humaine, & de tout ce qui ſelon lui n'eſt que dépravation, tous ſes efforts ne ſemblent être dirigés que contre des inſtitutions humaines, & l'on diroit que ce n'eſt qu'à

elles que ſon hypothèſe s'en prend. Mais ſi nous voulons bien nous reſſouvenir que c'eſt *Dieu lui-même* (a), qui par ſes lumières & ſes préceptes *a tiré* le premier homme de l'état de nature; ſi nous ſongeons qu'on ne prend ici cet heureux état, que pour un état ſans *lumières*, & ſans *préceptes* de Dieu, nous verrons d'abord où vont aboutir toutes ces plaintes ſur la dépravation de l'homme. C'eſt les *lumières*, & les *préceptes* divins qu'on va bleſſer & avilir indignement en leur préférant les avantages d'une *péſanteur*, & d'une *ſtupidité* brutale. C'eſt *Dieu lui-même*, qui a ôté l'homme de cet état heureux, qui lui étoit le plus propre, *dans lequel il couleroit des jours tranquilles, & innocens* [b], c'eſt lui en un mot, qu'on fait le premier auteur de toute la miſère humaine. Et bien que M. Rouſſeau n'ait pas ainſi parlé en termes formels, car il feint toujours de reſpecter ce qu'il reſpecte le moins, ce ſont-là pourtant des ſentimens, qui ſe font

(a) *Exord. pag.* 4.
(b) *Part.* 1. *pag.* 11.

assez clairement appercevoir dans ſon hypothèſe, ce qui à la vérité n'eſt qu'une impiété manifeſte, & une injure criante, qu'on fait à l'auteur ſouverain de la nature humaine.

Ainſi ce philoſophe bien perſuadé d'avoir lui-même produit un homme beaucoup plus heureux que le divin Créateur n'a ſu, ou n'a voulu le produire, ſe plut à merveille dans le nouvel enfantement de ſon eſprit. Il ne trouva rien de plus charmant au monde, & tout épris des ſtupides beautés de ce vain fantôme, il mouroit d'envie d'en faire un préſent à l'univers. C'eſt ainſi qu'un petit ſinge, quelque hideux qu'il ſoit, paroit toujours une charmante créature aux yeux de ſa mère. Il crut tout ſérieuſement que c'étoit de la dernière importance pour les hommes de leurs faire bien entendre qu'ils étoient ſortis *des mains de la nature* autant de bêtes, & qu'il ne peuvent eſpérer de bonheur dans la vie ſans retourner à l'état des bêtes. C'étoit-là l'hypothèſe, qui *éclairciſſoit* la nature humaine; c'étoit la réſolution bien *intéreſſante* d'une queſtion auſſi

intéreſſante, & même *des plus intéreſſantes que la philoſophie puiſſe propoſer*; c'étoit enfin la grande découverte, que pour le bien commun il falloit publier à tout le genre humain *dans le licée d'Athènes*.

Mais la fantaiſie outrée de M. Rouſſeau ne pouvoit pas ſe tenir long-tems renfermée dans les bornes d'une ſimple hypothèſe. Après avoir expreſſément déclaré qu'il alloit parler d'un état, *qui n'exiſte plus, qui n'a peut-être point exiſté, qui probablement n'exiſtera jamais* *, il a cependant trouvé aſſez-probable que cet état exiſte encore à préſent, & on eſt fort étonné d'entendre que toutes ces eſpèces de gros ſinges de l'Afrique connus ſous les noms d'Orang-Outangs, de Pongos, & de Mandrils ſont peut-être autant d'hommes naturels; c'eſt-à-dire *de véritables hommes ſauvages, dont la race diſperſée anciennement dans les bois n'avoit eu occaſion de développer aucune de ſes facultés naturelles, n'avoit acquis aucun dégré de perfection, & ſe trouvoit en-*

* *Préface.*

core dans l'état primitif de la nature (a). Il eſt vrai que tout cela eſt encore fort douteux à cauſe des expériences, qui ne *paroiſſent pas avoir été faites avec aſſez de ſoin* par les voyageurs ſur cette ſorte d'animaux. *Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce ſont des hommes* (b). Mais l'on ne peut guère eſpérer qu'on ait jamais à découvrir une vérité ſi pérégrine juſqu'à tant que les obſervations ne ſeront faites que par des gens, qui ne ſavent juger de la nature humaine, que ſuivant les *anciennes erreurs*, & les *préjugés invétérés* de tout le monde. Si c'étoit à M. Rouſſeau à faire la recherche, peut-être ſerions-nous dans peu aſſurés que *ce ſont-là des hommes*, ce qu'apparemment il lui ſeroit d'autant moins difficile à démontrer, qu'en effet tous ces animaux montrent même déjà beaucoup plus d'eſprit, & de développement de facultés que ſon homme primitif de l'état de nature. L'on dit que les Orangs-Outangs *marchent quelques-*

(a) *Not.* 8. *pag.* 144.
(b) *Pag.* 151.

fois en troupes, qu'ils ſavent enterrer leurs morts, & ſe faire une eſpèce de toit, qui les met à couvert de la pluye [a]. Eſt-ce que les hommes de l'état primitif de nature en ſavoient faire autant? non ſans doute. Toujours ſolitaires, & iſolés ils ſe rencontroient peut-être *à peine deux fois en leur vie* (b); ils ne ſe voyoient preſque même que comme des animaux de diverſes eſpèces; auſſi connoiſſant à peine leurs ſemblables vivans, d'autant moins ſe ſoucioient-ils de les enterrer morts, & loin de cette prévoyance de ſe faire des toits pour ſe mettre à couvert de la pluye, l'on ſait que n'ayant *aucune idée de l'avenir quelque prochain qu'il pût être*, ils ne faiſoient que s'endormir ſous le premier arbre, ou ſe retirer dans des cavernes (c). Cet Orang-Outang tranſporté du Congo en Hollande, qui voulant boire prenoit d'une main le couvercle du pot (d), & tenoit

(a) *Not.* 8. *pag.* 145.
(b) *Part.* 1. *pag.* 27.
(c) *Part.* 2. *pag.* 64.
(d) *Not.* 8. *pag.* 147.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 2 MAR 1959 OF OXFORD LIBRARY

le fond de l'autre, & enſuite s'eſſuyoit gracieuſement les levres, qui ſe couchoit pour dormir la tête ſur un couſſin, ſe couvrant avec tant d'adreſſe qu'on l'auroit pris pour un homme au lit, eſt-ce qu'il ſemble approcher de la groſſièreté des hommes de l'état primitif ? eſt-ce que l'homme naturel de M. Rouſſeau ſauroit faire des choſes ſi *gracieuſement ?*

A la vérité on ne trouve pas aſſez de *peſanteur*, & de *ſtupidité* dans tous ces animaux-là pour les pouvoir prendre pour des hommes du véritable *état primitif.* Auſſi faudroit-il mieux dire que ce ſont peut-être de ces hommes de la ſeconde époque, qui après des *multitudes de ſiècles* déjà éloignés de l'état de nature commençoient à *s'attrouper à peu près de même que les corneilles & les ſinges*, & à ſe faire *des huttes de branchages.* Mais qui ſait ſi ces nouveaux hommes ſe dépravant de plus en plus, on ne verra pas dans peu naître parmi les Orang-Outangs du Congo les ſciences, & les arts de l'Europe, les loix, & les gouvernemens, & enfin l'affreux deſpotiſme, & la tirannie?

C'eſt ainſi que M. Rouſſeau s'éloignant du ſtile hypothétique ne cherche toujours qu'à ériger ſes rêveries en thèſes. Il voudroit même perſuader bien de gens à reprendre leur état hypothétique, à devenir autant de Pongos, & de Mandrils, & aller *dans les bois perdre la vue, & la mémoire des crimes de leurs contemporains* (a). Il les encourage à ne point craindre d'avilir l'eſpèce humaine *en renonçant à ſes lumières pour renoncer à ſes vices.* Quelle emphaſe outrée! comme s'il n'étoit poſſible de renoncer aux *vices*, qu'en renonçant aux *lumières.* Mais d'entre ceux qu'il veut renvoyer dans les bois, il a bien le ſoin de s'en excepter lui-même avec des hommes ſemblables à lui, *dont les paſſions*, dit-il, *ont détruit pour toujours l'originelle ſimplicité.* Il en apporte une bonne excuſe. C'eſt de *ne pouvoir plus ſe nourrir d'herbes & de glands, ni ſe paſſer de loix & de chefs* (b). Mais c'étoit peut-être ce jeu d'eſcrime avec les ours, qui l'épouventoit plus que la nourriture, & que la privation de loix.

(a) *Not. 7. pag.* 141. (b) *Ibid.*

Tout charmé qu'il a été de ſon fantôme ſauvage il n'a pas cru pourtant pouvoir nous aſſurer que ce ſoit-là le véritable homme naturel. Il l'avoua en termes exprés, il avertit ſes lecteurs de ne point s'imaginer qu'il *oſe ſe flatter d'avoir vu ce qui lui a paru ſi difficile à voir* *, modeſtie très-louable ſi elle eût été tout-à-fait ſincere. Mais lors qu'on l'entend ajouter peu après que d'autres pourront aiſément aller *plus loin dans la même route*, l'on diroit qu'il oſe preſque *ſe flatter* d'avoir du moins éclairci l'état de la queſtion, d'en avoir applani la route, & s'il n'a pas vu tout ce qui reſtoit à voir en allant *plus loin*, de ne s'être du moins pas trompé dans ce qu'il a cru y voir. A la vérité rien ne ſeroit plus faux qu'une flatterie ſemblable. M. Rouſſeau s'eſt entièrement égaré de la route véritable de ſa queſtion, & plus on ira *loin* dans cette route, qui a été tracée par lui, plus on s'éloignera de la connoiſſance de l'homme naturel.

C'eſt donc bien fait de ne point ſe

* *Préface.*

flatter d'avoir vu ce qui lui a paru ſi difficile à voir ; mais il lui faudra ne pas même ſe flatter d'avoir vu ce qu'il a cru y voir, & qu'il a tâché de démontrer avec toute ſon éloquence. N'a-t-il pas vu une belle chimère lorſqu'il a cru voir dans l'homme *tel qu'il a du ſortir des mains de la nature* de l'intrépidité, & du courage pour affronter des extrêmes dangers, & même de la férocité naturelle pour ſe battre corps à corps avec les animaux féroces ?

Le courage étant une grandeur d'ame, qui nous fait généreuſement mépriſer les dangers qui nous menacent, renferme néceſſairement un certain mépris, & une certaine nonchalance de nous-mêmes, & de notre vie ; car c'eſt évidemment négliger un bien que d'en mépriſer les riſques de le perdre. Or ce mépris ne ſauroit être jamais que rélatif, point abſolu, ſi ce n'eſt pas une fureur enragée, qui nous faſſe haïr abſolument nous-mêmes, ou bien une ſotte ſtupidité, qui nous rende inſenſibles à notre malheur, ce qui n'eſt point du tout ſelon la nature. On ne hazarde

jamais un bien qu'on eſtime beaucoup pour rien, ni un bien qu'on eſtime le plus pour un autre, qu'on eſtime le moins. Ainſi l'on ne mépriſe le bien de ſa propre vie, que vis-à-vis d'un autre bien ou réel, ou imaginaire, qu'on lui préfère. Voilà ce qui conſtitue la véritable nature du courage, qualité toujours raiſonnable & réfléchie, point aveugle, & brutale, telle que M. Rouſſeau l'a imaginée. De là il s'enſuit aſſez clairement que l'on ne peut trouver de courage, que dans ceux, qui ont des idées d'autres biens outre celui de ſa propre conſervation. Il n'y a guères que les idées de devoir, de religion, d'amour, de gloire, & d'autres ſemblables, qui ordinairement inſpirent les ſentimens de courage vis-à-vis du danger, & de la mort, idées qui ne s'acquierent que dans quelque eſpèce de ſociété, point en vivant ſolitaire, & iſolé parmi les arbres, & les animaux de la terre.

Mais cet homme *tel qu'il a dû ſortir des mains de la nature* quels biens connoit-il, qu'on puiſſe préférer au bien de la vie? Sa propre conſervation

n'eſt-ce pas ce, qui *fait preſque ſon unique ſoin* [a] ? Pourquoi donc n'aura-t-il pas à craindre les dangers de perdre cette vie, qu'il a tant de ſoin de conſerver ? Pourquoi veut-on le faire ſi mépriſant de ſoi-même ſous les titres ſpécieux de courage & d'intrépidité, noms auſſi vains chez lui, qu'impoſans à l'eſprit d'un lecteur plus attentif à l'éclat des paroles, qu'à la vérité des choſes ?

M. Rouſſeau croit peut-être nous convaincre par le fait lorsqu'il aſſure que les ſauvages ſont tous non moins *courageux* que robuſtes, & agiles. Voilà comment on en impoſe au monde en lui enveloppant ſous les mêmes noms des idées bien différentes. Apparemment c'eſt de ces nations ſauvages de l'Afrique, & de l'Amerique connues par les rélations de nos voyageurs qu'il veut parler ici ; car on n'a point connoiſſance au monde d'autres ſauvages *courageux*. Mais il falloit ſe reſſouvenir que c'eſt *faute d'avoir remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du pre-*

[a] *Part.* 1. *pag.* 17. [b] *Pag.* 10.

mier état de nature que pluſieurs ſe ſont hâtés de conclurre que l'homme eſt naturellement cruel *; que ces peuples ſont déjà dans la *ieuneſſe du monde*, dans cette époque, où les idées de la conſidération, de la préférence, du devoir, & des outrages étant éveillées, les *vengeances ſont dévenues terribles*, & *les hommes ſanguinaires*, & *cruels*. En effet il eſt aiſé à voir que tous ces peuples que nous appellons ſauvages ſont beaucoup plus éloignés de l'homme naturel & ſauvage de M. Rouſſeau, que ne ſont d'eux les peuples civiliſés de l'Europe. Ils ont leurs mariages, leurs familles, leur éducation, leur langage, leur ſociété, & même leurs aſſemblées, & leurs affaires publiques, & ils n'ont rien qui approche de cet homme ſolitaire & iſolé, qui ne connoit ni père, ni mère, ni enfans, ni aucun de ſes ſemblables, qui ne raiſonne de rien, qui ne ſonge à rien, & qui ne vit qu'à l'inſtinct de nature. Ainſi leur prétendu courage, ſans même s'arrêter ici à examiner s'il mérite véritablement ce nom,

* *Part. 2. pag.* 69.

loin d'être dans eux une qualité de nature, n'eſt après tout qu'une ſuite de leur éducation, & des maximes de leur ſociété; ce n'eſt qu'un courage auſſi bien factice que tant d'autres qualités, que M. Rouſſeau appelle factices dans l'homme civiliſé. C'eſt même un courage tout-à-fait dénaturé, & qui ne ſauroit être que l'ouvrage d'un ſtoïcisme outré par des maximes d'éducation inhumaine, & barbare que cette étonnante fermeté, avec laquelle, ſuivant ce que les rélations en diſent, ils eſſuyent intrépides de leurs ennemis les plus longs, & cruels tourments, juſqu'à ſouffrir en chantant une mort lente & très-pénible. L'exemple de tous ces peuples n'eſt donc guères à propos pour montrer que le courage eſt une qualité propre de l'homme *tel que la nature l'a formé.* Cependant M. Rouſſeau veut bien le faire valoir. Il ne faut point s'en étonner après qu'on l'a entendu mettre auſſi ſur le compte des ſauvages le fait d'un citoyen de Buenos Aires de l'an 1746. parcequ'il étoit un Indien de l'Amerique méridionale.

Quant à un homme ſauvage tel que

celui, qu'on nous repréſente dans le diſcours, on pourroit bien le trouver brutalement féroce, mais point l'imaginer courageux & intrépide? car la férocité n'étant qu'une impétuoſité aveugle & matérielle, il n'y a guères de difficulté que ce lourd ne puiſſe s'en rendre auſſi bien capable qu'une bête, puiſqu'il ne doit pas être plus raiſonnable qu'une bête, ni ſe former ſon éducation qu'à l'école des bêtes. Mais le véritable courage étant une noble qualité, qui proprement ne ſe perfectionne que dans l'eſprit, eſt tout-à-fait hors de la portée de cet homme-là, dont toutes les qualités de l'eſprit languiſſent engourdies dans une ſtupidité brutale. Cependant comme il s'en faut beaucoup que ce ſauvage ſoit un homme naturel, ni *tel qu'il a du ſortir des mains de la nature*, quelque féroce qu'on le puiſſe trouver, on ne doit point conclurre de là que la férocité ſoit une qualité propre de la nature humaine.

Il ſeroit bien étrange de voir cet homme naturel d'un côté ſi pacifique que *rien n'eſt ſi doux que lui dans ſon état pri-*

mitif, qu'il ne ſait point faire du mal à perſonne, même après en avoir reçu (a), de l'autre côté naturellement féroce & *tout auſſi féroce que les bêtes* elles-mêmes pour ſe meſurer corps à corps avec elles dans un ſanglant combat, ayant même partout *le prendre, & le laiſſer dans la rencontre, & le choix de la fuite, ou du combat* (b). Que ce *doux-féroce* animal eſt un étrange compoſé ! Peut-être ne le trouve-t-on pas dans la nature véritable des choſes ; c'eſt la nature de M. Rouſſeau, qui l'a enfanté, c'eſt cet habile écrivain qui ſait bien débiter les choſes de toute façon qu'il lui faut, & que les différens endroits de ſon diſcours lui ſemblent exiger. Il eſt vrai qu'il ne nous apporte pas la moindre raiſon de cette férocité imaginaire ; mais c'eſt ſurement qu'il n'en avoit point d'autre, ſi non qu'il lui falloit faire l'homme naturellement féroce pour ne pas lui dépraver la nature en le faiſant gladiateur beſtiaire.

---

[a] *Part. 2. pag. 69. & 70.*
(b) *Part. 1. pag. 11.*

L'homme nait animal paiſible, point féroce, & il n'y a rien de plus faux, ni de plus chimérique que de l'imaginer avec l'extravagant Hobbes *ne cherchant* toujours *qu'à attaquer, & combattre* (a). L'on ne ſauroit même concevoir pourquoi la nature ayant doué l'homme de la lumière tranquille de la raiſon, lui auroit-elle imprimé une qualité ſi contraire & ſi propre à en empêcher l'uſage, telle que la férocité. Une habitude dépravé, une paſſion échauffée, & violente peut ſans doute le rendre avide de démêlés, & de battailles; mais ce n'eſt jamais de ſa nature primitive qu'il ſera tel. D'ailleurs *ce principe antérieur à la raiſon, qui l'intéreſſe ardemment à ſon bien être, & à la conſervation de lui-même* (b) loin de reveiller le courage, ou la férocité pour ſe battre, ce que M. Rouſſeau s'eſt fauſſement imaginé, n'inſpire preſque jamais que la crainte & la fuite au moindre danger, qui ſe préſente. Joignez le manque de toute ſorte d'armes naturelles, que la nature lui a refuſées

[a] *Pag.* 9. (b) *Préface.*

telles que les dens, & les ongles crochus des bêtes féroces, l'ignorance de toutes les choſes phyſiques, avec laquelle il vient au monde, qui ne lui laiſſe pas diſtinguer d'abord quels ſont pour lui les objets dangereux, moins heureux de ce côté-là qu'une bête, qui inſtruite par ſon inſtinct ſait bien-tôt d'où elle doit attendre ſon bien, & d'où ſon mal. Aſſurément tout cela n'aboutit qu'à rendre l'homme naturellement timide tel que l'ont trouvé Cumberland & Puffendorf, & toujours fuyant à la vue de tout objet, qui porte avec lui quelque ſorte de frayeur.

A la vérité M. Rouſſeau n'oſe pas nier abſolument une naturelle timidité dans l'homme; mais il lui fallut la compoſer le mieux qu'il pouvoit avec le génie *féroce* de ſon gladiateur ſauvage. Il avoue que l'homme peut-être timide *pour les objets, qu'il ne connoit pas* *. Il ne doute pas même qu'il ne ſoit *effrayé par tous les nouveaux ſpectacles toutes les fois*, dit-il, *qu'il ne peut point diſtinguer le bien & le mal phyſique*,

* *Part.* 1. *pag.* 10.

qu'il en doit attendre (jusqu'ici nous en demeurons d'accord) *ni comparer*, ajoûte-t-il, *ſes forces avec le danger, qu'il a à courir.* Cette dernière clauſe achéve très-bien ſon affaire. Ainſi ce ſauvage naturellement effrayé par un éclat de tonnerre, qu'il entend la première fois, par un tremblement de terre, par une grêle qui lui frappe fort bien les épaules, parceque ce ſont des dangers, avec leſquels il ne peut point ſe battre, le voilà tout intrepide à la vue d'un ours, ou d'un lion, qui viennent la première fois le menacer par des rugiſſemens horribles. Euſſent-ils bien à leur côté les reſtes d'un homme tout alors déchiré en pièces, témoins épouventables de leur férocité meurtrière; il ne les craint pas. Il peut *comparer ſes forces*, il peut jouer de bras, & ſe colleter un peu avec ces animaux; cela ſuffit, il les attend courageux, & il ne ſonge même que d'en faire *bientôt la comparaiſon.* Il eſt vrai que ce ſont des objets effrayans, *qu'il ne connoit pas* encore, & dont il n'a que trop du *mal phyſique* à craindre, mais cela n'importe; il ne doute point d'en

hazarder cette dangereuſe *comparaiſon* ſans ſonger qu'il lui en pourroit coûter irréparablement la vie, ou du moins quelque bras, ou quelque jambe rompue. Peut-on jamais accorder un ſi lourd courage avec le ſoin de ſa propre conſervation ?

Il falloit du moins lui laiſſer cette crainte ſalutaire & prudente à l'égard de ces animaux, *qui ont réellement plus de force, qu'il n'a d'adreſſe*, vis-à-vis deſquels il n'eſt que *dans le cas des eſpèces plus foibles.* Cependant voilà que ſuivant cette étrange règle de nature il ne doit pas être moins naturellement intrépide vis-à-vis d'eux, puiſque ce ſont des dangers, avec leſquels il peut comparer ſes forces; auſſi ne voit-on pas même qu'ils ſoient exceptés d'entre ceux, dont il fait *bientôt la comparaiſon* *. Ne diroit-on pas que la nature s'eſt montrée plus raiſonnable, & plus judicieuſe avec les bêtes ? Toute bête connoit naturellement, & avant même que d'en faire aucune *comparaiſon*, ſes propres forces, & celles de

* *Pag.* 10. & 11.

ſon adverſaire ; & c'eſt enſuite de cette connoiſſance qu'elle paroit dans la rencontre ſe rendre timide, ou hardie ſelon le plus, ou le moins de danger, qu'elle a à courir. Un chien la premiére fois qu'il apperçoit un liévre, tout emporté & ſans crainte s'apprête à le pourſuivre, & lui donner la chaſſe. Mais bien qu'il n'ait jamais vu le loup, la premiére fois qu'il en ſent la piſte, il connoit d'abord que ce ſont les traces d'un ennemi à craindre, & on le voit tout tremblant ſe cacher entre les jambes de ſon maître. On a vu auſſi quelquefois des chevaux féroces & indomptés devenus humbles, & craintifs dans un amphithéatre à la vue d'un lion, ou d'un tigre. C'eſt dans ces opérations qu'on apperçoit aiſément la nature, point dans l'affreuſe témérité de comparer aveuglement ſes forces avec un danger inconnu, & trop redoutable par lui-même. Un courage ſi aveugle n'eſt point du tout naturel à l'homme, ainſi qu'il ne l'eſt à aucun animal. Que ſi la nature paroit elle-même produire quelquefois des hommes étourdis, & téméraires, qu'en voudroit-on conclurre?

n'en produit-elle pas auſſi des borgnes, & des boſſus? Ce ſont-là des défauts particuliers, point des qualités propres & générales de la nature humaine.

Il eſt vrai que ſi cet homme ſera malheureuſement forcé d'eſſuyer un combat, quelqu'inégal qu'il ſoit, par une extrême, & préciſe néceſſité, qui ne lui laiſſe point d'autre moyen de ſe ſauver, tout nud tel qu'il eſt, il ſe battra tant qu'il pourra, mêmes ſans *pierres* & ſans *bâton*; mais cela n'eſt pas une marque fort déciſive de courage. C'eſt la loi de tous les animaux même les plus timides de ſe changer plus ou moins en féroces dans les dangers extrêmes pour la néceſſité de la défenſe. Un lièvre lorſqu'il ſe voit attrapé par le chien, tâche de ſe revancher contre lui; le mord, & l'égratigne. Dira-t-on jamais que le lièvre eſt aſſez courageux, ou naturellement féroce pour ſe battre avec le chien?

C'eſt donc un des ſonges de notre philoſophe de dire que l'homme n'eſt intrépide & courageux que dans les forêts, vivant ſolitaire & iſolé, & qu'il devient *craintif & rampant en devenant*

ſociable, *. C'eſt ſa mauvaiſe humeur contre toute ſociété, qui le fait parler ainſi, ne lui laiſſant pas appercévoir que la choſe va tout autrement. Quoiqu'il en ſoit de tant d'autres animaux, qui n'étant pas d'une même nature avec l'animal raiſonnable, ont auſſi d'autres règles de nature; pour ce qui eſt de l'homme, tant qu'il ſe trouvera iſolé, ſolitaire, & plongé dans cette ſtupide ignorance du ſauvage, il ſera toujours craintif & lâche; & ce n'eſt qu'en s'aſſociant avec ſes ſemblables que le courage commence à s'éveiller dans lui, & qu'il devient intrépide. Car outre que dans la ſociété à l'aide de tous ces moyens, qu'elle fournit de s'inſtruire des choſes, il apprend à mieux connoître les dangers & en diſtinguer les différens dégrés, ce qui ſert d'autant mieux à former dans lui un courage décidé, judicieux, & prudent; outre qu'elle lui fournit auſſi des idées d'autres biens préférables à la vie, dont l'homme ſolitaire n'a pas la moindre idée; il eſt encore évident que la ſo-

* *Pag.* 15.

ciété elle-même inſpire toujours plus de confiance que la ſolitude ; car un homme aſſocié regardant ſes concitoyens comme autant de compagnons intéreſſés mutuellement ſoit par devoir, ſoit par génie à la conſervation les uns des autres, & toujours prêts à prendre part, & à lui donner du ſecours dans ſes propres maux, ſe rend par là moins craintif, & les dangers décroiſſant à ſes yeux, il apprend à les eſſuyer avec plus de cœur, & d'intrépidité. C'eſt-là un mouvement trop ſenſible de la nature, dont les bêtes elles-mêmes en donnent des exemples. Un chien qui craindroit de ſe hazarder lui ſeul contre un animal plus fort que lui, s'il ſe voit ſoutenu par un autre de ſon eſpèce, ſe rend plus hardi, & attaque l'adverſaire. C'eſt auſſi ce que l'expérience nous apprend toujours dans les ſoulévemens populaires, où le courage d'un chacun des particuliers s'allumant de plus en plus par celui de la multitude, s'accroit au point de tomber dans le fanatiſme.

Quant aux autres qualités, & perfections corporelles tant vantées dans

le ſauvage, telles que le tempérament robuſte, la force, l'agilité, la vîteſſe à la courſe, & tant d'autres ſemblables, je ne vais point diſputer ici ſur le fait. Je ne doute pas même que généralement un ſauvage ne ſurpaſſe beaucoup en toutes ces qualités l'homme civil. Je demande ſeulement ſi elles ſont véritablement des qualités de l'état de nature ſuivant le ſens de M. Rouſſeau, c'eſt-à-dire des qualités *inhérentes à l'homme* conſidéré ſimplement dans *ſon état originaire, & tel que la nature l'a formé*, ou bien des *qualités acquiſes* *. Ce n'eſt pas moi, c'eſt M. Rouſſeau lui-même qui me fournit la queſtion. *Il eſt aiſé de voir*, dit-il ailleurs, *qu'entre les différences, qui diſtinguent les hommes, pluſieurs paſſent pour naturelles, qui ſont uniquement l'ouvrage de l'habitude, & des divers genres de vie, que les hommes adoptent dans la ſociété. Ainſi un tempérament robuſte, ou délicat, la force, ou la foibleſſe qui en dépendent, viennent ſouvent plus de la manière dure, ou efféminée, dont on a*

* *Préface.*

été élevé, que de la conſtitution primitive des corps *. Un éloquent rêveur a toujours beſoin de mémoire pour ne pas s'envelopper dans ſes raiſonnemens. Si le *tempérament robuſte, & la force* auſſi bien que *la foibleſſe* peuvent être uniquement *l'ouvrage de l'habitude, & du genre de vie* dans l'homme civil, je voudrois bien ſavoir pourquoi ne pourront-ils pas l'être auſſi dans l'homme ſauvage, & venir dans lui plus *de la manière dont il a été élevé*, que de la *conſtitution primitive* de ſon corps. Eſt-ce que le ſauvage, même le plus ſolitaire & le plus proche de l'heureux état de nature, n'eſt pas *élevé* d'une certaine *manière*, & d'une *manière dure*? eſt-ce qu'il n'a pas lui auſſi ſon éducation? il l'a ſans doute tout de même qu'il a ſes *habitudes*, & ſon *genre de vie*, auſſi bien que l'homme civil, n'y ayant point d'autre différence, ſi non que celui-ci l'apprend dans la ſociété des hommes ſes ſemblables, & celui-là l'apprend des bêtes, dont il doit *obſerver & imiter l'induſtrie*. En

* *Part.* 1. *pag.* 52. & 53.

effet ſi cet homme ſe forme le *tempérament robuſte, & preſqu'inaltérable* [a], n'eſt-ce pas parcequ'il eſt *accoûtumé dès l'enfance* aux intempéries de l'air, & à la rigueur des ſaiſons, exercé à la fatigue, & forcé de ſe défendre contre les animaux féroces, ou de leur échapper à la courſe? S'il arrive à ce point de force & de courage pour *ne plus craindre* ces animaux, n'eſt-ce pas parcequ'il ſe trouve *de bonne heure dans le cas de ſe meſurer* avec eux? Voilà que tandis que M. Rouſſeau s'efforce de perſuader le monde que ce ſont là des qualités naturelles au ſauvage, il ne peut point s'empêcher de nous les repréſenter comme des *ouvrages de l'habitude* (b), & du *genre de vie*, qu'on lui a fait adopter.

Dira-t-on que le *genre de vie* du ſauvage ne lui eſt point arbitraire? qu'il y eſt forcé par la néceſſité? Surement tant qu'il ne voudra point vivre en homme, il eſt forcé de vivre en bête, & de ſe donner des *habitudes* d'une bête. Mais que ſert tout cela? Il eſt

(a) *Pag.* 8. (b) *Pag.* 10.

queſtion de voir ſi c'eſt la nature qui le conſtitue dans cette néceſſité, ou bien ſi c'eſt lui-même qui ſe l'impoſe. La nature ne l'a pas enfin produit au monde auſſi ſolitaire, & iſolé qu'on voudroit le rendre. Elle l'a d'abord confié à la conduite & au ſoin d'une mère, à laquelle il doit être pendant pluſieurs années néceſſairement attaché, du moins tant qu'il n'a pas encore la force de chercher ſa pâture. Elle l'a peut-être auſſi produit, ou retenu pendant long tems dans la ſociété de quelques-uns de ſes frères, dont la naiſſance précéda ou ſuivit de peu d'années la ſienne. Ils ont peut-être paſſé une partie de leur enfance & de leur âge puéril enſemble, tandis qu'ils n'étoient pas encore ni les uns, ni les autres en état de quitter la mère. Quelle néceſſité lui fait renoncer enſuite pour jamais à cette agréable compagnie, & s'écarter dans une affreuſe ſolitude ſi tôt qu'il peut ſe paſſer de ſa mère, malgré même la force de cette *habitude*, qui puiſqu'elle rend chers à la mère ſes enfans, doit auſſi par la même raiſon rendre chers aux enfans leur

mère ? Quelle eſt cette néceſſité qui l'oblige de s'abandonner aveuglement au hazard d'être tous les momens attaqué par des animaux féroces plutôt que d'en prévenir les attaques, & ſe mettre en ſureté ? de dormir *toujours voiſin du danger* malgré ce *ſoin* qu'il a de *ſa propre conſervation*, qui doit ſurement le rendre attentif à les éviter ? de ſe *borner au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle*, & de ſuffoquer dans lui toute idée *de l'avenir quelque prochain qu'il puiſſe être*, tandis même que le ſoin de ſe conſerver doit le faire ne pas moins ſonger à ſa ſubſiſtance pour l'avenir du moins *prochain* ? Sont-ce là des véritables néceſſités que la nature impoſe, ou bien des néceſſités affectées & capricieuſes imaginées par une étrange & brutale philoſophie ?

Mais cette manière de vivre ſolitaire, dit M. Rouſſeau, eſt bien *ſimple & uniforme*, ce qui fait voir qu'elle nous eſt *préſcrite par la nature* *. A la vérité on ne ſauroit conteſter que ce ne ſoit là une manière de vivre fort *ſimple & uni-*

* *Pag.* 13.

forme. Elle ne l'eſt même que trop, ſi on prend cette ſimplicité pour tout ce qui n'eſt que défaut d'induſtrie, & d'uſage d'eſprit. A cet égard il n'y a point de manière de vivre plus *ſimple*, ni plus *uniforme* que celle des bêtes. Mais lorſqu'on ſonge que pour l'ordinaire c'eſt le propre de la ſimplicité de rendre moins embarraſſé l'exécution des choſes, & de faciliter par là la ſubſiſtance de chacun dans ſon état, on ne ſait pas concevoir comment bien d'individus de l'eſpèce humaine produits, & nés même dans la vie ſauvage, n'étant pas aſſez *bien conſtitués* pour profeſſer une manière de vivre ſi *ſimple*, ne puiſſent pas y durer long tems, de ſorte que la nature ſemblable à la *loi de Sparte* les faſſe barbarement *périr* *.

Un homme vivant dans la ſociété, qui paſſe même toute ſa vie dans la plus grande ſimplicité, qui ne laiſſe pas de s'exercer à une fatigue modérée autant qu'il ſert à ſe former le tempérament robuſte, également éloigné d'une molleſſe efféminée, & pareſſeuſe, que

* *Pag.* 8.

de la vie dure & brutale du ſauvage, n'étant pas aſſez nerveux pour jouer de bras avec les bêtes féroces, c'eſt, dit-on, un homme *foible & rampant.* Le ſauvage, qui ſait rompre *de ſon poignet des fortes branches d'arbres* (a), & ſe battre en gladiateur avec des ours & des taureaux, c'eſt l'homme fort & robuſte. Or d'entre la foibleſſe du premier [puiſqu'on veut ainſi la nommer], & la force prodigieuſe du ſecond, je demande laquelle de ces deux qualités ſera naturelle, laquelle ſera dépravée. Eſt-ce l'homme civil qui perd quelque choſe qu'il avoit de la nature, ou bien le ſauvage qui acquiert ce qu'il n'avoit pas? L'homme civil ne fait après tout que ſe conſerver tel qu'on l'a vu *ſortir des mains de la nature*, c'eſt-à-dire *un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres* (b), tandis que le ſauvage *ſe formant* par ſa dure manière de vivre *le tempérament robuſte*, arrive au point ſi non d'égaler bien d'animaux en force, du moins, dit-on, de les ſurpaſſer preſque tous en adreſſe,

(a) *Pag.* 9. (b) *Pag.* 7.

& *fortifiant ſon excellente conſtitution par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquiert* ainſi *toute la vigueur, dont l'eſpèce humaine eſt capable* [a]. Ne diroit-on pas que c'eſt l'homme civil, qui reſte à cet égard dans ſon état originaire, que c'eſt le ſauvage qui ſe dépraye? L'on n'a pas de ſa primitive nature cette *vigueur*, qu'on *acquiert*, ni ce *tempérament robuſte*, qu'on *ſe forme*, ni cette *excellente conſtitution*, qui ſe *produit par des exercices* [b].

Cette *peſanteur* enfin, & cette exceſſive *ſtupidité*, caractère le plus noble du ſauvage, qu'on veut honteuſement faire paſſer ici pour une des qualités propres de la nature humaine, n'eſt-elle pas auſſi *l'ouvrage* d'une *habitude* ſotte & brutale, qui a étouffé & preſqu'éteint dans lui tous les penchans, & les facultés propres de l'eſprit humain? N'eſt-ce pas un *ouvrage de l'habitude* que cette belle qualité, dont on veut bien lui faire ſon ridicule éloge, de n'avoir pas même *l'eſprit de s'étonner des plus grandes merveilles, ni aſſez de*

(a) *Pag.* 8. (b) *Pag.* 26.

philoſophie pour ſavoir obſerver une fois ce qu'il a vu tous les jours * ? L'homme tout ignorant qu'il naît eſt toujours naturellement curieux & rechercheur. C'eſt une propriété trop naturelle à tout être penſant, & capable de connoiſſance, que le déſir de connoître les objets, qui s'offrent à ſes yeux, & qu'il ne connoit pas encore, déſir qui pour l'ordinaire commence par l'étonnement. Ainſi l'homme ſe trouve naturellement frappé par tous les ſpectacles nouveaux & inconnus, qui lui ſe préſentent, & s'il n'a pas le talent pour les connoître, il a du moins aſſez *d'eſprit* pour s'en *étonner*. Que s'il eſt pourtant vrai, ainſi que l'expérience le fait voir, que les objets de la nature, même les plus merveilleux, ne frappent preſque plus l'eſprit de l'homme, qu'il néglige de les connoître, qu'il ne s'en étonne pas même, c'eſt qu'il ne ſont plus des objets nouveaux pour lui; c'eſt juſtement parceque dès ſon enfance il les a *vus tous les jours*. Voilà une qualité qui loin d'être de la conſtitution

* *Pag.* 23.

originelle de l'homme, à bien la prendre, n'eſt pas moins que tant d'autres *l'ouvrage d'une habitude*, qui nous rend inſenſibles à ces merveilles en nous les rendant familières. Falloit-il nous renvoyer au ſauvage pour nous montrer cette *habitude*, dont nous avons devant les yeux chez nous l'exemple continuel ?

C'eſt donc avec raiſon que M. Rouſſeau n'oſe pas ſe flatter d'avoir vu ce, qu'il alloit chercher avec tant de ſoin. Voilà qu'il s'eſt bien trompé dans ſes recherches. C'étoit des *qualités inhérentes* à la nature de l'homme qu'il vouloit parler, & il ne ſait vanter partout que des *ouvrages de l'habitude*. Il nous propoſoit l' homme *tel que la nature l'a formé*, cependant il n'a ſu le montrer qu'*accoûtumé dès l'enfance*, *exercé de bonne heure*, *acquérant de la vigueur*, de la force, & de l'agilité ; en un mot moins tel que la nature l'a formé, que tel qu'il s'étoit formé lui-même. C'eſt-là ce qui devoit ſurement arriver après que pour démêler dans l' homme ce, qu'il tient *de ſon propre fond* d'avec ce, que les circonſtances

& les progrés lui ont ajoûté, on a voulu tant *dépouiller* cet être juſqu'à réduire *ſon propre fond* preſqu'à rien. Il falloit bien ſubſtituer des nouvelles habitudes à tout ce dont on l' avoit dépouillé, pour trouver quelque choſe dans lui.

Il falloit connoître de là que rien n' étoit moins propre que cette route tracée dans le diſcours, pour éclaircir la nature de l'homme. On peut rendre ſolitaire, & iſoler un homme, on peut l' abandonner à lui-même tant qu'on voudra; ce n' eſt pas ainſi qu'on parviendra à le trouver *tel que la nature l' a formé.* Tout homme croiſſant dans l'âge depuis ſon enfance, méme le ſauvage le plus iſolé, porte avec lui ſon éducation dans les habitudes qu'il ſe donne, & c'eſt même une éducation que de n'en avoir aucune. M. Rouſſeau pouvoit ſe convaincre de cette vérité par l'exemple des hommes quadrupédes. Il nous apporte dans ſes notes* des bonnes raiſons phyſiques pour montrer que l'homme eſt de ſa nature ani

* *Not. 3. pag.* 115. & 117.

mal bipéde. Il fait voir la répugnance qu'on trouve dans la diſpoſition organique de ſon corps pour marcher à quatre pieds. Cependant il fait remarquer auſſi que les enfans des Hottentots abandonnés à eux-mêmes s' accoûtument à marcher ſur les mains ſi long tems, qu'on a enſuite bien de la peine à les redreſſer, & qu'autant en font les Caraïbes des Antilles. Voilà qu'un homme abandonné à lui-même fait bientôt ſe donner des habitudes même évidemment contraires à ſa propre conſtitution phyſique. Combien ne s'en donnera-t-il d'étrangères? Combien de contraires à ſa nature morale?

Tout celà fait voir, dira-t-on, que M. Rouſſeau a bien eu raiſon de trouver ſi difficile la réſolution de ſa queſtion. Qu'on le lui accorde. Mais tout cela fait voir auſſi que cet homme purement tel que la nature l'a formé n' eſt enfin qu'un vain fantôme, qui ne ſubſiſte nulle part, ni ne peut ſubſiſter hors de l'imagination de ce philoſophe. Tout homme ſuivant la providence ordinaire ſort des mains de la nature dans l'âge de l'enfance. C'eſt

pourquoi M. Rouſſeau nous a bien dit que dans ſon état de nature *l'eſpèce étant vieille l'homme reſtoit toujours enfant.* * Il s'agit donc de trouver dans la nature véritable des choſes un homme, qui dans l'âge de vingt, de trente, de cinquante, de ſoixante ans ſoit *toujours enfant.* N'eſt-ce pas là une belle chimère?

La nature n'a mis de ſes mains propres dans l'homme phyſique que de certaines exigences de certains penchans, & de certaines facultés ſuivant les intentions, qu'elle a conçues ſur lui. Mais quant à l'exercice de tout cela elle en a laiſſé entièrement le ſoin à cette lumière de raiſon, qu'elle lui a fournie, elle a mis dans ſon arbitre la liberté de choiſir ces moyens, qui lui plairont le plus. C'étoit-là en effet néceſſairement la condition convenable à la nature d'un *agent libre.* En ne conſidérant donc cet homme, que *tel, qu'il a du ſortir des mains de la nature*, on ne trouve qu'un homme avec toutes ſes facultés enveloppées, oiſives, & ſtéri-

* *Part. 1. pag.* 52.

les, & pour ainſi dire un homme en puiſſance, ce qui n'eſt évidemment qu'un homme imaginaire, hormis qu'on ne le cherche dans l'âge véritable de l'enfance. Pour peu qu'on veuille l'appliquer aux actions de la vie, il faudra toujours le trouver raiſonnant dans ſon eſprit, ſe déterminant par lui-même, s'appliquant à une manière de vivre plutôt qu'à une autre, en un mot ſe donnant toujours quelque choſe qu'il tire plus de lui-même, que des *mains de la nature.* C'eſt ainſi que M. Rouſſeau s'étant propoſé de nous montrer un homme *tel que la nature l'a formé*, il lui a fallu du premier pas nous le montrer gladiateur, chaſſeur, pêcheur, tandis que par la nature il n'étoit rien de tout cela, & qu'il n'en avoit pas plus que la puiſſance, de même qu'il l'avoit auſſi pour raiſonner, pour parler, & pour cent autres choſes.

Mais quand même cet homme purement *tel que la nature l'a formé*, cet homme *toujours enfant* ne ſeroit pas un homme tout-à-fait imaginaire & chimérique, quand l'exiſtence en ſeroit réellement poſſible dans la nature, eſt-

ce qu'on auroit trouvé dans lui le véritable homme naturel, c'eſt-à-dire l'homme dans cet état, qui lui eſt proprement deſtiné par la nature ? Nous en ſerions bien loin. Voilà le dangereux équivoque, qui a mis M. Rouſſeau hors de la route véritable de ſa queſtion, & qui a été le faux fondement de toute ſa grande chimère. Un tableau deſtiné par ſon auteur à repréſenter un portrait n'eſt pas encore dans ſon état juſqu'à tant qu'il n'aura que la toile nue, & que le peintre n'y aura formé deſſus l'ouvrage deſtiné ; & ce ſeroit bien ridicule d'employer un éloquent diſcours pour faire des éloges à cette toile, & pour en montrer les belles prérogatives ſans ſonger que ce n'eſt point là l'ouvrage, que l'auteur a voulu, & qu'il faut conſidérer dans le tableau. L'homme *tel qu'il a du ſortir des mains de la nature* n'eſt enfin que cette toile nue, condition fort imparfaite, & qu'on peut d'autant moins appeller *état*, qu'il n'a pas été produit pour y reſter perpétuellement. Pour trouver l'homme dans ſon *état* naturel ce n'eſt point l'ouvrage matériel de la

nature, c'eſt le deſſein & l'intention d'elle qu'il faut chercher dans lui ; il n'eſt pas queſtion de trouver l'homme *tel que la nature l'a formé*, mais tel qu'elle le veut.

C'eſt la bête qu'il faut chercher *telle que la nature l'a formée* pour la trouver dans ſon *état* naturel, puiſqu'elle n'ayant rien qui ne ſoit imprimé, & ne pouvant rien attendre d'elle-même, ni de ſon induſtrie, il eſt aiſé à voir qu'à ſon égard les mires de la nature ne paſſent point les bornes de ſon ouvrage matériel, & qu'il n'y a point d'autre état naturellement deſtiné à la bête outre celui, dans lequel elle a été actuellement placée par les mains de la nature. C'eſt ainſi qu'elle *ſera toute ſa vie ce qu'elle a été au bout de quelque mois* *. Mais un agent très-noble, doué du don *précieux* de la liberté, ſachant connoître non ſeulement ſes beſoins, mais auſſi les moyens d'y pourvoir, & capable par ſes facultés preſqu'illimitées de ſe rendre par lui-même de telle, ou telle autre façon, ne devoit

* *Pag.* 20.

pas attendre comme un insensé des mains propres de la nature toute cette condition, qui lui étoit destiné. Il lui suffisoit d'en avoir naturellement la puissance; au reste c'étoit à lui-même à se rendre tel que la nature, ou je dirai mieux son Créateur l'a voulu.

En effet quelque peu qu'on veuille méditer sur ce sujet, on trouve bientôt la différence manifeste, avec laquelle la nature s'est comportée entre l'homme, & la bête. Elle a si bien fourni de sa main propre celle-ci de tout ce, qui sert aux exigences de la vie animale, tandis que l'homme semble manquer de bien de choses, que l'on diroit à cet égard, qu'elle n'a eu de l'amour que pour les bêtes, & qu'elle a montré plus de soin pour un lièvre ou un chamois, que pour un homme. C'est ce qui a déjà été remarqué par quelque philosophe, qu'il n'y a aucun animal, dont le tissu ne soit environné par la nature d'enveloppemens propres à le garantir des rudesses du tems, & des saisons, & à le garder de tout ce qui peut l'offenser au-déhors. Poil, plume, écaille, laine, dur cuir ce sont

les habits, que la nature a fournis aux bêtes, & l'on comprend d'autant mieux la conduite judicieuſe de cette providence naturelle, ſi l'on remarque que plus le climat eſt froid, plus le poil de la bête eſt épais, ce qu'on peut voir dans les peaux des pays ſeptentrionaux. Mais l'homme toujours nud tel qu'il eſt né, ne ſauroit comment ſe garantir des rigueurs du froid, s'il n'attend que la providence immédiate de la nature; & tandis que la bête pénètre ſûre des buiſſons d'épines, il ne pourroit point s'y approcher ſans ſe déchirer la peau, & ſe ſouiller de ſon ſang. Le ſeul homme eſt contraint de ſe couvrir des dépouilles d'autrui, tandis que tout autre animal jouit des ſiennes propres, ce que M. Rouſſeau a bien vu lui-même lors qu'il a été forcé d'accorder au ſauvage la permiſſion de s'approprier dans les pays froids la peau des bêtes vaincues, qui n'étoit pas pourtant l'habit d'un homme *tel que la nature l'a formé* *.

La bête tenant de la ſeule provi-

* *Pag.* 16.

dence de la nature non ſeulement ſes exigences animales, mais auſſi toute la ſcience néceſſaire pour les ſatisfaire, toujours inſtruite par la voie ſûre de l'inſtinct, ſans étude, & ſans expérience, on ne la verra jamais ſe méprendre ſur le choix des moyens plus propres pour la conſervation & l'indemnité d'elle-même. Elle connoit naturellement les dangers qui la menacent, ſans même en avoir fait jamais aucune *comparaiſon*, & ſait bien les éviter. On ne verra pas une bête à la pâture mordiller par erreur une herbe vénimeuſe, qu'elle ſans aucune leçon de botanique ſait d'abord diſtinguer d'entre les autres. Une bête malade, ou bleſsée, ſans autre inſtruction que celle de la nature, ſait trouver bientôt ſon remède beaucoup mieux que le plus ſavant profeſſeur d'Hippocrate, & de Galenus. Mais l'homme naturel ne ſait rien de tout cela. Il nait ignorant de toutes les choſes, & il lui faut bien d'obſervations, & de ſoins pour ſe fournir même dans la vie animale ces connoiſſances néceſſaires, qui ne coûtent rien à la bête. En un mot ſi on ne veut conſidérer que

les instructions immédiates de la nature physique, l'on peut dire en toute vérité que l'homme est à cet égard l'animal le plus ignorant qui soit sorti des mains d'elle. M. Rousseau peu constant dans ses rêveries, si dans quelque endroit il a cru pouvoir avancer tout clair que l'homme avoit *dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature* (a), il en a pourtant douté ailleurs; il a bien vu que cet instinct *lui manque peut-être*, qu'il *n'en a peut-être aucun qui lui appartienne*, & il a fallu enfin lui faire *observer & imiter l'industrie des bêtes* [b], & *s'approprier* des instincts qui ne lui appartenoient pas, pour apprendre à pourvoir aux exigences de la vie.

Cette visible différence entre l'homme & les autres animaux est celle, qui a fait dire à quelqu'un des anciens philosophes (c), que la nature mère universelle semble s'être comportée en marâtre avec le seul homme. Mais la raison de cette différence est aussi mani-

[a] *Pag.* 38. (b) *Pag.* 8. & 21.
(c) *Plin. lib.* 7.

feſte. Il eſt aiſé de voir que la nature a fourni de ſa main propre aux bêtes tout ce qu'il leur falloit, parcequ'elle ne leur a point fourni le moyen de s'en pourvoir par elles-mêmes. Mais ayant doué l'homme de connoiſſance, & pour ainſi dire d'un eſprit créateur, elle qui ne multiplie point les choſes ſans néceſſité, & qui ne fait rien de ſuperflu, lui a refusé ſur les beſoins de la vie ces inſtructions & ces providences, qu'il pouvoit trouver par lui-même dans la lumière de ſon eſprit. C'eſt cet eſprit qui agit dans l'homme; c'eſt lui qui le gouverne, qui le conduit plutôt que cette nature imaginaire; & pour s'en convaincre on n'a qu'à remarquer que ſi la lumière de cet eſprit vient à défaillir malheureuſement dans l'homme, l'expérience nous fait voir, que lui ſeul reſtant ſans conduite d'aucune ſorte, eſt capable de ſe livrer étourdiment à des maux les plus contraires à ſa nature, & les plus abhorrés par lui-même tels que ſa propre deſtruction. Combien d'hommes tombés dans un excés de folie n'a-t-on pas vu ſe précipiter d'un rocher, ſe jeter dans un puits, & ſe

donner la mort ? ce qui n'arrive jamais à la bête, qui eſt véritablement toujours conduite par les mains de la nature.

Si c'eſt donc l'intention de la nature qu'il faut examiner dans l'homme pour le trouver dans ſon véritable état naturel, on apperçoit d'abord que rien n'eſt moins naturel que ce monſtre ſtupide & ſauvage, qui s'étant engagé de vivre dans un entier abandon au hazard, ne fait qu'attendre aveuglement les *impulſions phyſiques* pour s'y *livrer*, & pour le ſot ſcrupule de ſe conſerver préciſément *tel que la nature l'a formé* *, s'éloigne infiniment des intentions qu'elle a conçues ſur lui, & de cet état qu'elle lui a véritablement deſtiné. Comment peut-on dire que la nature l'ait deſtiné à s'en reſter *toujours enfant*, tandis que c'eſt elle-même, qui à meſure qu'il avance dans l'âge lui perfectionne les idées, lui éclaircit la raiſon, lui développe ces facultés, qui dans l'enfance reſtoient impuiſſantes, & ſtériles ? Eſt-ce qu'elle vouloit bien qu'il

* *Part.* 1. *pag.* 49.

s'en demeurât perpétuellement fainéant & oiſif ſans le moindre uſage de ſon eſprit, parcequ'elle ne lui a pas mis elle-même aux mains un certain ouvrage, tel que la fabrique du miel aux abeilles, & celle du coccon au ver à ſoye? qu'il ne dût pas exprimer ſes penſées par le langage, parcequ'elle n'a point ſongé à déterminer le ſens des paroles, ni à lui en mettre des certaines dans la bouche, comme elle a mis le chant dans la gorge des oiſeaux? qu'il dût vivre toujours exposé aux vents & aux pluyes, parcequ'elle ne lui a point bati des maiſons, ni des cabanes? C'eſt ainſi que M. Rouſſeau a raiſonné. Ce ſont-là les argumens fort ſolides, dont il a cru pouvoir tirer en bonne logique cette conſéquence que la manière de vivre du ſauvage eſt celle, qui nous *étoit préſcrite par la nature* *.

Faute d'avoir eu la moindre connoiſſance des véritables idées de la nature ſur l'homme, il s'eſt follement perdu ſur la force prodigieuſe de ſon ſauvage, ſur ſa vîteſſe à la courſe, ſur ſon agi-

* *Pag.* 13.

lité, & ſur d'autres qualités ſemblables, comme ſi la nature ne s'étoit propoſé de former dans l'homme qu'un taureau en force, & un cerf en agilité. Que c'eſt là bien *éclaircir* la nature des choſes! Il falloit du moins connoître, ce qui étoit bien aiſé à voir, que rien n'étoit plus étrange à la nature de l'homme, que de le faire gladiateur pour ſe battre corps à corps avec des bêtes féroces. Les intentions de la nature ne ſauroient mieux ſe découvrir, que par les moyens qu'elle-même a fournis de les exécuter. Les animaux féroces outre qu'ils ſurpaſſent généralement les autres en force de corps, ſont auſſi pourvu d'armes naturelles propres à déchirer, & mettre en pièces. C'eſt par là qu'on peut véritablement connoître qu'ils ſont produits par la nature à l'attaque, & au carnage des eſpèces plus foibles. Mais l'homme quelque robuſte qu'il ſe rende dans la vie ſauvage, quelles armes a-t-il avec lui pour entrer dans cette lice, & en rendre la comparaiſon du moins ſupportable? Eſt-ce que ſes dens & ſes ongles feront beaucoup de ravage ſur le dur cuir d'un ours, ou d'un taureau?

Quel délire ! la nature, qui n'eſt enfin qu'une providence très-raiſonnable de ſon auteur, n'a pas été ſi cruelle avec l'homme. Avec tout ce ſoin qu'elle lui a inſpiré pour la conſervation de lui-même, il y a long tems qu'on a remarqué qu'elle ne l'a guères fourni d'armes naturelles pas même pour ſa défenſe, *cogitante nimirum natura ſe animal civile & manſuetum effingere, cui robur ac vires eſſent ex ſapientia, non ex corporis fortitudine* (a).

Mais pour connoître les intentions de la nature ſur l'animal raiſonnable, il eût fallu mieux connoître lui-même, & ce qui conſtitue ſa nature propre & particulière. M. Rouſſeau ne ſe reſſouvenant plus que *c'étoit de l'homme qu'il avoit à parler* [b], n'a ſongé partout de nous repréſenter qu'un *animal*. Il n'a trouvé dans lui que des beſoins, des penchans, des actes d'un *animal* (c). Il a même clairement appellé cet état de nature, dont il nous faiſait les éloges,

(a) *Galen. de uſu par. lib.* 11.
[b] *Exord. pag.* 1.
(c) *Part.* 1. *pag.* 22. *& not,* 10. *pag.* 116.

état d'animalité ; condition animale. Etrange & nouvelle méthode d'*éclaircir* la nature d'une chose ! Toute nature particulière est toujours composée de ce qu'elle a de commun avec d'autres natures, ce qu'on appelle genre, & de ce qu'elle a du sien propre, ce qu'on appelle différence. C'est ainsi qu'une bonne définition doit toujours exprimer la chose par son genre, & par sa différence, & ce seroit trop mal définir une nature que de n'y considérer que l'une, ou l'autre de ces deux parties. Veut-on donc ne regarder dans l'homme que la nature d'un *animal* ? C'est-là le considérer par son genre ; mais où est la différence qui doit essentiellement le distinguer d'entre toutes les espèces d'animaux ? Quoi, dira-t-on, M. Rousseau n'a-t-il pas reconnu dans l'homme la *faculté de se perfectionner* comme une *qualité très-spécifique* *, qui le distingue des animaux ? Il est vrai, & c'est justement ce qui montre plus encore l'absurdité de sa pensée que d'avoir ôté de son

* *Part.* 1. *pag.* 20.

homme naturel tout uſage de cette même faculté, qui étoit ſa *qualité très-ſpécifique*, ce qui n'eſt que le confondre évidemment avec la bête, & d'avoir avancé tout clair qu'une manière de vivre ſans le moindre uſage de cette *qualité très-ſpécifique* c'étoit la vie, qui nous étoit *preſcrite par la nature*. Mais M. Rouſſeau n'a vu qu'à demi ce qu'il y a de *très-ſpécifique* dans l'homme. Ce n'eſt pas bien appercevoir le fond de cette nature propre & ſpécifique, qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la bête, que de ne la conſtituer que dans la *faculté de ſe perfectionner*. C'eſt dans le ſujet même de cette faculté, c'eſt-à-dire dans l'excellente condition de l'eſprit humain, que cette différence ſubſtantielle réſide: c'eſt dans celui-ci que l'homme a une nature toute ſienne, qui n'a rien à faire avec le ſimple animal, ni avec l'animalité, & c'eſt enfin cet eſprit qu'il ne falloit pas entièrement oublier dans les *éclairciſſemens* de la nature humaine.

Ce philoſophe, il faut l'avouer, n'a pas ignoré la ſpiritualité de l'ame hu-

maine, il l'a même démontrée par des raiſons. * Mais on n'a pas encore tout dit lors qu'on a dit que l'ame humaine eſt purement ſpirituelle. L'ame des bêtes eſt auſſi ſpirituelle, ſuivant du moins l'opinion la plus vraiſemblable; cependant elle n'eſt ſurement pas d'une même nature avec celle de l'homme. Dans la catégorie des eſprits il y a ſa diſtinction ſpécifique auſſi bien que dans la catégorie des corps, & il ne ſeroit pas moins abſurde d'imaginer d'une même nature l'ame de l'homme, & celle de la bête parceque ce ſont deux eſprits, que de réputer d'une même nature l'or & la boue parceque ce ſont deux corps. Ce n'eſt pas aſſez donc d'avouer ſeulement que l'ame humaine eſt une ſubſtance ſpirituelle; il faut en connoître toute la nobleſſe, & la perfection, ce que M. Rouſſeau paroit avoir profondement ignoré. Quand même la religion ne diroit rien là-deſſus, la ſeule raiſon nous montre évidemment qu'il y a bien de la différence entre l'eſprit l'homme, & celui de la bête. Celui-

* *Pag.* 19.

ci n'exiſtant que pour être eſclave de la matière, & ſervir entièrement aux penchans d'icelle ſelon certaines loix données, tout-à-fait matérielles, tout le dégré de connoiſſance, dont il eſt doué, ſe borne aux beſoins de la matière, & rien de plus. Il n'eſt point libre pour vouloir ce qu'elle n'exige pas, ni pour refuſer ce qu'elle demande; auſſi ne peut-il être qu'un eſprit de la plus baſſe condition. Mais l'eſprit humain combien eſt-il plus excellent? Encore qu'il ſoit pendant quelque tems allié lui auſſi à la matière par une loi d'alliance inconcevable, qui établit une dépendence mutuelle entre eux; encore qu'il doive même ſe conformer à certaines exigences matérielles autant qu'il faut pour la conſervation de l'individu, il ne laiſſe pas pourtant d'avoir ſes objets & ſes actions propres, qui ne tiennent rien de la matière. Il eſt même libre de réſiſter aux penchans, & aux exigences de cette matière qui l'environne, & c'eſt toujours par des actes de vraie liberté qu'il leur conſent, ou qu'il les refuſe. Ces déſirs inſatiables, qui le font aſpirer naturellement à ſon

bonheur, & chercher ardemment un état de félicité qu'il ne trouve point sur la terre, ces dégoûts sécrets, qu'il éprouve des biens temporels tandis même qu'il les suit sans cesse, lui font entendre que ce n'est pas dans la matière qu'il ait à trouver son bien être, qu'il doit survivre à elle, & qu'il est destiné à l'immortalité, ce dont la religion qui survient le rend entiérement assuré.

La vaste étendue de ses facultés intellectuelles n'en montre pas moins la noblesse de la nature, malgré les efforts que M. Rousseau fait pour l'avilir extrêmement de ce côté-là, & l'approcher le plus qu'il peut de l'esprit de la bête. A l'égard des idées, dit-il, l'homme *ne diffère de la bête que du plus au moins* (*a*). L'on diroit qu'il en a presque trouvé la raison aritmétique. S'il y avoit quelque peu d'accord & de justesse dans les penfées de ce philosophe, dès que lui-même trouve *presqu'illimitée la faculté* distinctive *de se perfectionner* (*b*), qu'il avoue dans l'hom-

[a] *Pag.* 19. [b] *Pag.* 20.

me ; celle-ci n'étant enfin autre chose qu'une faculté de se former toujours des nouvelles idées, il falloit mieux dire par conséquent que la différence entre l'homme & la bête est aussi *presque illimitée*, au lieu de dire si froidement qu'elle n'est que du plus au moins, mais il ne s'agissoit ici que d'avilir le plus qu'on pouvoit l'excellence de l'esprit humain. *Quelques philosophes*, dit-il, *ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête.* * Eh bien que veut-on dire par là ? Y a-t-il aucun paradoxe même des plus étranges, des plus absurdes, des plus faux qui n'ait pas été avancé par quelque philosophe ? Mais qu'on lui accorde ce que ces philosophes ont avancé. Ce n'est pas dans les individus défectueux, c'est dans les plus parfaits, ou tout au moins dans ceux de la moyenne condition, que l'on considére la nature d'une espèce. Est-ce dans les borgnes, dans les bossus, dans les paralitiques qu'on cherche la nature des corps hu-

* *Pag.* 19.

mains ? Pourquoi voudra-t-on chercher la nature des eſprits dans les ſtupides, les lourds, & les fous ?

S'il ne falloit compter les idées que par nombre, je ne voudrois point contredire que l' homme ne différe à cet égard de la bête que *du plus au moins*, mais eſt-ce ainſi qu'on prétend éclaircir la nature des choſes ? C'eſt l'eſpèce & la nature de ces idées qu'il faut conſidérer plus que leur nombre, & ſi cela eſt, comment n'y voit-on d'autre différence que *du plus au moins* ? Ce n'eſt que des idées qui s'arrêtent dans la fantaiſie, c'eſt-à-dire des idées, qu'on appelle d'imagination, que la bête eſt capable. Elle ne peut point connoître par le raiſonnement une conſéquence qu'elle ne puiſſe appercevoir par les ſens. Les idées purement intellectuelles, qu'on appelle de ſimple perception, les idées abſtraites, par leſquelles on conçoit une nature générique ſans déterminer la fantaiſie aux individus, en un mot toutes ces idées dénuées d'image corporelle, qui ſeules méritent véritablement le nom de notions, & de connoiſſances, ne ſont nullement de la

portée d'une bête. Ce ſont-là les idées dont le ſeul eſprit humain eſt capable, de ſorte que c'eſt lui faire trop de violence que de le borner *aux pures ſenſations.* Auſſi ne falloit-il pas, ce qui eſt plus étrange encore, faire tant l'étonné ſur le paſſage de l'homme *des pures ſenſations aux plus ſimples connoiſſances* * juſqu'à trouver même *impoſſible à concevoir* comment cet eſprit, dont le caractère propre & naturel c'eſt la faculté de connoître, auroit pû par ſes ſeules forces *franchir un ſi grand intervalle.* Irraiſonnable paradoxe ! ſi on prend la choſe en abſtrait, ſans doute il y a un grand intervalle de la pure ſenſation à quelque ſorte que ce ſoit de connoiſſances. Mais puiſque *c'eſt de l'homme qu'on parle*, on ne fait ici qu'amuſer les ignorans. L'homme n'a qu'à faire uſage de ſa réflexion, & de ſa propre lumière pour paſſer des idées, qui lui frappent la fantaiſie, à celles, qui ne lui repréſentent point d'image; en un mot c'eſt la ſenſation elle-même, qui le porte naturellement à la con-

* *Pag.* 24.

noiſſance ; & tout *le grand intervalle* n'eſt plus que dans la fantaiſie outrée de nôtre philoſophe.

Dans la catégorie des idées générales il y en a pluſieurs, que l'eſprit humain ſaiſit d'abord avec tant de facilité, que des grands philoſophes ont été même d'avis que ce ſont-là des idées imprimées dans l'homme, & innées avec lui. Telles ſont les idées génériques de l'être, de la bonté, du mouvement, du nombre, & d'autres ſemblables (*a*). M. Rouſſeau cet habile panegyriſte de la *peſanteur*, & de la *ſtupidité*, loin d'accorder, je ne dis pas qu'il y ait des idées générales innées dans l'homme, mais qu'il y ait dans lui la moindre facilité d'en concevoir aucune, vient nous aſſurer indiſtinctement que les abſtractions ſont des *opérations pénibles* (*b*), & par conſéquent *peu naturelles*. Si c'etoit-là une bonne conſéquence, puiſque le ſauvage pour ſubſiſter dans ſa ſolitude a bien dû apprendre à *ſurmonter des obſtacles* [*c*],

(a) *Pag. 26.* (b) *Pag. 33.*
(c) *Part. 2. pag. 59.*

& vaincre des difficultés qui ſe préſenterent *bientôt ;* & que *ſurmonter des obſtacles, & vaincre des difficultés* ce ſont toujours des *operations pénibles*, l'on pourroit conclurre auſſi en raiſonnant come M. Rouſſeau, que ſon ſyſtème ſolitaire loin d'être celui de la nature n'eſt enfin qu'un ſyſtème bien *peu naturel.*

Qu'il eſt ſurprenant de voir juſqu'à quel point on a multiplié les opérations pénibles de l'eſprit humain, pour en diſpenſer l'eſprit fort délicat de l'homme de la nature. Ce lourd ſauvage ne ſachant diſtinguer les choſes par eſpèces ni par genres, ne ſait jamais les concevoir, que comme des *individus iſolés, tels qu'ils le ſont dans le tableau de la nature* *. Il ne ſait faire que borner préciſément ſon imagination aux *modèles* ſinguliers, qui lui frappent les ſens extérieurs ; & comme il ne trouve dans la nature aucun *modèle* de l'arbre, de mouvement, de la figure, de l'extenſion en général, il eſt fort loin de pouvoir ſe former des idées

* *Part. 1. pag. 33.*

génériques de tous ces objets-là. Il voit des milliers d'arbres dans les *forêts immenſes*, il en reçoit de tous des pareilles ſenſations, il les voit tous s'élever ſur la terre, végéter, & s'étendre d'une ſemblable manière en rameaux, & en feuillages. Après tout cela il ſait bien ſe figurer dans ſa fantaiſie tel, ou tel arbre en particulier, *petit, ou grand, rare, ou touffu, clair, ou foncé* *. Mais d'apprendre qu'il y ait quelque principe qui agiſſe d'une ſemblable manière dans tous ces arbres, de concevoir ſous une même idée cette qualité générique, que nous appellons *végétabilité* des plantes, c'eſt ce qu'il ne ſait point faire, c'eſt-là pour lui une opération *très-pénible*, c'eſt une abſtraction *peu naturelle*.

Il a toujours devant ſes yeux des mouvemens de toute eſpèce dans le tour continuel du ſoleil, & de la lune, dans le cours des rivières, dans les animaux, & dans ſa perſonne même; auſſi ſaura-t-il très-bien ſe peindre dans la fantaiſie l'image d'un oiſeau

* *Pag.* 34.

qui vole, d'un lièvre qui court; mais de concevoir généralement qu'il y ait dans la nature cette action de paſſer d'un lieu à l'autre, qu'on appelle *mouvement*, c'eſt ce qu'il ne ſait faire d'aucune ſorte (*a*). Il ne voit dans la nature que des *modèles* de tel, ou tel autre mouvement particulier; il ne trouve nulle part ce *modèle* du *mouvement* en abſtrait pour s'en figurer une image; auſſi l'idée en devenant purement *métaphyſique*, eſt-elle pour lui une opération *pénible*, une idée *peu naturelle*.

Il ne voit rien plus ſouvent que des glands; il cherche à s'en nourrir; il en fait même ſa nourriture la plus ordinaire; penſe-t-on qu'il ſache ſe former l'idée générale de cette ſorte de fruit, & comparer ſon archétype aux individus, qu'il voit tous les jours? Non ſans doute. Ce ſeroit-là une des opérations pénibles, qu'il ne ſait pas mieux faire qu'un *ſinge*. Si donc il va ſans héſiter d'un chêne à l'autre ſecouer les glands pour ſes repas, c'eſt que *la vue d'un de ces chênes rappelle*

(a) *Pag. 35. & 36.*

à ſa mémoire les ſenſations, qu'il a reçues de l'autre, & ſes yeux modifiés d'une certaine manière annoncent à ſon goût la modification qu'il va recevoir (a). C'eſt-là préciſément l'opération d'un *ſinge* lors qu'il *va ſans héſiter d'une noix à l'autre.*

Comme il ne fallut *pas un médiocre effort de génie* dans l'homme pour commencer à diſtinguer parmi les diverſes catégories des idées *le ſujet d'avec l'attribut* (b), c'eſt-à-dire la choſe d'avec ſes qualités, & *le verbe d'avec le nom*, c'eſt-à-dire une action d'avec une choſe (que l'entendement humain étoit naturellement ſtupide!) moins encore l'on doit juger que ce ſauvage, qui *livré aux pures ſenſations* ne ſait pas faire le moindre *effort de génie*, ſache diſtinguer tout cela. Il apperçoit par la ſenſation qu'il y a dans un taureau cette qualité que nous appellons force, dans une brebis celle, que nous appellons foibleſſe. Mais de ſavoir diſtinguer l'idée de ces animaux d'avec

(a) *Pag.* 34.
(b) *Pag.* 32.

celle des qualités, qu'il ſent dans eux, de ſonger que le taureau n'eſt point ſa force, ni la brebis ſa foibleſſe, & qu'on peut appliquer à cent autres ſujets ces attributs de fort, & de foible, c'eſt-là un *effort de génie*, que le ſauvage n'eſt pas en état de faire. Il ne ſait pas même ce que c'eſt que des attributs d'une choſe, car *tout adjectif étant un mot abſtrait, & les abſtractions étant des opérations pénibles, & peu naturelles, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement* (*a*).

A l'égard du nombre ſoit grand, ſoit petit, loin d'en avoir la moindre connoiſſance le ſauvage *ne pouvant pas calculer juſqu'à cinq, ne ſait pas plus le compte de ſes doigts que de ſes cheveux* [*b*]. Il ne ſait pas même compter juſqu'à ſes *deux jambes. Il peut conſidérer ſéparément ſa jambe droite, & ſa jambe gauche, ou les regarder enſemble ſous l'idée indiviſible d'une couple*, mais ſans arriver à dé-

[a] *Pag.* 32. & 33.
[b] *Not.* 11. *pag.* 169.

couvrir jamais *qu'il en a deux*; & il ſeroit peut-être *fort ſurpris* lors qu'on lui feroit voir *qu'il a autant de doigts aux pieds qu'aux mains*, qu'il a autant de jambes que de bras. L'on voit bien qu'il ne s'agit pas ici des myſtères les plus cachés de l'Algébre, ni des opérations les plus abſtruſes de l'aritméti-que; il ne s'agit que de compter par nombre, & même de compter juſqu'à *cinq*, juſqu'à *deux*; cependant on en veut exagérer la difficulté, on nous dit qu'il fallut pour cela une *abſtraction très-pénible, très-métaphyſique, très-peu naturelle.* C'eſt ainſi qu'à force de démuer l'eſprit humain de tant d'opérations *pénibles* on eſt enfin bien réuſſi à le dépouiller de cette intelligence, qui a été toujours ſon propre caractère, & à y ſubſtituer ces autres excellentes qualités de la *ſtupidité*, & de la *peſanteur*, laiſſant pourtant encore à douter s'il y en a plus dans ce ſauvage tel qu'on l'a repréſenté, ou dans une pareille philoſophie.

Mais l'on va entendre une autre raiſon bien nouvelle, & ſingulière, qui dut rendre difficile la formation des

idées générales. *Ces idées*, dit-il, *ne peuvent s'introduire dans l'eſprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les ſaiſit que par des propoſitions* (a). *Il faut parler pour avoir des idées générales.* Il a même trouvé que c'eſt-là *une des raiſons pourquoi les animaux ne ſauroient point ſe former de telles idées* [b]. Ainſi qui ſait ſi le perroquet & la pie n'auront pas plus de facilité que les autres animaux à ſe former des idées générales, & *acquérir la perfectibilité qui en dépend*? Ils ſavent prononcer des *mots* & des *propoſitions*: n'ont-ils pas une raiſon de moins qui les empêche de ſe former de telles idées?

Pour aggrandir de plus en plus le *grand intervalle* il falloit bien aggrandir les paradoxes auſſi. L'ordre naturel des choſes perſuadoit de tous tems le monde que les paroles n'étant que des expreſſions d'idées, ces idées, de quelque ſorte que ce ſoient, ont toujours dû néceſſairement précéder les mots, qu'il a toujours fallu ſavoir penſer avant

(a) *Part. 1. pag. 33.*
(b) *Pag. 34.*

que de ſavoir parler. Cependant M. Rouſſeau nous dit au contraire que ce ſont les mots, qui *introduiſent dans l'eſprit* les idées générales, *qu'il faut parler* pour ſavoir penſer; & comme il exagère ſans ceſſe les difficultés qui de ſon avis dûrent rendre très-pénible l'uſage de la parole, & la première inſtitution du langage, voilà combien s'accroit le *grand intervalle*, qu'il fallut franchir pour ſavoir ſe former de ſemblables idées. N'eſt-ce pas ſe moquer ouvertement de toutes les règles du bon ſens que d'éclaircir ainſi la nature des choſes. C'eſt-là ce qui enſuite lui a apporté bien d'embarras pour concevoir comment les premiers inſtituteurs du langage, *ces nouveaux grammairiens, commencerent à étendre leurs idées, & à généraliſer leurs mots* *; car en effet comment ſe former des idées générales avant que d'avoir trouvé les mots génériques, qui devoient les *introduire dans l'eſprit?* comment ſonger même à faire uſage de ces mots avant que d'avoir formé les idées,

* *Pag.* 35.

qu'on vouloit exprimer ? Quels fantômes de difficultés ne faut-il pas eſſuyer ? dans quelles chimères ne faut-il pas ſe caſſer la tête après qu'on s'eſt aviſé de bouleverſer l'ordre des choſes pour mieux les *éclaircir*, & qu'on a travaillé ſur des principes très-faux ? Après qu'on a imaginé de faire précéder dans l'homme l'uſage des mots à la naiſſance des idées, faut-il s'étonner que l'on ſe trouve embarraſſé à concevoir, ce qui d'ailleurs étoit bien aiſé à entendre, que des milliers d'arbres, qu'on voyoit ſur la terre, excitant dans l'homme des milliers d'idées ſemblables, rien dût être plus facile à l'eſprit humain. que de compoſer de toutes ces idées individuelles, & ſemblables une ſeule idée commune qu'il fallut exprimer enſuite par un ſeul mot générique, tel que celui d'arbre, de plante, ou de végétable ?

Bien que M. Rouſſeau n'ait pas voulu s'exprimer clairement ſur ce point, il ſemble évidemment vouloir attribuer à la matière la faculté de penſer *. La

* *Pag.* 19.

phyſique, dit-il, *explique en quelque manière le mécaniſme des ſens, & la formation des idées.* C'eſt-là pourquoi le ſeul entendement de l'homme ne lui parut pas une preuve bien ſuffiſante pour en montrer la ſpiritualité de l'ame. Si c'étoit ici le lieu de combattre cette chimère de la matière penſante je pourrois faire remarquer; en parlant avec plus de préciſion que M. Rouſſeau, que c'eſt la formation des images dans la fantaiſie que la phyſique peut expliquer, de même qu'elle explique la repréſentation d'un objet dans le miroir, mais qu'elle n'explique point du tout l'action d'appercevoir ces images, & de les connoître, ce qui eſt proprement la *formation des idées*; & moins encore cette action de les combiner, ce qui n'eſt autre choſe que le raiſonnement, puiſque ce ſont-là des actions, dont le ſeul eſprit eſt capable. Ainſi ſi *tout animal a des idées*, s'il ſait *les combiner juſqu'à un certain point* *, il faut dire que tout animal a dans lui-même un principe capable

* *Pag.* 19.

de ces opérations, c'eſt-à-dire un principe ſpirituel. Cela eſt d'autant moins ſujet à aucune diſpute à l'égard des idées abſtraites, & purement intellectuelles, qui ne ſe forment point par des images, qu'elles ne ſont évidemment que des actes purement ſpirituels auſſi bien que la liberté, & *la puiſſance de choiſir* (*a*), de ſorte que la phyſique jamais ne les expliquera de nulle façon. Si donc M. Rouſſeau n'a point cru trouver dans les bêtes aucune ſubſtance ſpirituelle, il eût bien fallu épargner d'entre les raiſons pourquoi elles ne ſauroient ſe former de telles idées, celle de ne point ſavoir parler (*b*), raiſon qui n'eſt pas moins inepte, ni moins ſotte que ſi l'on diſoit qu'une pierre ne peut point penſer parcequ'elle n'a point l'uſage de la parole.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entamer une diſpute ſur l'ame des bêtes. Quoiqu'il en ſoit, ce qu'il falloit bien remarquer, c'eſt que l'ame humaine eſt un eſprit de très-noble condition, &

(a) *Pag.* 19.
(b) *Pag.* 33.

M. Rouſſeau n'en a point vu toute la dignité en ne connoiſſant que ſa ſpiritualité. Ce n'eſt pas préciſément de ce qu'elle eſt une ſubſtance ſpirituelle ; c'eſt de la nature particulière, & des qualités ſublimes de cette ſubſtance qu'elle tire ſa nobleſſe. C'eſt moins l'être d'eſprit, que l'être d'un tel eſprit qui conſtitue ſa dignité. Sa ſimplicité eſt vraiment *céleſte & majeſtueuſe ;* mais cette céleſte majeſté eſt bien toute autre que celle, que M. Rouſſeau a imaginée. La faculté de ſon entendement eſt par elle-même ſi ſurprenante & divine, que c'eſt l'avilir extrêmement que de la comparer dans le fond à la ſenſation de la bête, & de n'y trouver d'autre différence, que *du plus au moins* des idées. On n'en ſauroit mieux connoître la nobleſſe, qu'en ſongeant que c'eſt un eſprit capable de ſe former une idée, tout imparfaite qu'elle eſt, d'un Créateur Souverain, infinit, éternel, &, ce qui n'eſt pas moins remarquable, de lui rendre une eſpèce d'hommage, & de lui conſacrer ſes affections, & ſes devoirs. Mais enfin la religion avec ſes lu-

mières vient nous assurer de l'excellente condition de cet esprit en nous apprenant qu'il a été formé à l'image de son Créateur, & qu'il porte imprimée dans lui-même, & dans ses facultés sublimes cette divine image. C'est-là peut-être un des *faits*, que M. Rousseau voudroit bien *écarter* de la question, parcequ'en effet il n'est pas peu embarrassant pour lui. Ainsi après qu'il aura écarté à tout son gré tant de faits trop essentiels, il ne faudra point s'étonner qu'il ne trouve plus qu'un esprit, qui est loin d'être l'esprit humain, qu'un homme, qui est loin d'être l'homme. Mais s'il ne veut point faire cas des dogmes de la sainte Écriture il faudra bien avoir quelque déférence pour les sentimens du philosophe Platon, puisqu'il a osé en appeller le jugement. Ce philosophe parmi les éloges, qu'il fait de l'esprit humain dans ses livres, lui apprendra que cet esprit est la chose la plus divine qui soit sur la terre; que c'est lui qu'on doit le plus honorer après les Souverains Dieux, que l'excellence de sa nature, & de sa dignité lui donne le droit de gouverner

dans l'homme, que c'eſt à lui à commander, que c'eſt au corps à ſervir *. C'eſt un des juges qui parle, il faudra en reſpecter l'autorité. Cependant ce ſont-là des paſſages qui pourront faire aſſez clairement préſager à M. Rouſſeau la ſentence, qu'il doit s'attendre de ſes juges *Platon*, & *Xenocrate* après ſon plaidoyer.

Un eſprit de cette nobleſſe il ne falloit pas entièrement l'égaler dans ſes actions à l'eſprit de la bête, d'autant plus inſupportable dans M. Rouſſeau, qu'il ſemble conſtituer entre l'ame humaine, & celle de la bête une diverſité de ſubſtance auſſi grande que celle qui paſſe entre l'eſprit, & la matière. Il ne falloit pas le dépouiller de ſes facultés, & de ſes actions les plus eſſentielles, telles que la connoiſſance, la réflexion, le raiſonnement, & le conſtituer dans une perpétuelle inaction juſqu'à mettre le ſauvage à dormir long tems pour lui épargner la peine de s'occuper de penſées. Il ne falloit pas enfin le rendre tout auſſi eſclave que l'ame

* *Platon de leg. dial. 5.*

d'une bête des penchans de la matière, même des *aveugles*, ni entièrement l'assujettir à une nature toute matérielle.

C'est faute d'avoir eu la moindre connoissance de cet esprit que M. Rousseau s'est honteusement égaré de la véritable notion de la *nature*, qui commande à l'homme; de sorte qu'il n'a fait que bâtir en l'air, & travailler à la chimère sous le titre spécieux, & imposant de cette *nature*, dont il nous fait retentir si hautement, & avec tant d'éclat le nom respectable. *Nature, nature* on entend toujours répéter. Mais qu'est-ce enfin que cette *nature*? On appelle communément ainsi suivant le sens physique cet ordre universel de la matière, & cette espèce de mécanisme établi dans la constitution de tout ce monde visible, des métaux, des plantes, des animaux, & généralement de tout ce qui tient de la matière. C'est là apparemment la *nature*, où M. Rousseau a *cru lire* l'histoire de l'homme *. Il n'y a point de doute

* *Exord. pag. 15.*

que l'homme ne ſoit ſujet auſſi bien que tous les animaux à cette nature, & qu'il n'en ſoit même une production pour ce qu'il tient du corps, & de l'animalité ; mais comment veut-on l'y aſſujettir pour ce qu'il tient de l'eſprit ? Il falloit abſolument diſcerner ces deux ſubſtances dans l'homme, & ne pas borner tous les offices de la nature à la ſeule ſubſtance matérielle. Auſſi falloit-il mieux connoître cette nature elle-même, qui n'eſt enfin qu'un ordre de cette ſageſſe éternelle, qui a donné l'être aux corps, & aux eſprits, & qui leur a impoſé de certains penchans, de certains offices, & de certaines loix proportionnées à la condition des uns, & des autres. Dès lors nous n'aurions pas eu à entendre cet étrange, & inſupportable paradoxe que l'eſprit de l'homme naturellement intelligent, & doué de connoiſſance ne puiſſe tant ſoit peu méditer, ni faire des réflexions ſans agir *contre nature*, & ſans faire de l'homme un *animal dépravé*, tandis que le corps du ſauvage faiſant ſon exercice de *lancer de ſa main une pierre avec beaucoup de roideur*, *de grimper*

légérement ſur un arbre, de ſe rendre *vîte à la courſe*, ne s'écarte point par de tels exercices de ſon état de nature, & ſe rend même plus naturel.

Suivant une ſi fauſſe idée ſur cette nature qui préſide à l'homme, il n'eſt pas étonnant que Mr Rouſſeau n'ait point voulu reconnoître d'autre loi naturelle dans celui-ci, que celle, qui lui eſt commune avec tous les animaux, c'eſt-à-dire la loi de la pure animalité, n'y ayant trouvé d'autre différence ſi non que *la nature ſeule fait tout dans les opérations de la bête au lieu que l'homme concourt aux ſiennes en qualité d'agent libre* *.

Parmi tant de paradoxes qui font outrage à la nature humaine, on eſt du moins bien aiſe de l'entendre avouer clairement dans l'homme cette qualité *d'agent libre*, qui fait une partie de la nobleſſe de ſon eſprit, & un des caractères, qui le diſtinguent eſſentiellement de la bête. *La nature*, dit-il, *commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impreſ-*

* *Part.* 1. *pag.* 18.

ſion, mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer ou de réſiſter *. L'homme eſt donc naturellement libre dans ſes actions ? Il eût bien fallu à M. Rouſſeau avoir toujours préſente à ſon eſprit cette vérité tandis qu'il écrivoit *à bâton rompu* ſes rêveries ſur l'état de nature ; mais la liaiſon & l'accord de ſes ſentimens n'eſt point ce qui mérite le plus l'attention de ce philoſophe. Que n'a-t-il apperçu que ce même caractère de liberté, qu'il a reconnu ici & avoué ſi clairement dans l'homme, alloit tout droit détruire ſon ſyſtème de nature, & que ce ſyſtème alloit détruire toute liberté ? L'on ſait, & c'eſt une choſe inconteſtable, que la liberté exige toujours, & ſuppoſe néceſſairement de la connoiſſance, & de la réflexion, de ſorte qu'il ne peut y avoir de liberté où il n'y auroit ni réflexion, ni connoiſſance. Agir ſans réflexion, & agir avec liberté, ce ſont deux choſes, qu'on ne peut allier enſemble, non plus que le choix d'entre diverſes couleurs avec l'aveuglement des yeux. Où eſt donc

* *pag.* 19.

la liberté humaine après qu'on a voulu ôter de l'homme naturel toute sorte de réflexion & de connoissance pour le livrer aux *impulsions physiques*, ce que M. Rousseau a tâché si ouvertement de faire, jusqu'à oser *presqu'assurer que si la nature nous a destiné à être sains, l'état de réflexion est un état contre nature, & l'homme qui médite est un animal dépravé* *? sentence d'ailleurs si sotte, & si absurde, que pour y répondre par une autre plaisanterie j'ose plutôt assurer que si l'homme ne peut point méditer, ni faire des réflexions sans se gâter la santé, la nature l'a destiné à être perpétuellement malade.

Ainsi voilà bientôt évanouie toute la différence, que M. Rousseau lui-même avoit pourtant reconnue entre l'homme & la bête. Mais c'est souvent qu'il arrive de le voir détruire d'un coup de plume dans un endroit ce qu'il avoit bâti dans un autre. Il n'a pas manqué de dire que les animaux *dépourvus de lumières ne peuvent point reconnoître la*

* *Pag.* 14.

loi naturelle (a), & que d'ailleurs *pour qu'elle ſoit loi il faut que la volonté de celui, qu'elle oblige, puiſſe s'y ſoumettre avec connoiſſance* (b). Cependant l'on va trouver peu après, que l'homme naturel auſſi *privé de toute ſorte de lumières* n'a *pour ſon premier état*, que cet *appercevoir, & ce ſentir, qui lui eſt commun avec tout les animaux* (c). On le trouve *borné aux pures ſenſations* ſans qu'il lui ſoit pas même facile de *franchir le grand intervalle*, qu'il y a de celles-ci *aux plus ſimples connoiſſances* (d). Il a bien dit auſſi que la bête *choiſit ou rejette par inſtinct, & l'homme par un acte de liberté* (e). Cependant combien de fois n'a-t-il *livré* ſon ſauvage *au ſeul inſtinct* (f) ? N'a-t-il pas avancé tout clair que l'homme *avoit dans le ſeul inſtinct* tout ce, qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature ? Après tout cela il eſt bien ridicule de l'entendre prononcer dans

(a) *Préface* (b) *Part.* 1. *pag.* 21. & 22.
(c) *Part.* 2. *pag.* 59.
(d) *Part.* 1. *pag.* 24.
(e) *Pag.* 18. (f) *Pag.* 38.

la ſuite du diſcours, qu'il *ne s'arrêtera point a rechercher ſi la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'eſt pas dégrader ſa nature, ſe mettre au niveau des bêtes eſclaves de l'inſtinct, offenſer même l'auteur de ſon être, que de renoncer ſans reſerve au plus précieux de ſes dons* (a), c'eſt-à-dire à la liberté. Voilà ce qu'il prononce avec beaucoup de gravité & d'impoſture après qu'il a mis tant de fois lui-même ſon homme naturel *au niveau des bêtes eſclaves de l'inſtinct* en le faiſant agir tout auſſi qu'elles par *inſtinct*, & par *ſimple impulſion de nature*, & qu'avec ſes irréflexions, & ſes *pures ſenſations* il l'a fait renoncer au *don précieux* de la liberté. C'eſt ainſi que ſemblable à l'ame du ſauvage, qui *ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle ſans aucune idée de l'avenir quelque prochain qu'il puiſſe être* (b), ce philoſophe ſe livre aux ſeules idées actuelles que la matière préſente de ſon diſcours lui excite dans la fantaiſie, ſe ſouciant fort-

(a) *Part.* 2. *pag.* 93.
(b) *Part.* 1. *pag.* 24.

peu de ce qu'il a dit depuis un moment, & moins encore de ce qu'il va dire un moment après.

Que s'il a véritablement reconnu dans l'homme cette liberté d'arbitre, que malgré toutes les contradictions de ſon ſyſtême il lui a fallu avouer en termes formels, il falloit bien reconnoître auſſi qu'un don ſi *précieux* montre évidemment que la nature a impoſé à l'homme des emplois plus nobles à exercer que ceux de la bête. Quel don bien *précieux* qu'une liberté, qui n'aboutiroit qu'à la faculté de ſe nourrir de viande, ou de chataignes, de ne point manger quand on a faim, ou ſe remplir juſqu'a la gorge quand on eſt nourri, de choiſir le *prendre*, ou le *laiſſer*, la *fuite*, ou le *combat* dans la rencontre d'une bête féroce! Si l'homme n'a d'autres devoirs à accomplir que ceux de l'animalité, s'il n'a d'autres biens à connoître dans l'univers que la *nourriture*, *une femelle*, *& le repos*, il ne ſait que faire de ſa liberté, & je dis avec aſſurance que la néceſſité phyſique de la bête eſt plus précieuſe &

de meilleure condition que toute la liberté humaine.

Mais M. Rouſſeau eſt fort loin de reconnoître dans l'homme naturel des devoirs d'aucune ſorte au de-là des beſoins phyſiques de l'animalité, qui lui ſont communs avec toutes les bêtes de la terre. C'eſt-là tout le deſſein de ſon hypothèſe ſuivant l'idée, qu'il a formée dans ſon eſprit, d'une autre eſpèce de liberté humaine, idée qui étant très-fauſſe & très-abſurde, c'eſt peut-être pourquoi il demeura plus conſtamment juſques à la fin du diſcours. Cette idée chimérique de liberté eſt celle, qui lui a fait bannir de l'homme toute ſorte de lien & de devoir ſocial en le bornant a une perpétuelle & farouche ſolitude, n'imaginer que de l'eſclavage dans toute ſociété, calomnier les loix d'avoir *détruit ſans retour la liberté naturelle* *, & enfin anéantir toute loi morale dans la nature humaine. Voilà une eſpèce de liberté, à laquelle ni les Grecs, ni les Romains, peuples d'ailleurs ſi jaloux de liberté, n'ont

* *Part. 2. pag.* 83.

point ſongé, liberté qui fait moins des hommes libres, que des véritables libertins, liberté étrange, & très-fauſſe, dont il eſt dit dans la Sainte Écriture que l'homme vain s'élève en ſuperbe, & ſe tient pour né libre comme ce petit ânon, qui ſans frein, & ſans retenue ne fait que ſauter librement çà & là dans la campagne. Il eſt pourtant aiſé d'appercevoir que l'homme étant de ſa nature un très-noble principe d'une infinité d'actions, dont lui ſeul eſt capable, étant auſſi doué d'une pleine liberté d'arbitre pour pouvoir s'appliquer à celles qu'il voudra, c'eſt juſtement pourquoi il lui falloit préſcrire un certain ordre, & de certaines bornes trop néceſſaires à fin que dans l'étendue de ſes facultés, & dans la multiplicité de ſes actions il ne s'égarât point par ſa liberté des idées, que la nature, c'eſt-à-dire ſon auteur, avoit formées ſur lui, & voilà le vrai fondement de la loi morale de nature dans l'homme.

Si on eût ſongé à conſidérer cet homme moins tel que la nature l'a formé, que tel qu'elle le veut; ſi on eût eu

véritable connoiſſance de la condition de ſon eſprit, on eût peut-être apperçu d'abord que le premier devoir, qu'elle lui dût impoſer, c'eſt envers ſon Créateur. C'eſt une choſe inconteſtable, & que M. Rouſſeau avec toute la ſubtilité de ſon eſprit irreligieux ne ſauroit point démentir que tout homme, qui veuille bien faire quelque uſage de cette lumière, qui lui eſt imprimée, & ne point ſe livrer à cet excés de *péſanteur, & de ſtupidité*, qu'on ne trouvera peut-être ailleurs que dans l'imagination de ce philoſophe, eſt capable même dans la plus ſauvage ſolitude de voir la répugnance, & l'impoſſibilité d'une progreſſion de cauſes à l'infini, & de parvenir ainſi par le raiſonnement à connoître l'exiſtence d'une cauſe première, d'un auteur ſouverain de tout ce monde viſible. Delà il s'enſuit par un naturel enchainement des opérations de ſon eſprit, qu'il en doit auſſi admirer la ſageſſe dans le bel ordre de l'univers, en craindre la puiſſance, & en révérer la majeſté dans la grandeur de ſes ouvrages, en appercevoir la providence, & la nature bienfaiſante dans

l'entretien & la nourriture de tant d'êtres ſenſibles ſur la terre. Il lui ſera aiſé après cela ſuivant ce penchant même, qui nous fait naturellement eſtimer la perfection, reconnoître la bienfaiſance, & chérir la bonté de concevoir des ſentimens d'eſtime, de reconnoiſſance, & d'amour pour cet être ſouverain, & de lui en donner auſſi de quelque manières des marques ſenſibles, & voilà s'éveiller dans l'homme cette religion première que nous appellons naturelle.

Si M. Rouſſeau ſe montroit ouvertement un deiſte s'employerois ici quelque raiſon pour lui faire voir que cette religion, qui nous apprend à honorer un être ſouverain, tout-puiſſant, & auteur de la nature, n'eſt pas enfin une chimère, ni une rêverie de l'eſprit humain, mais qu'elle eſt une vérité très-honorable, & très-importante, & qu'elle eſt même un devoir ſacré de l'homme à l'égard de ſon Créateur. Mais comme il ſemble eſtimer pour quelque choſe la religion dans ceux *,

* *Not. 7. pag.* 141.

qui furent honorés dans leurs premiers pères de leçons ſurnaturelles, je crois pouvoir me diſpenſer de démontrer tout cela, & il n'eſt plus queſtion que de ſavoir ſi l'homme peut naturellement, c'eſt-à-dire par ſa ſeule lumière naturelle arriver à quelque connoiſſance, tout imparfaite qu'on la voudra, de ce Divin Créateur, & de ſes propres devoirs envers lui.

M. Rouſſeau viendra nous railler ſur cela, & nous dire que ce ſont-là les *tardives leçons de la ſageſſe* *, & qu'on ne doit pas *faire de l'homme un philoſophe avant que d'en faire un homme*. Mais il faut toujours être bien attentif aux équivoques d'un adroit parleur. Que l'on remarque que ces termes de philoſophe, & de raiſonnable ne ſont le plus ſouvent qu'une même choſe dans le langage ſingulier de cet écrivain, qui eût dû pourtant ſe convaincre lui-même par l'expérience qu'on eſt quelquefois, ou qu'on veut être philoſophe ſans être raiſonnable. Un homme qui auroit à peine les premières & les

* *Préface.*

plus ſimples notions de ſes devoirs les plus importans, qui auroit ſeulement une idée du bien, & du mal moral, d'une religion, d'une juſtice, ce ſeroit ſuivant le langage de M. Rouſſeau déjà un philoſophe, qu'il ne faut pas chercher ſi de bonne heure dans l'homme. C'eſt donc pour éviter l'abſurde de faire l'homme philoſophe avant le tems, qu'il a tâché de le faire homme point raiſonnable, & qu'il a bien trouvé dans ſa nouvelle hiſtoire du genre humain le moyen de faire tant d'hommes, qui pendant des *multitudes de ſiècles* ne furent raiſonnables preſque point du tout.

Ce ſeroit ſurement un paradoxe bien étrange à imaginer que de faire de l'homme *un philoſophe avant que d'en faire un homme.* Mais il n'eſt pas moins abſurde de vouloir faire des hommes, qui n'ayent pas à faire uſage de la raiſon. Pour parvenir indépendamment de la révélation à quelque connoiſſance du moins imparfaite d'une cauſe première, & ſouveraine, il n'eſt pas enfin néceſſaire d'avoir approfondi aucun des myſtères le plus cachés de la phyſique, ni d'avoir fait des découvertes

extraordinaires, ni d'avoir apperçu la conſtitution intime du monde, la nature des aſtres, des animaux, des plantes. Les cieux nous montrent la gloire de Dieu, & le firmament annonce qu'il eſt un ouvrage de ſes mains. Auſſi ne faut-il que des yeux pour voir, & de l'eſprit pour entendre.

Que s'il eſt beaucoup de gens, qui auroient de la difficulté d'entendre cette voix; ſi des philoſophes même, & des ſages ſe ſont étrangement égarés ſur ce ſujet juſqu'à attribuer la formation du monde au hazard, au concours fortuit des atomes, à l'éternité de la matière; s'ils ont été aſſez aveugles pour ne point connoître aucune providence d'un auteur ſouverain de la nature, & pour ôter tout commerce de religion entre l'homme & Dieu; premièrement ce ne ſeroit point là une objection à nous faire par M. Rouſſeau, & il ſeroit bien ridicule de l'entendre tirer avantage de ce que des hommes, & des philoſophes n'ont connu ni religion, ni Dieu, pour en conclurre que ce n'eſt point un devoir de nature de les connoître, tandis qu'il ſonge lui-

même à nous débiter des dogmes fort singuliers de nature, que perſonne n'entend hormis lui ſeul. Mais c'eſt ici qu'il faut bien écarter la vaine hypothèſe, & reconnoître les mauvais effets de cette corruption de nature, qui ayant gâté le cœur, & obſcurci la raiſon dans l'homme, lui a rendu par là méconnoiſſables ſes devoirs envers ſon Créateur. S'il y a donc quelque difficulté dans l'homme ſoit ſauvage, ſoit civil, de parvenir par la ſeule lumière de la raiſon à la connoiſſance d'un Dieu, & de l'obligation de lui rendre hommage, ce n'eſt point dans la conſtitution originaire de la nature humaine, c'eſt dans le péché de nos premiers pères qu'il en faut chercher la cauſe. Ce que M. Rouſſeau ayant voulu ſottement *écarter* comme un des *faits*, qui *ne touchent point à la queſtion* *, pour aller rêver dans des hypothèſes chimériques, c'eſt pourquoi il n'a point ſu lui-même connoître ce devoir important de ſon homme naturel, & comptant les défauts préſens de l'humanité

* *Exord. pag.* 4.

parmi les caractères de ſa conſtitution originelle, il n'a ſu trouver dans l'état de nature que des hommes, qui n'ont la moindre idée ni de Dieu, ni de religion.

Quant aux devoirs de l'homme naturel à l'égard des hommes ſes ſemblables, il eût fallu être perſuadé que parmi les principes de la nature humaine il y a celui de la ſociabilité pour les ſavoir connoître. Mais comme cette ſociabilité étoit juſtement une des *anciennes erreurs*, & un des *préjugés invétérés* que M. Rouſſeau venoit *détruire*, & qu'il vouloit bien perſuader le genre humain, que c'eſt la vie ſolitaire qui nous a été *preſcritte par la nature* *; auſſi ne faut-il point s'étonner qu'il n'ait pas plus trouvé de devoirs mutuels parmi les hommes de l'état de nature, qu'il n'y en a entre les loups, les ſinges, & les autres animaux de la terre. La haine irraiſonnable de ce philoſophe contre toute ſorte de ſociété humaine ſe montre ſi ouvertement du principe à la fin de ſon diſcours, que

* *Part. 1. pag.* 13.

l'on diroit qu'elle ſeule en a été toute la raiſon, le fondement, & la règle. Combien de maux n'exagère-t-il dans cette ſociété pour en décrier la conſtitution, & lui préférer la vie ſolitaire de ſon ſauvage? On l'entend nombrer cette quantité de *métiers malſains, qui abrégent les jours, ou détruiſent le tempérament, tels que ſont les travaux des mines, les diverſes préparations des métaux, & des minéraux, du plomb, du cuivre, du mercure; ces autres métiers périlleux, qui coûtent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, coureurs, charpentiers, maçons* *. Que cela eſt ridicule! Quand même tous ces métiers ſeroient des choſes abſolument inévitables, & néceſſairement attachées à une vie ſociale parmi les hommes, ce qui pourtant n'eſt pas, eſt-ce que ce ſont là peut-être des métiers plus *malſains*, & plus *périlleux* que celui de ſe battre par profeſſion avec des ours, & des loups, & de dormir tranquillement, & dans une épouventable ſureté *toujours voiſin du danger?* Aſſu-

* *Not. 7. pag. 136.*

rément parmi tous ces métiers-là on n'en ſauroit même trouver aucun auſſi *malſain*, ni auſſi *périlleux* que la vie ſauvage elle-même, ſi l'on ſe reſſouvient que cette barbare *loi de Sparte*, la nature n'y laiſſant vivre que ceux, qui ſont aſſez *bien conſtitués* pour y pouvoir durer long tems, *fait périr tous les autres* (a).

En pourſuivant les maux de la ſociété il veut bien nombrer auſſi les *paſſions violentes, qui nous épuiſent, & nous défolent, les travaux exceſſifs des pauvres, la moleſſe à laquelle les riches s'abandonnent, les monſtrueux mélanges des alimens, leurs pernicieux aſſaiſonnemens* (b); juſqu'aux *denrées corrompues*, aux *drogues falſifiées*, aux *friponneries de ceux, qui les vendent*; plus encore les *aſſaſſinats, les empoiſonnemens, les vols des grands chemins*; même *les moyens honteux d'empêcher la naiſſance des hommes, les avortemens ſecrets, l'expoſition, où le meurtre d'une multitude d'enfans*, la *mutilation de ces malheureux, dont on ſacrifie la poſté-*

(a) *Part.* 1. *p.* 8. (b) *N.* 7. *p.* 133. & 135.

rité à des vaines chanſons. Mais que ſert d'étourdir la fantaiſie d'un lecteur par ce long dénombrement d'iniquités? Tous les déſordres, & les crimes imaginables, il falloit dire en un mot, ſont l'ouvrage de cette ſociété. Il n'importe rien qu'elle-même s'empreſſe de les reprouver hautement, qu'elle les défende par des loix, & les châtie par des punitions ſévères; qu'il y ait tant d'honnêtes gens, qui ſavent bien éviter la *moleſſe*, & les *monſtrueux mélanges d'alimens*, qui ont en horreur les *friponneries*, les *aſſaſſinats*, les *empoiſonnemens*, & tous les autres crimes, & qui pourtant ne laiſſent pas d'être dans cette ſociété, & d'en être même les membres les plus eſtimés. Tout cela n'importe; il faut toujours être bien perſuadé que toute ſociété eſt méchante, que tous ces maux ſont des effets néceſſaires d'une vie ſociale, & qu'il faut les mettre à charge d'elle, comme ſi des hommes ne pouvoient point vivre dans quelque ſorte de ſociété, ni ſe parler, ni même ſe reconnoître les uns les autres, ſans y avoir auſſi parmi eux les *denrées corrompues, les drogues falſi-*

fées, les *empoisonnemens*, *les vols*, & les autres iniquités. Heureux l'état de nature, où l'on eſt d'autant moins dans le cas *d'empêcher par des moyens honteux la naiſſance* des enfans, qu'on n'a pas même *l'idée des ſuites de cette action* *, dont les enfans ſont procréés; où n'y ayant ni pudeur, ni règle d'honnêteté, ni loi de mariages, il n'y a pas même cet *honneur vicieux*, qui produit les *avortemens ſecrets*; où la miſère des parens ne ſauroit cauſer ni *l'expoſition*, ni le *meurtre des enfans*, ni d'autre mal que celui de les manger peut-être quelquefois par la néceſſité preſſante de la faim; où enfin tout raiſonnement étant banni de l'homme, il n'eſt pas plus dans le cas de faire abus de cette faculté intelligente qu'il a de ſon eſſence, que les bêtes ne puiſſent faire de celle, qu'elles n'ont pas.

Il n'eſt que trop ſûr que l'on fait des grands maux dans la ſociété des hommes: c'eſt ce que tout le monde avoue, & qu'une expérience continuelle nous a toujours appris. Mais de met-

* *Not.* 10. *pag.* 165. & 166.

tre ſur le compte d'une faculté tous les abus qu'on en fait, & d'attribuer à la nature & à la conſtitution d'un état tous les déſordres, qu'on y peut commettre, c'eſt ſurement raiſonner moins en ſage philoſophe, qu'en homme bien vulgaire. C'eſt ainſi qu'on voudroit mettre auſſi ſur le compte de la philoſophie toutes les erreurs, que tant de faux, & d'étranges philoſophes y ont débitées; c'eſt ainſi qu'on voudroit préférer l'état de la bête, ſa condition irraiſonnable, & ſa néceſſité à l'état de l'homme, à l'intelligence, à la liberté, parceque ce n'eſt que parmi le genre humain, & par l'abus qu'on fait de la liberté, & de l'intelligence qu'on voit naître tant de déſordres, qu'on ſait dreſſer tant de tromperies, & commettre tant de crimes, dont la bête n'eſt pas même capable.

Avant que de bannir de l'homme ainſi qu'on a tâché de faire. toute ſorte de ſociété avec ſes ſemblables pour le ramener à ſon premier état de nature, il falloit conſidérer cette ſociété non telle qu'elle eſt à préſent, ou qu'elle paroit être aux yeux farouches de

M. Rouſſeau, mais telle qu'elle a dû être dans les intentions ſimples de la nature même. Il falloit néceſſairement diſtinguer dans elle ce, qu'elle tient de ſa première inſtitution naturelle, & qui n'en eſt pour ainſi dire que le pur fond, de ces qualités bonnes, au mauvaiſes, qui enſuite lui ont été ſurajoutées; car ſi la nature avoit deſtiné l'homme à une ſociété innocente, qui puis ſoit devenue méchante par une corruption ſurvenue, on ne le rendra pas à ſon état naturel en lui défendant toute ſociété, & en le reduiſant à l'état d'un animal ſolitaire & iſolé, de même qu'on ne ſuivroit point du tout l'ouvrage & le deſſein de la nature en dépouillant l'homme de la lumière de raiſon pour lui en ôter les abus, qu'il en fait.

Il eſt démontré par tant de preuves, que l'homme eſt de ſa nature deſtiné à la ſociété, qu'il ne faut qu'un eſprit auſſi dérangé que celui de ce philoſophe pour le nier. C'eſt un axiome de nature très-certain, & très-avoué, que tout être doué de ſentiment aime toujours ſon ſemblable.

En effet il eſt aiſé de concevoir qu'on doit être porté par un penchant naturel à aimer dans autrui cette nature, qu'on aime dans ſoi-même, de ſorte que c'eſt du même principe que decoulent l'amour de ſoi-même, & celui de ſon ſemblable, & que pour ainſi dire on aime ſon ſemblable comme ſoi-même dans ſa propre image. On peut appercevoir dans la nature une infinité d'exemples, qui confirment la vérité de cet axiome, & tous les animaux nous en fourniſſent. Mais chacun agiſſant toujours ſelon ſa propre & particulière nature, il eſt bien évident que cet amour des ſemblables doit ſe montrer d'une différente manière dans les hommes, & dans les autres animaux. C'eſt cet amour qui porte les *ſinges* & les *corneilles* à s'attrouper à peu près de même que faiſoient les hommes de M. Rouſſeau des tems anciens, c'eſt-à-dire comme des animaux qui n'ont point d'entendement. C'eſt lui qui doit porter des eſprits connoiſſans, & raiſonnables à s'approcher les uns des autres par l'intelligence & par la raiſon, à ſe reconnoître, & à ſe communi-

quer mutuellement leurs penſées, & leurs affections même indépendamment de tout beſoin phyſique de l'animalité. Voilà ce que c'étoit que la première & très-ſimple idée de la ſociété humaine dans l'inſtitution de la nature. On ne trouve point juſqu'ici ni la *violence des hommes puiſſans*, ni l'*oppreſſion des foibles* (*a*), ni cette ſociété brouillante, & mauvaiſe, qui *porte néceſſairement les hommes à s'entrehair à proportion que leurs intérêts ſe croiſent, à ſe rendre mutuellement des ſervices apparens, & à ſe faire en effet tous les maux imaginables* (*b*). Il n'y a enfin rien de méchant, rien de fâcheux, rien qui mérite la haine & les invectives d'un philoſophe.

M. Rouſſeau engagé dans l'entrepriſe de détruire *juſqu'à la racine l'ancienne erreur* de la ſociabilité de l'homme a bien vu qu'il falloit pour cela entièrement écarter de ſon état de nature tout ſentiment d'amour. C'eſt là ce qui lui a fait imaginer des hommes naturels inſenſibles à ce mouvement de la

(a) *Préface.* (b) *Not. 7. Pag. 130.*

nature, qui ne connoiſſoient aucune ſorte d'amour ni même conjugal, ni paternel, ni filial, qui à les bien prendre ne ſont enfin que des diverſes applications de cet amour des ſemblables. Il eſt vrai qu'il lui fallut pour cela entretenir pendant bien de ſiècles ſon ſauvage dans un état d'ignorance préciſément forcée, & très-éloignée de ſa propre nature juſqu'à lui faire ignorer quelles étoient les *ſuites de ſon action* dans la procréation des enfans, & que tous les animaux de ſon eſpèce, & cette même femme, avec qui il cherchoit à ſatisfaire ſon *beſoin*, avoient une *manière de penſer, & de ſentir conforme à la ſienne* * , c'eſt-à-dire qu'ils étoient des êtres ſemblables à lui. Si une ignorance ſi ſotte eſt véritablement poſſible dans un homme, ſi elle n'eſt pas plutôt une des chimères de notre philoſophe, faudra-t-il beaucoup s'étonner que le lourd ſauvage ne ſache pas ce que c'eſt que l'amour après qu'on a eu tant de ſoin d'éloigner de ſa connoiſſance tous les objets, qui lui ſont pro-

* *Parte 2. pag. 62.*

portionnés, & qu'on ne lui a pas laiſſé appercevoir plus de raiſon d'aimer des hommes, & des femmes que des bêtes, des arbres, & des rochers? Il n'eſt point dit que la nature ait inſpiré dans l'homme de l'amour pour des objets inconnus. Ce n'eſt même qu'enſuite de la connoiſſance, que pluſieurs penchans naturels ſe développent dans lui, & c'eſt un axiome avoué par tous les philoſophes que la volonté humaine ne cherche rien, qui ne ſoit auparavant connu par l'entendement. Mais il ne ſeroit pas pourtant plus raiſonnable de conclurre de là que l'amour n'eſt point naturel à l'homme, qu'il eſt un ſentiment factice & qu'il ne vient que de l'habitude, que de dire que ce n'eſt point la nature du feu de bruler parce qu'il ne ſauroit ſortir du caillou ſans un coup qui le frappe, ni brûler actuellement ſans être appliqué à la matière combuſtible.

En effet auſſi tôt que ce ſauvage *le tems lui ayant fait appercevoir des conformités entre ſa femelle, & lui-même*, de ces conformités, qu'il voyoit dans elle commença à juger de celles qu'il

n'appercevoit pas, auſſi tôt qu'il vint à bout de conclurre que ſa femelle *avoit une manière de penſer, & de ſentir entièrement conforme à la ſienne*, & qu'enfin cette importante vérité *ſe fut bien établie dans ſon eſprit*, l'on ne tarde guères à le voir ſonger à ſe former des cabanes, & paſſer à l'*habitude* d'y vivre enſemble avec ſa femme ; l'on voit s' exciter dans lui les *doux ſentimens* de l'amour conjugal, & du paternel, & naître parmi les hommes des petites ſociétés dans l'établiſſement, & la diſtinction des familles. Auſſi eſt-il évident que cette affection de l'amour lui eſt trop naturelle d'abord qu'il en connoît les objets, qui lui ſont proportionnés & propres.

Il ne faut que méditer un peu ſur l'homme pour trouver dans ſa propre conſtitution bien d'autres argumens, qui font clairement voir que c'eſt la nature elle-même, qui l'a formé pour une vie ſociale. C'eſt ce que montrent premièrement ces affections, & ces facultés d'eſprit, dont la nature l'a douè; car celles-ci ne pouvant de l'aveu de M. Rouſſeau ſe développer qu'à l'aide,

& par l'occaſion d'un ſociété, ni ſe rendre agiſſantes, que dans elle, il ſeroit abſurde de dire que la nature les lui ait données pour les enſeveliſſ perpétuellement inutiles, & ſtupides dans une vie ſolitaire. Si l'homme ne peut point *franchir le grand intervalle*, qu'il y a des *pures ſenſations aux plus ſimples connoiſſances* ſans le ſecours de la *communication*, pourquoi cette nature, qui l'a doué de l'excellente faculté de connoître, lui aura-t-elle défendu cette *communication*, ce moyen néceſſaire de franchir le *grand intervalle*? eſt-ce que la nature a fait des choſes ſi inutilement? eſt-ce qu'elle a été ſi contraire à elle-même dans ſes ouvrages? Cette *pitié*, cette *commiſération*, ſentimens naturels, qui ſe font appercevoir d'une manière particulière dans l'homme, & qui portent cet être *compatiſſant & ſenſible à s'identifier avec l'animal ſouffrant* *; ces autres vertus, qui en dépendent, & qui de l'avis de M. Rouſſeau en ſont des productions, telles que la *clémence*, la *généroſité*,

* *Pare. 1. pag. 42. & 44.*

l'*humanité* *, eſt-ce qu'elles lui ſont données par la nature pour s'*identifier* avec des ours ? pour en faire parade parmi les rochers, & les arbres des forêts ?

Mais M. Rouſſeau qui ne trouve pas d'une grande force les preuves morales pas même où il entreprend de regarder l'homme du côté métaphyſique & moral, trouvera peut-être que celles, qu'on tire de la nature, & des caractères de l'eſprit, ne ſont que des *preuves morales*, qui n'ont pas une grande force chez lui. Tâchons de lui en donner des autres tirées de la matière, & de la diſpoſition extérieure du corps humain. Elles ne ſeront pas à la vérité des démonſtrations mathématiques ; mais elles ne feront pas moins connoître quelles ont été les intentions de la nature ſur l'homme à l'égard de la ſociabilité.

D'entre toutes les eſpèces d'animaux, qui ſont ſur la terre, il n'y en a aucune dont les individus ſe diſtinguent entre eux par une auſſi grande, & auſ-

* *Pag.* 43.

ſi frappante diverſité de viſages, que celle que l'on trouve entre les individus de l'eſpèce humaine. Il ſera bien difficile de trouver deux hommes, qu'on ne puiſſe aiſément diſtinguer par le viſage, tandis qu'il ſeroit preſqu'auſſi difficile de trouver deux bêtes d'une même eſpèce, qu'on puiſſe aiſément diſtinguer. On eſt ſurpris de voir parmi les hommes dans des linéamens ſemblables tant de différentes phyſionomies; & j'oſerois dire qu'il y a preſque plus de différence de ce côté-là d'homme à homme, qu'il n'y a parmi bien d'animaux d'eſpèce à eſpèce. Mais pourquoi la nature a-t-elle placé dans cette partie du corps humain, qui la première frappe les yeux des regardans, une marque ſi vive, & ſi propre à diſtinguer les individus de cette eſpèce? pourquoi a-t-elle voulu faire paroître dans les ſeuls hommes ce caractère ſingulier, qu'elle n'a point mis dans les autres animaux, ſi ce n'eſt parcequ'elle a ſongé à former des hommes, qui duſſent avoir quelque raiſon de ſe reconnoître, & de ſe diſtinguer entre eux? Voilà donc que les idées de la nature ſont

bien gardées par ces hommes naturels, qui toujours ſolitaires ſe rencontrent *peut-être à peine deux fois en leur vie ſans ſe connoître*, & ſur tout par cette mère, & ce fils, qui ne tardant pas à ſe donner un perpétuel adieu d'abord que celui-ci eſt en état de ſe chercher ſa pâture, en viennent bientôt au point de *ne pas même ſe reconnoître* l'un l'autre *.

Mais qu'en dira-t-on de ce caractère preſque admirable, & tout propre du viſage humain, de faire paroître ſi viſiblement dans les diverſes formes, qu'il prend, les affections de l'eſprit, & du cœur, qu'il manifeſte ſouvent même en dépit de la ruſe, & de la fiction, qui voudroit les occulter? C'eſt le viſage qui fait voir la douleur, & l'affliction de l'eſprit par les pleurs, la gayeté & la joie par le ris, la honte par la rougeur, la crainte par la pâleur, l'étonnement par la fronçure des ſourcils, & le menſonge lui-même, malgré les efforts qu'il fait pour ſe cacher, eſt quelquesfois trahi par

* *Pag.* 29.

le viſage. Les diſpoſitions internes du corps, telles que la ſanté, & la maladie, la vigueur de la jeuneſſe, & la langueur de la vieilleſſe, ne ſe montrent pas moins par cet eſpion de l'interne, & c'eſt de là qu'on lui a donné le nom de phyſionomie parceque c'eſt lui qui fait connoître la nature de l'individu. A-t-on jamais vu quelque choſe de ſemblable dans les autres animaux? Après cela il faut bien être aveuglement épris de ſes préjugés pour ne pas voir quelles ont été les intentions de la nature dans la formation des hommes, & pour dire qu'elle *a peu préparé leur ſociabilité*, qu'elle y *a peu mis du ſien* *. Puiſque ce lourd ſauvage ne veut point faire cas de tout ce, qu'elle a préparé dans lui; puiſqu'il veut ainſi tromper les idées de la nature, laiſſons qu'il aille manifeſter en l'air les mouvemens de ſon cœur, & qu'il ſe donne la peine de vivre comme un fou, & de pleurer avec les arbres.

Mais rien ne montre peut-être mieux la part, que la nature prit dans la fo-

* *Pag.* 37.

ciabilité de l'homme que ce moyen, qu'elle lui a fourni de communiquer ſes ſentimens par la parole, quelqu'effort que M. Rouſſeau faſſe d'écarter de ſon état de nature cette admirable faculté, d'en mépriſer l'uſage, & de le remplir de difficultés imaginaires.

Toutes les obſervations, qu'on peut faire à cet égard ſont généralement voir un ſi naturel rapport entre la voix de l'animal, & les affections internes de ſon ame, que la nature ſemble évidemment ne la lui avoir donnée, que pour exprimer des ſentimens. C'eſt par l'organe de la voix que les bêtes mêmes donnent ſouvent des marques ſenſibles de douleur, de déſir, de crainte, de rejouiſſance, & d'amour. Le même ouvrage de la nature ſe montre dans l'animal raiſonnable avec cet avantage qu'elle ne lui ayant point déterminé la voix à ces cris uniformes, ni à cette fâcheuſe monotonie, qu'on trouve généralement dans toutes les autres eſpèces, il ne ſauroit point être borné ni à mugir comme le taureau, ni à hurler comme le loup, ni à aboyer comme le chien, & qu'outre cela, ce qui eſt

bien plus ſingulier, & plus remarquable dans lui, il a le pouvoir de modifier ſa voix en diverſes manières par l'articulation.

Il eſt aiſé de voir que nul animal n'a été ſi bien formé que l'homme à l'articulation de la parole, ce qui fit avouer à M. Rouſſeau que l'*organe de la parole lui eſt naturel* *. Le ſon de ſa voix point coupé pour ainſi dire en petites pièces, comme celui des autres animaux, mais ſimple, ſuivi, & capable d'une quantité d'inflexions arbitraires; ſa bouche d'une petite ouverture, & par là plus propre à entretenir cette portion d'air, qui eſt renvoyé des poumons, & à lui donner diverſes modifications en ſortant; ſes lévres faciles au mouvement, & qui s'uniſſent parfaitement enſemble pour arrêter la ſortie de l'air; ſa langue très-agile, & très-obéiſſante aux ordres de la faculté organique pour les exécuter avec la plus grande promptitude. Or la nature, c'eſt-à-dire la providence très-raiſonnable du Créateur n'ayant rien fait ſans raiſon, & ſans

* *Not. 8. pag. 148.*

deſſein, que M. Rouſſeau, ce profond rechercheur de la nature, daigne nous dire pourquoi elle a formé ainſi l'homme à différence de tous les autres animaux; pourquoi elle a mis dans lui ſeul cette habileté de rompre, de replier, de diverſifier de tant de manières le ſon de ſa voix, pour en compoſer une prodigieuſe quantité de mots divers, ſi ce n'eſt pas afin qu'il ſurpaſsât d'autant les autres dans la multitude, & la diverſité des ſignes pour exprimer ſes ſentimens, qu'il les ſurpaſſoit dans le nombre, & dans la nobleſſe de ces ſentimens mêmes. Qu'il daigne nous apprendre quel autre uſage on pouvoit faire de l'*organe de la parole*, quel autre deſſein la nature put ſe propoſer en le fourniſſant à l'homme; car de dire que l'*organe lui eſt naturel*, & qu'il ne lui eſt point naturel d'en faire cet uſage, auquel il pouvoit uniquement ſervir, c'eſt accuſer la nature, ou pour mieux dire, la ſouveraine providence d'une ſote contradiction, ou d'un ouvrage fortuit, & ſans deſſein.

M. Rouſſeau voudroit bien nous repréſenter les inconveniens du langage

humain, mais il fait ici le dégoûté. Il ne veut rien dire, car *ce n'eſt pas à lui*, dit-il, *qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré ne veut point ſupporter patiemment ſes prétendus paradoxes* (*a*). Apparemment il ſouhaiteroit bien de la patience dans le *peuple lettré*. Mais qu'en diront les *Platons*, & les *Xenocrates*? je doute beaucoup ſi avec toute leur inaltérable modération leur patience ne ſera pas pouſſée à bout par tant d'extravagances, & de folies qu'on leur fait écouter. Voudrat-il compter ces philoſophes auſſi parmi le *peuple lettré*? ce ne ſeroit point là montrer aſſez de reſpect pour ſes juges. Quoiqu'il en ſoit il lui ſuffit de s'être élevé par ſes *prétendus paradoxes* au-deſſus du *peuple lettré*: après cela pour s'en évader lui-même de la cenſure il laiſſe parler *des gens, à qui*, dit-il, *on n'a point fait un crime d'oſer prendre quelquefois le parti de la raiſon contre l'avis de la multitude* (*b*). C'eſt Iſaac Voſſius qui nous vient dire que le genre humain ne ſeroit pas moins heureux ſi

(a) *Not 6. pag.* 167. (b) *Pag.* 167.

au lieu de cette confuſion, & de cette peſte de différens langages, il étoit permis d'expliquer tous ſes ſentimens par des ſignes, des mouvemens, & des geſtes; & que les bêtes ſans aucun interprète expriment plus promptement, & peut-être auſſi plus heureuſement leurs penſées, que les hommes ne puiſſent faire, ſur tout lors qu'ils parlent en langue étrangère. C'eſt-là ce que Voſſius a dit, ſans pourtant qu'on lui ait *fait un crime* d'avoir avancé une légéreté ſemblable parmi une quantité de bonnes choſes; & puis on ne veut point *patiemment ſupporter* dans M. Rouſſeau un tiſſu continuel de paradoxes inouis, qui frappent d'abord le ſens commun. Voilà le tort qu'on lui fait. N'a-t-il pas bien raiſon de nous en faire ſes plaintes?

On peut accorder ſans conteſtation à tous les deux que l'homme ne ſeroit pas moins heureux de quelque façon qu'il pût exprimer ſes ſentimens, même ſans le langage, pourvû qu'il les exprimât bien & promptement; & à la vérité pour nous dire une choſe ſi vulgaire, & même ſi frivole, il n'étoit

point nécessaire de s'élever *contre l'avis de la multitude.* Mais il falloit bien que ces *partisans de la raison* fussent nous découvrir ces *mouvemens*, ces *gestes*, enfin ce moyen meilleur, s'il y avoit, ou qui du moins ne fût pas encore plus imparfait que la parole; car de bannir absolument de la nature humaine toute sorte de langage, & de dire avec M. Rousseau ce que Vossius n'a pourtant jamais dit, que l'état naturel & propre de l'homme est de s'en rester perpétuellement muet, sous le prétexte que la parole ne paroit pas un moyen tout à fait exempt d'inconvéniens pour exprimer les pensées, c'est-là évidemment moins prendre le parti de la raison, que de la folie.

Si je voulois pourtant examiner la remarque de Vossius, j'en pourrois faire connoître le peu de solidité, en faisant voir que si les bêtes expriment peut-être plus heureusement leurs pensées, ce n'est pas que les signes, & les moyens d'exprimer en soient plus parfaits, c'est que leur manière de penser l'est beaucoup moins, c'est que toutes leurs pensées n'étant que d'exigences maté-

rielles, & à peu près uniformes, elles ont beaucoup moins de choſes à exprimer. Quant à la multitude, & à la diverſité de langages, qu'on trouve parmi les hommes, je ne crois point qu'on nous voudra exagérer pour un grand malheur qu'il n'y ait pas un langage commun entre les Italiens, & les Tartares, entre les Ruſſiens, & les Eſpagnols, entre les Mexicains, & les Chinois, ſur tout dans cet état de nature, dont il eſt queſtion, où l'on ne peut point ſuppoſer ces immenſes navigations, qui ont fourni le moyen d'approcher des peuples éloignés de la moitié du globe. Quoiqu'il en ſoit je ne voudrois pas même conteſter que ce ne ſoit-là une imperfection de la parole, & qu'on ne puiſſe trouver inconvénient en quelque ſens que deux hommes de diverſes nations ne ſachent pas s'entendre, & ſe communiquer l'un l'autre leurs ſentimens. Mais je dirai auſſi ſans tomber dans les paradoxes de M. Rouſſeau, qu'il ne paroit pas avoir été le ſoin de la nature d'approcher entre eux, comme des habitans d'une même contrée, des peuples

qu'elle-même a ſéparés par des longs traits de mer ou de pays, ou par des montagnes inacceſſibles, ni d'établir un commerce univerſel entre tous les habitans de la terre. Ainſi les plaintes de Voſſius ne ſont guères à propos ici; & c'eſt même une choſe bien ridicule que M. Rouſſeau ſonge à les faire valoir, & que pour décrier l'uſage de la parole, il tâche de nous repréſenter pour un inconvénient que des peuples éloignés ne puiſſent pas s'entendre entre eux, tandis que pour favoriſer le ſilence de ſes hommes naturels, il n'a trouvé point du tout inconvénient qu'il n'y ait pas le moyen de s'entendre entre une mère, & ſon fils.

Quelque imperfection que l'on puiſſe imaginer dans le langage humain, nos *partiſans de la raiſon* ont beau dire; mais il n'y avoit ſurement pas dans toute la nature, ni dans les *geſtes*, ni dans les *ſons imitatifs*, des ſignes ſi propres pour repréſenter les idées, & les opérations de l'eſprit, que ceux que fournit la parole. Il falloit pour cela des ſignes fort prompts, & il en falloit une grande quantité correſpondan-

te au grand nombre des choſes, & des idées qu'on avoit à repréſenter. Or ce n'eſt évidemment qu'à la parole, que ces deux caractères appartiennent préciſément. C'eſt la langue ſeule qui a cette habileté de ſuivre pied à pied la démarche que l'eſprit tient; & celui-ci ne ſauroit avoir tant de vélocité pour former des idées & des raiſonnemens, que celle-là n'en puiſſe preſqu'avoir autant pour les exprimer. Quant à la multitude des ſignes, on n'a qu'à ſonger à ce nombre infini des diverſes combinaiſons de lettres, qu'on peut avoir dans le ſeul alphabet latin, & on ſera étonné de voir, ce qui en effet eſt une des merveilles plus ſurprenantes de la nature, que la bouche de l'homme ſoit capable par de ſeuls mouvemens preſqu'inſenſibles de langue, & de lèvres, de former des millions de mots divers, & de les prononcer diſtinctement & ſans confuſion, de ſorte que je ne doute preſque point d'avancer que ſa ſeule bouche fournit à l'homme plus de ſignes repréſentatifs, que l'eſprit ne peut lui fournir de choſes repréſentées.

L'on fait bien que c'étoit à l'arbitre, & à l'industrie des hommes à faire l'application de ces signes, & leur donner la valeur en particulier, & que la nature n'avoit rien déterminé sur cela. Mais c'est ce que nous avons déjà une fois remarqué, que ce n'est pas en cherchant des hommes sans industrie qu'on trouvera des hommes naturels; qu'il suffisoit à l'homme d'avoir de la nature des puissances, & des facultés, & qu'au reste c'étoit à lui-même à les mettre en ouvrage suivant le dessein d'elle, qui les lui avoit données. Que si la valeur du langage ne pouvoit être que conventionelle, s'il a fallu aux hommes s'accorder entre eux sur le sens des paroles en particulier avant que de savoir s'entendre, c'est justement ce qui fait voir que la nature exige d'eux une communication d'esprit, & une société plus raisonnable que les attroupemens des *singes*, & des *corneilles*, que de les avoir doués d'une faculté, dont l'usage dans un chacun dépend nécessairement de l'accord d'une commune industrie.

Mais sur ce consentement des hom-

mes dans un premier langage M. Rouſſeau fait naître une foule de difficultés imaginaires ; il exagère ſans ceſſe les *peines inconcevables*, & le *tems infini qu'a dû coûter la première invention des langues* [a] ; il imagine des grands *embarras* dans chaque partie de cet événement, dans les *mots abſtraits*, dans les *aoriſtes*, & les *tems des verbes*, les *ſubſtantifs phyſiques*, les *particules*, la *ſintaxe*, dans la *manière de lier les propoſitions*, *les raiſonnemens*, & *de former toute la logique du diſcours*, de ſorte que ce grand philoſophe *effrayé*, comme un petit enfant d'un laid maſque, *des difficultés*, *qui ſe multiplient* dans ſa tête, & *convaincu de l'impoſſibilité preſque démontrée* (je ne ſait pas comment) *que les langues ayent pu naître, & s'établir par des moyens purement humains* (b), ne ſait rien dire d'autre ſi ſi non qu'à *peine peut-on former des conjectures ſupportables ſur la naiſſance de cet art de communiquer ſes penſées* (c); & joignant toutes ces difficultés à tant

(a) *Part.* 1. *pag.* 27. & 36.
(b) *Pag.* 30. (c) *Pag.* 27.

d'autres, laiſſe à juger combien il eût fallu de *milliers de ſiècles* pour amener les hommes à ce développement d'eſprit où ils ſont parvenus. C'eſt ainſi qu'on ne peut ſoutenir des paradoxes qu'à force de les aggrandir de plus en plus, & qu'il faut donner du corps aux ombres, & habiller des vains fantômes en ennemis épouventables pour en impoſer au monde ſes chimères.

Un Sophiſte s'efforçant un jour de démontrer par des ſallacieux ſillogiſmes à Diogene le Cinique, qu'il avoit les cornes, le philoſophe ne fit que ſe tâter de ſa main le front, diſant fort froidement qu'il ne les ſentoit pas. Un autre tâchant de lui démontrer qu'il n'y avoit point de mouvement dans la nature, Diogene ne faiſoit que ſe promener un peu ſans lui répondre un mot, laiſſant que le fait répondît par lui-même aux vains ſophiſmes de ces adverſaires. C'eſt ainſi que le fait répond à M. Rouſſeau, & anéantit tous ces grands fantômes de difficultés, qu'il tâche ici de raſſembler. L'on ſait que de tout tems, depuis l'origine du monde, les hommes ont parlé, de ſorte

qu'il faut néceſſairement dire qu'il n'y eut pas tant de *peines*, encore moins qu'il fallut du *tems infini* pour ſurmonter les obſtacles des *mots abſtraits*, des *aoriſtes*, des *ſubſtantifs*, des *particules*, & de la *logique du diſcours*. Mais, ce que l'expérience continuelle montre plus évidemment encore, tout enfant de deux années, ſous l'école d'une femme des plus vulgaires, dément ouvertement, & fait évanouir toutes les chicanes de ce ſubtil raiſonneur, & c'eſt ici qu'on peut véritablement voir la grande ſageſſe d'un prétendu philoſophe confondue par l'ignorance, & l'idiotiſme d'un petit enfant. L'on voit celui-ci apprendre fort aiſément le langage de la mère, ou de la nourrice, & quoique en bégayant par la foibleſſe de l'organe, faire très-bien entendre ſes propres idées, apprendre le ſens des *aoriſtes des verbes*, & les ſavoir diſtinguer du tems préſent, apprendre même le ſens des *mots abſtraits*, & en faire uſage à l'occaſion, quoique n'ayant à peine que des idées très-imparfaites des choſes repréſentées par ces mots. M. Rouſſeau a beau dire que

tout cela montre comment on enſeigne des langues déjà formées, mais que cela n'apprend point comment elles ſe forment. A l'égard de l'enfant la langue eſt toujours dans ſon origine; il reſte toujours à demander quels ſeront les interprètes de la parole entre la mère, & l'enfant *pour ces idées, qui n'ayant point un objet ſenſible, ne peuvent s'indiquer ni par des geſtes, ni par des ſons imitatifs* *; & reviennent toujours les mêmes difficultés, qui apportent tant d'effroi à l'eſprit de ce philoſophe. Cependant voilà que l'enfant point du tout *effrayé* apprend très-bien l'uſage, & le ſens des paroles même *pour les idées qui n'ont point d'objet ſenſible*, ſans autre interprète que la parole même, faiſant ainſi voir que toutes ces difficultés, dont M. Rouſſeau ſe laiſſe ſi vainement *effrayer*, n'ont de ſubſiſtance que dans ſa fantaiſie, & que cette *impoſſibilité preſque démontrée*, dont il ſe prétend *convaincu*, n'eſt plus rien.

Loin de dire que ces premiers inventeurs du langage ayent été d'abord

*) Pag. 30.

des Ciceron dans l'art de parler, je ſuis très-bien perſuadé que la première langue ne fut que très-ſimple, & même auſſi fort imparfaite. Ce fut toujours le caractère des inſtitutions de la nature, auſſi bien que de l'art, de ne pas être portées à la fois à leur dernière perfection. Je ne vais point rechercher ſi les ſubſtantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, ſi l'infinitif fut le ſeul tems des verbes que l'on connoiſſoit, & je laiſſe le ſoin de toutes ces vaines recherches aux fabriqueurs de chimères. Quoiqu'il en ſoit de la méthode, j'aſſure ſeulement que les premiers pères de la ſociété humaine ſongérent d'abord à ſe communiquer leurs penſées, & s'entendre entre eux par le moyen de la parole, & que ce déſir les porta naturellement à inſtituer entre eux un langage articulé (ce qui a paru ſi impoſſible à M. Rouſſeau) ſans même qu'il fallût pour cela aucun miracle, & qu'on dût recourir à d'autres moyens qu'à des *purement humains*, ce qui étoit enfin d'autant plus facile dans ce tems-là que les idées n'étoient pas encore ſi étendues qu'el-

les le furent enſuite, puiſqu'on n'avoit pas encore la connoiſſance de tant de choſes, qui ne furent découvertes qu'avec du tems dans la nature, & qu'il ne s'agiſſoit point d'un peuple entier, ni d'une multitude d'hommes, qu'il fallût faire convenir entre eux ſur le ſens des paroles, ſuppoſition très-fauſſe, qui a le plus embarraſſé M. Rouſſeau dans cet endroit, mais il s'agiſſoit de ſe faire entendre un homme & une femme, les deux premiers pères de toute cette grande famille du genre humain.

Les premiers eſſais de l'induſtrie, je l'avoue, ſont toujours les plus difficiles & les premières inventions exigent un plus grand effort d'eſprit; mais ces difficultés ſouvent ne ſont pas ſi grandes dans l'occaſion, qu'elles le ſemblent en les regardant de loin après l'événement; car la privation d'un côté, & le déſir naturel de l'autre piquant l'eſprit, & exerçant l'induſtrie, l'on ſurmonte ſur le champ avec moins de peine bien de difficultés, qui s'aggrandiſſent enſuite aux yeux d'un oiſif contemplateur lors que on ne ſent plus les déſavantages de la privation. Il ne ſal-

loit du commencement que l'intelligence de peu de mots accordés de part & d'autre, pour exciter dans l'eſprit des premiers hommes l'idée d'un langage articulé, & pour leur faire goûter le plaiſir, qu'éprouvent deux eſprits intelligens à ſe communiquer mutuellement leurs penſées. Après ce premier eſſai le reſte s'achevoit aiſément peu à peu, & ſans beaucoup de peine.

Mais enfin quand l'inſtitution du langage auroit été réellement ſi difficile qu'on le prétend, eſt-ce qu'il n'y avoit rien de difficile dans l'état de nature? eſt-ce qu'il n'y avoit pas des *obſtacles à ſurmonter* *? Surement entre tous les métiers du monde celui de ſe battre avec des animaux féroces eſt un des plus fâcheux, & des plus difficiles. Cependant cet étrange philoſophe, qui a ſi aiſément conçu comment ce rude métier ſe rendra facile à un ſauvage qui n'y eſt pas pourtant forcé par aucune néceſſité *indiſpenſable*, puiſqu'il a même partout le *prendre*, & *le laiſſer dans la rencontre*, & le *choix de*

* *Part.* 2. *pag.* 59.

la fuite, ou du combat (a), imaginant des vaines difficultés dans ce langage, que lui-même a aiſément appris de ſa mère, ne ſait pas concevoir comment la première inſtitution en eût pû être poſſible, ſi elle n'étoit point néceſſaire, & d'une *néceſſité indiſpenſable* (b). Faut-il s'étonner que le peuple lettré ne veuille pas ſupporter patiemment de ſemblables paradoxes?

Dans tout cas ce ſeroit trop méconnoître la nature de l'eſprit humain que d'en borner les opérations aux ſeules *néceſſités indiſpenſables*. Ce n'eſt point-là la condition d'un *agent libre* (c). Il a ſans doute ſes propres penchans, il a ſes délices, & ſes déſirs naturels, qui ne dépendent ni des beſoins phyſiques du corps, ni d'aucune préciſe néceſſité; & c'en eſt un que celui de communiquer ſes ſentimens aux eſprits ſes ſemblables. Je veux en appeller ici le témoignage de M. Rouſſeau lui-même. Qu'eſt-ce qui lui a fait concevoir le deſſein tout à fait ſingulier & hardi d'al-

(a) *Part. I. pag.* 11.
(b) *Pag.* 28. [c] *Pag.* 19.

ler dans le *Lycée d'Athènes* publier à tout le genre humain ſa nouvelle hypothèſe ſur la nature de l'homme? eſt-ce quelque néceſſité indiſpenſable? eſt-ce du moins quelque beſoin? quelque utilité? rien de tout cela. Loin d'y en avoir aucune néceſſité, il n'y avoit pas le moindre beſoin ni pour lui de débiter ſes rêveries, ni pour le genre humain de les écouter. Ce n'a été donc que le déſir naturel de communiquer à des hommes ſes nouvelles penſées bonnes, ou mauvaiſes, ç'a été le plaiſir de parler, de ſe faire entendre.

Mais s'il n'y avoit point parmi les hommes de néceſſités *indiſpenſables* d'apprendre l'uſage de la parole, il en avoit ſûrement des beſoins ſenſibles & graves. M. Rouſſeau ne ſauroit point l'accorder. Je ne ſais par quelle eſpèce de fatalité l'eſprit de ce philoſophe ayant imaginé avec une extrême facilité dans ſon nouveau ſyſtème de nature tant de choſes, que perſonne ne ſauroit véritablement concevoir, n'a trouvé *impoſſible de concevoir* que tant d'autres choſes, que tout le monde par un peu de ſens commun a toujours aiſément

conçu. L'on diroit qu'un esprit si singulier est le revers de tous les esprits humains. Il trouve donc ici *impossible d'imaginer pourquoi dans l'état primitif un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable* *. Quelque paradoxe! Mais si cela est vrai, pourquoi donc fallut-il d'abord faire *observer*, & *imiter* à cet homme *l'industrie des bêtes*, besoin que n'ont surement pas ni les *loups* ni les *singes*? Voilà clairement avoué que l'homme ne suffit pas toujours à lui-même, tandis qu'une bête n'a aucun besoin d'autrui. La raison en est évidente. Les animaux tenant toujours des instructions immédiates de la nature toute la science, dont ils sont capables, touchant à la conservation d'eux-mêmes, & pour savoir assez bien distinguer dans la vie animale ce qui nuit, de ce qui leur apporte du bien, ne sauroient rien apprendre des animaux de leur espèce, ou d'une autre qu'ils ne puissent mieux apprendre de leur propre instinct. Mais l'homme venant

* *Pag.* 37.

au monde avec une entière ignorance de toutes les choſes phyſiques, ce n'eſt que par du ſoin & des obſervations qu'il viendra à bout de connoître d'entre les autres animaux ceux, qui en veulent à ſa propre vie, qu'il ſe mettra en état de diſtinguer le poiſon de la bonne nourriture, & les objets dangereux des utiles. Or tous les hommes commençant le pélérinage de leur vie par un état fort foible d'eſprit & de corps, tel que l'âge de l'enfance & de la jeuneſſe, de ſorte qu'ils ſe trouvent placés parmi les dangers avant que de les ſavoir connoître, & même n'ayant pas tous à un chacun le pouvoir de s'inſtruire par la voie longue des obſervations, ni d'apprendre tout par eux-mêmes, voilà naître le beſoin de profiter naturellement les uns des obſervations & des découvertes des autres, & de-là le beſoin que n'ont point ni les *ſinges* ni les *loups* d'un commerce de ſentimens, & de quelque ſorte de langage entre eux.

C'étoit ſur tout entre une mère, & ſon enfant qu'il falloit bien reconnoître même dans l'état de la vie ſoli-

taire le beſoin d'un langage. M. Rouſſeau veut que l'on remarque que *l'enfant ayant tous ſes beſoins à expliquer, & par conſéquent plus de choſes à dire à la mère, que la mère à l'enfant, c'eſt lui qui doit faire le plus grand fraix de l'invention, & que la langue qu'il employe doit être en grande partie ſon propre ouvrage* *. C'eſt ainſi qu'il voudroit bien nous faire entendre qu'il eſt auſſi peu probable qu'il puiſſe s'inſtituer une ſorte de langage entre la mère & l'enfant, que de trouver dans celui-ci plus d'eſprit que dans la mère, & autant qu'il en faut pour ſe former par lui-même cette idée tout à fait nouvelle d'employer des paroles pour expliquer des ſentimens, & de parler à une mère muette, qui ne lui en fournit pas le moindre exemple. N'eſt-ce pas là embrouiller de plus en plus ce qu'on prétend *éclaircir?* Mais chimères à part. Si cette mère n'eſt pas plus inſenſée qu'une bête, elle ne peut pas ignorer que ſon enfant a des beſoins à ſatisfaire, qu'il a des dangers à cou-

* *Pag.* 29.

tir, & qu'il manque des inſtructions néceſſaires pour les uns, & pour les autres. C'eſt donc à elle à parler toujours la première. C'eſt elle, qui dans la ſuppoſition qu'il n'y eût pas encore de langage inſtitué, doit faire tout le *fraix de l'invention*, & ſonger au moyen de ſe faire entendre de l'enfant, ſoit pour lui apprendre à *dire des choſes* à la mère lors qu'il aura des *beſoins à expliquer*; ſoit pour corriger dans lui les imprudences ſouvent dangereuſes de l'âge puéril, ſoit pour l'avertir de ſe garder de tels ou tels autres animaux, de ne point craindre tels ou tels autres, de s'abſtenir de telle herbe ou de telle veniméuſe nourriture.

Quand M. Rouſſeau ne pourroit pas même chicaner ſur ce beſoin, qu'a un enfant du langage de ſa mère, il viendra peut-être nous demander ſérieuſement ce qu'il demande de tous les hommes en général, ſavoir *ce beſoin ſuppoſé* * dans le fils, *quel motif pourroit engager* la mère à y pourvoir. Tout étrange que la demande ſeroit, il ne

* *Pag.* 37.

faudroit pourtant guères s'en étonner après qu'on l'a entendu trouver si peu d'amour dans une mère pour n'allaiter d'abord ses enfans, que *pour son propre besoin* (a). Mais qu'il se ressouvienne du moins de cette *habitude, qui rend chers* les enfans à leur mère. L'on sait ce que les histoires racontent du fils de Crésus, qui voyant un soldat ennemi l'épée à la main s'avancer contre son père, tout muet qu'il étoit dès son enfance, dans les violens efforts qu'il fit pour parler s'écria d'abord: *ne tue point Crésus.* Ce fut l'amour filial qui dans cette pressante occasion força les obstacles de la langue, & lui dénoua la parole. C'est aussi l'amour maternel, ou bien, s'il plait ainsi à M. Rousseau, la *pitié*, & la *tendresse naturelle* d'une mère, ou enfin cette *habitude, qui lui rend chers* (b) ses enfans, qui doit l'emporter sur la stupidité de la nature sauvage, exciter l'industrie de la mère à former quelque sorte de langage pour donner des leçons nécessaires à la sureté de son fils

[a] *Pag.* 29. (b) *Pag.* 42.

avant que d'en venir à ce cruel & barbare adieu, qui doit les séparer pour jamais, & les mettre bientôt en état de *ne pas même plus se reconnoître.*

Mais enfin ce philosophe commence à *entrevoir un peu mieux* * comment put se former & s'établir un langage articulé après qu'une habitation commune réunissant entre eux le mari & la femme, le père & les fils, fit naître la société familière. Dès lors les grands *embarras* & les *peines inconcevables, qu'a dû coûter la première invention des langues*, s'évanouissent; l'on voit s'applanir toutes ces difficultés épouventables, qui lui effrayoient l'esprit; les *mots abstraits*, les *aoristes*, & les *tems des verbes*, les *substantifs*, les *particules*, la *syntaxe* ne sont plus rien; & l'usage de la parole *s'établit, ou se perfectionna insensiblement*, c'est-à-dire à toute son aise *dans le sein de chaque famille.* Ensuite il conçoit aisément qu'entre des hommes rapprochés, & forcés par des révolutions du globe de vivre ensemble, il dut se former un idiome

* *Part.* 2. *pag.* 66.

commun. C'eſt ainſi qu'on voit le langage ſe rendre plus général, & s'étendre à toute une contrée, & à un peuple entier, & ſur cela il n'y eut plus de difficultés, ni de *peines inconcevables*. Apparemment ce n'eſt donc que tandis que chacun demeurant toujours ſolitaire, & iſolé, & ſachant à peine qu'il y eût ſur la terre des êtres, qui euſſent *une manière de penſer, & de ſentir conforme à la ſienne*, n'étoit à la portée que de parler avec des arbres, que M. Rouſſeau a trouvé tant de difficulté à concevoir l'inſtitution d'un langage. Si la choſe eſt ainſi, nous en ſommes bientôt d'accord; je ne m'étonne pas même plus de tous ſes grands *embarras*, ni de ſes *peines inconcevables*; & à la vérité je ne ſaurois pas moi-même concevoir comment des hommes entièrement iſolés, & qui ne vivoient que dans la ſociété des arbres, auroient pu ſeulement ſonger à former un langage de quelque ſorte que ce fût. A quoi donc amuſer le monde par les *aoriſtes*, les *ſubſtantifs*, la *ſintaxe*, & ſe moquer ainſi des lecteurs? Dès que de ſon aveu le langage a pu ſe former

insensibilement dans le sein d'une famille unie, & s'étendre parmi des hommes vivans ensemble, c'en est assez, & je n'en prétends pas davantage.

Mais c'est que pour rapprocher des hommes entre eux, & les amener à quelque sorte de vie sociale, il n'étoit point nécessaire d'imaginer ni les *grandes inondations*, ou les *tremblemens de terre* * qui environnassent d'eaux, ou de précipices des cantons habités, ni les *révolutions du globe*, qui détâchassent, & coupassent en îles des portions du continent. Ce sont-là des belles chimères d'une hypothèse capricieuse, & fantasque. La nature avoit bien songé elle-même à rapprocher les hommes par d'autres moyen plus aisés sans qu'il fallût pour cela tant de fracas dans le monde. Outre ce naturel penchant à la société que l'amour des semblables doit inspirer aux hommes, suivant ce que nous avons déjà dit une fois, il y eut de tout tems parmi eux des besoins mutuels pour les faire approcher les uns des autres, & les por-

* *Pag.* 66.

ter à une vie ſociale. Je ne parle pas ici des beſoins produits par l'inégalité de l'état politique, tels que le beſoin des pauvres d'être nourris par les riches, celui des riches d'être ſervis par les pauvres, & d'autres ſemblables. Je parle de ces beſoins phyſiques que la nature elle-même a partagé parmi les individus du genre humain pour appui à cette ſociété, qu'elle leur avoit deſtinée. Je parle des beſoins que l'on doit néceſſairement ſentir même dans l'état des hommes ſolitaires de M. Rouſſeau. N'y a-t-il pas dans cet état auſſi des foibles enfans, dont la nourriture, & la ſubſiſtance dépend néceſſairement du ſecours d'autrui? N'y a-t-il pas des vieillards infirmes, qui n'ayant plus l'agilité, ni la force de ſe battre avec les animaux féroces, ni de ſe ſauver par la fuite, ni de grimper ſur les arbres, ni de parcourir les forêts immenſes pour ſe fournir la nourriture, implorent le ſecours des jeunes gens? Pourquoi veut-on les condamner à être le repas des ours & des loups, ou bien à périr de pure néceſſité dans la ſolitude, ſous le vain prétexte que ceux-ci

digiſſant & tranſpirant peu, le beſoin d'alimens diminue dans eux avec la faculté d'y pourvoir * ? N'eſt-il pas un beſoin bien ſenſible celui de tant de miſérables, qui n'étant pas aſſez *bien conſtitués* pour durer long tems dans la vie ſolitaire & ſauvage, ſont cruellement ſacrifiés à la haine de cette barbare *loi de Sparte* la nature, qui les fait *tous périr* ? N'eſt-ce pas enfin un beſoin de tous en général, & de chacun en particulier celui de garantir ſa perſonne contre les attaques des bêtes féroces, d'en éloigner cette rude & ſotte néceſſité de choiſir toujours entre le combat, & la fuite, d'aſſurer perpétuellement ſa vie & ſon repos en ſortant d'une fâcheuſe condition, où il faut dormir *toujours voiſin du danger* ?

M. Rouſſeau viendra peut-être nous répéter que les *ſinges & les loups* ont à peu près de ſemblables beſoins ſans qu'on ait pourtant jamais ſongé à conclurre de là qu'ils ſoient deſtinés à aucune ſociété entre eux. C'eſt ainſi qu'il faut bien réduire toujours au *niveau des*

* *Part.* 1. *pag.* 12.

bêtes, la *céleſte & majeſtueuſe ſimplicité* de cet homme naturel. Si la mère venant à périr l'enfant riſque fort de périr avec elle, cela n'importe; *ce danger eſt commun à cent autres eſpèces* (a). Si l'homme ſolitaire ſe trouve expoſé aux attaques des animaux, qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adreſſe, *il eſt vis-à-vis d'eux dans le cas des eſpèces plus foibles, qui ne laiſſent pas de ſubſiſter* (b). Quel indigne mépris de l'eſpèce humaine! eſt-ce que parceque la nature n'a point pris garde de laiſſer périr tant de foibles & de petits animaux par le moyen des plus forts, chacun des hommes doit ſe livrer étourdiment lui-même à un ſemblable danger? Eſt-ce que ce ſont-là les intentions véritables de la nature? Je laiſſe même à ce grand ſpéculateur de la nature à s'examiner là-deſſus, & demander à ſon cœur, ſi quand il ſe trouveroit dans le cas d'être dévoré par un ours il lui ſerviroit beaucoup pour adoucir ſon malheur de lui dire que tant de ſouris ſont mangés par le chat, &

[a] *Pag.* 12. (b) *Pag.* 11.

tant de brebis par le loup. Je crois avoir déjà une fois démontré que les hommes ont réellement plus de beſoins mutuels les uns des autres, que n'en ont entre eux les *ſinges & les loups*; je crois en avoir auſſi montré la raiſon évidente. Mais quand la choſe ne ſeroit pas ainſi, quand même il n'y auroit parmi le genre humain que des beſoins tels que ceux des bêtes, pourquoi voudroit-on le borner auſſi à la même providence, & au même ſort d'elles? Il n'eſt pas vrai que la nature n'ait qu'une ſeule manière de conduire des différens animaux. Elle fait agir chacun ſelon ſa propre faculté. C'eſt elle qui apprend aux bêtes à éviter les dangers ſuivant les loix de ces différens inſtincts, qu'elle leur a donnés; c'eſt elle auſſi qui apprend aux hommes à ſe fortifier mutuellement par leur aſſemblage contre les mêmes dangers, quand bien *cent autres eſpèces* irraiſonnables ne ſauroient tirer aucun avantage d'une manière de vivre ſociale, dont elles n'ont pas même une idée.

S'il y a parmi les hommes ainſi qu'on vient de voir, des beſoins mutuels, il

eſt bien ridicule de nous demander gravement *le beſoin ſuppoſé dans l'un, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir* (a). Premièrement lors qu'on dit que ces beſoins ſont mutuels la réponſe eſt renfermée dans ces mêmes mots, puiſqu'il eſt évident que chacun cherchant à intéreſſer les autres dans ſes propres beſoins; chacun doit auſſi prendre intérêt aux beſoins des autres. Mais outre cela où eſt-ce que l'homme ſera donc cet être ſi *compatiſſant & ſenſible, qui a une répugnance innée à voir ſouffrir ſon ſemblable* [b] ? où eſt-ce qu'il y aura cette vertu ſi naturelle à l'homme de la pitié, dont M. Rouſſeau nous fait tant d'éloges, & qu'il a cru voir en dégré éminent dans ſon ſauvage, ſi l'on ne ſauroit pas même imaginer quel motif puiſſe engager un homme à pourvoir aux beſoins de ſon ſemblable ? Mais enfin, ce que nous avons déjà tant de fois remarqué, il n'eſt point poſſible qu'un grand rêveur ne tombe pas en contradictions, & que des chimères manifeſtes ſoient des rai-

[a] *Pag.* 37. [b] *Pag.* 42.

ſonnemens ſuivis, & bien accordés entre eux.

Outre tout ce qu'on vient de dire il eſt encore une autre eſpèce de beſoin pour porter les hommes à la vie ſociale, qui a été ſottement pris par M. Rouſſeau pour un *beſoin* de chacun en particulier, mais qui en effet n'eſt que de l'eſpèce en général, & c'eſt celui de la multiplication. En comparant la conſtitution de l'eſpèce humaine avec celle des autres eſpèces il eſt aiſé de voir qu'elle doit les ſurpaſſer en nombre d'individus, ainſi qu'elle les ſurpaſſe en dignité de condition, & que c'eſt-là pour parler avec le langage de M. Rouſſeau une inſtitution de la nature, ou bien pour parler en philoſophe chrétien une volonté, & un ordre du Souverain Créateur. Généralement chaque eſpèce d'animaux ſe trouve bornée à un certain genre de nourriture, hors lequel elle refuſe toute autre. *C'eſt ainſi*, dit M. Rouſſeau*, *qu'un pigeon mourroit de faim près d'un baſſin rempli des meilleures viandes, &*

* *Pag. 18.*

un chat ſur un tas de fruits, ou de grain.
Outre cela on peut obſerver que parmi les eſpèces d'animaux pluſieurs ne trouvent leur ſubſiſtance que dans un certain climat, de ſorte qu'elles ne ſauroient pas durer long tems dans un autre. L'Afrique, l'Amérique, les Indes nourriſſent des animaux propres de ces pays-là, qu'on ne trouvera pas ailleurs. Ce n'eſt que l'homme, à qui la nature n'a point preſcrit de bornes à cet égard. Tout aliment ainſi que tout climat eſt bon pour lui. On le voit également ſe nourrir d'herbes que de grains, des fruits que de viande de toute ſorte; également vivre & végéter ſous le ciel brûlant de la Zone torride, que dans les pays gelés du ſeptentrion; ce qui fait clairement voir que l'eſpèce humaine a été produite pour ſe multiplier au-deſſus de toutes les autres, & remplir véritablement la terre ſuivant ce premier précepte, qu'elle a reçu de ſon Créateur: *croiſſez, multipliez, & rempliſſez la terre.*

Si l'on en croit ce philoſophe, nulle manière de vivre ne portoit plus vîtement le genre humain à ſe multi-

plier, que celle des hommes ſolitaires, & iſolés. Il veut qu'en ſongeant à l'*exceſſive population, qui réſulte de l'état de nature*, l'on juge que *la terre dans cet état n'auroit pas tardé à être couverte d'hommes ainſi forcés à ſe tenir raſſemblés* (*a*). Il ne faut donc plus recourir ni aux *grandes inondations*, ni aux *tremblemens de terre* (*b*), qui environnaſſent d'eaux, ou de précipices des cantons habités, ni aux *révolutions du globe*, qui détachaſſent & coupaſſent en îles des portions du continent, pour concevoir comment des hommes ont pu être *forcés de vivre enſemble*. M. Rouſſeau n'a plus beſoin de tout cela, puiſque la vie ſolitaire & ſauvage portant le genre humain à une *exceſſive population*, c'eſt elle-même, qui ne *tardoit pas à forcer* les hommes à *ſe tenir raſſemblés*, même au point de les engager dans les *affreux déſordres* d'une ſociété naiſſante.

Mais ſi cela eſt, pourquoi donc fallut-il des *multitudes de ſiècles* avant

[a] *Not. C. pag.* 176.
[b] *Part. 2. pag.* 66. & 67.

que de faire seulement assembler les hommes à *peu près de même* que les *singes* & les *corneilles* (a)? & puisque cet assemblage une fois entamé, on étoit en état de faire des progrés plus rapides encore, pourquoi fallut-il une si *lente succession* de choses, & même des *milliers de siècles* pour amener enfin les hommes de leur état primitif à ce dernier dégré, où ils sont parvenus? S'il est vrai que cette manière de vivre *ne tardoit pas à courir la terre d'hommes* au point de les *forcer à se tenir rassemblés*, c'étoit donc la plus exacte observance des dogmes de la nature, qui alloit bientôt *forcer* les hommes à quitter cette vie solitaire, que la nature pourtant leur *avoit prescrite* (b), & comme c'est d'abord une dépravation dans eux que de se tenir seulement rassemblés, c'étoit la nature elle-même qui par cette *excessive population* les *forçoit* à se dépraver, & l'état de nature par ses prétendus avantages alloit se détruire de

(a) *Pag.* 64.
(b) *Part.* 1. *pag.* 13.

lui-même. Quel contraſte de penſées ! quelle battaille de chimères ! L'on compte comme un des avantages de l'état de nature une *exceſſive population*, qui ne *tardoit point à forcer* les hommes d'en ſortir ; l'on fait valoir pour un bien de l'eſpèce cette ſource funeſte, qui alloit produire par *force* une ſociété ; qu'on ne ceſſe de décrier comme le plus déplorable de tous les maux de l'eſpèce même, & l'on ne fait que plaindre & blâmer toujours cette ſociété qu'on reconnoît pour une production la plus néceſſaires des avantages tant vantés de l'état de nature.

Velut ægri ſomnia vanæ
Finguntur ſpecies, ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ.

Il ne falloit jamais attribuer à l'heureux état de nature ce grand ſcandale de *forcer* par une *exceſſive population* les hommes à ſe raſſembler, puiſque en effet rien n'étoit moins propre à la multiplication de l'eſpèce que l'état des hommes ſolitaires, & iſolés. Cette extrême ſtupidité du genre humain par laquelle il ne cherche à vivre que de

jour en jour ſans le moindre ſouci, je ne dis pas de tirer de la terre tous les alimens, qu'elle pourroit lui fournir par la culture; mais, ce qui eſt plus encore, de ne pas même recueillir & conſerver ceux, qu'elle produit naturellement; cette dangereuſe ſociété de tant d'animaux carnaciers & féroces, avec leſquels on a à diſputer tantôt ſa nourriture, tantôt ſa vie; la perte de ces petits enfans, qui dans les hyvers longs & rudes ſeront rendus par la famine le repas de leurs mères, & de ces autres, qui, la mère venant à périr, *riſqueront fort de périr avec elle* (a); la cruauté de cette barbare *loi de Sparte* (b) la nature, qui fait *périr tous* ceux qui ne ſont pas aſſez *bien conſtitués* pour durer long tems dans une vie ſi brutale; mais ſur tout cet éloignement des deux ſexes ſolitaires, & errans toujours par des *forêts immenſes*, dont le concours pour la procréation des enfans ne dépend que d'une rencontre fortuite, & paſſagère, tout cela ne peut évidemment que ren-

(a) *Pag.* 12. (b) *Pag.* 8.

dre chimérique cette *exceſſive population*, que l'on veut ici nous faire accroire.

Quand on ne voudroit ſonger qu'aux avantages, qui réſultent de l'art de cultiver la terre, c'en ſeroit aſſez pour voir d'abord combien l'état des hommes aſſemblés doit ſurpaſſer celui des hommes ſolitaires à l'égard de la multiplication. M. Rouſſeau ne fait qu'amuſer les ignorans, & choquer de plus en plus la patience du *peuple lettré*; lors qu'il voudroit bien donner à entendre que l'agriculture ne fournit pas plus d'alimens aux hommes, que la terre n'en auroit fourni par ſes ſeules productions naturelle. Eſt-ce que toutes ces immenſes campagnes, qu'on voit aujourd'hui couvertes de bled, ou de légumes, n'avoient été autrefois que des forêts d'arbres fruitiers, de chataigniers, ou d'autres glandiers ſemblables? N'y avoit-il pas auſſi de grands eſpaces de terrain couverts de buiſſons, d'épines, de broſſailles, ou d'arbres, qui ne portent pas le moindre fruit? des grands bourbiers, & des lieux marécageux, qui ne ſervoient que d'hai-

bitation aux ſerpens, & à d'autres bêtes vénimeuſes, dont l'agriculture a bien ſu tirer avec le tems la ſubſiſtance de pluſieurs milliers d'hommes? N'y a-t-il pas encore à préſent des forêts immenſes de l'état de nature, qui ne ſauroient fournir que des feuillages, des rameaux, des grands mâts, & du bois pour faire des navires? Cette même indifférence naturelle de la terre à produire des herbes, ou des épines, des fruits, ou des feuilles montre évidemment quel ſera l'avantage pour multiplier le genre humain de la déterminer par l'art à ces productions, qui peuvent ſervir le mieux à la nourriture des hommes.

Mais quand M. Rouſſeau ne pourroit plus nier tout cela, il ſait bien encore comment ſe tirer d'affaire, & ſachant même tourner ſes pertes en avantages il ne doute point d'avancer en *paſſant*, que ſi l'on ſuppoſe que dans ſon ſyſtème les hommes euſſent tellement multiplié, que les productions naturelles n'euſſent plus ſuffi pour les nourrir de ſorte qu'il eût fallu venir à l'art de l'agriculture, cette ſuppoſition

même *montreroit un grand avantage pour l'espèce humaine dans cette manière de vivre* (a). A-t-on jamais entendu un plus étrange raisonneur ? Il falloit bien dire cela *en passant* pour ne pas être attrapé par le chemin, & ne pas laisser appercevoir au lecteur l'illusion qu'on lui fait. Premièrement tant que les hommes demeurant toujours comme le stupide sauvage sans aucune idée de l'avenir, & leurs projets s'étendant à peine jusqu'à la fin de la journée, n'auront appris à prévoir de plus loin leurs besoins, & à conserver les productions de la terre pour leur nourriture ; il est bien claire que ces productions, fussent-elles cent fois plus abondantes, ne suffiront jamais pour nourrir le moindre nombre d'hommes. C'est-là en effet pourquoi le genre humain commençant à peine à s'étendre, il fallut d'abord sentir les difficultés des *années stériles*, des *hyvers longs, & rudes*, des *étés brulans* (b), & s'écarter de l'état de nature en rendant les hommes car-

(a) *Pag.* 25.
(b) *Part.* 2. *pag.* 60.

nivores, & ichtyophages, quoique pourtant un peu moins de ſtupidité, & un peu plus de prévoyance qu'on eut voulu leur attribuer, les ſeules productions naturelles de la terre auroient pu pendant beaucoup de ſiècles véritablement ſuffire pour la nourriture du genre humain ſans le ſoin ni d'agriculture, ni de chaſſe, ni de pêche. Auſſi la ſuppoſition pourroit-elle montrer une grande ſottiſe, & un grand défaut de ſyſtème dans cette manière de vivre, point le moindre avantage pour la multiplication de l'eſpèce humaine. Mais enfin, quand même l'on pourroit ſuppoſer que dans ce ſyſtème de nature après des *multitudes des ſiècles* les hommes euſſent tellement multiplié, que les productions naturelles de la terre n'euſſent véritablement plus ſuffi pour les nourrir; quel pitoyable ſophiſme de nous vanter pour un *grand avantage* de l'eſpèce humaine dans cette manière de vivre de pouvoir ſurpaſſer la capacité des productions naturelles en le multipliant à des centaines de milliers, tandis que dans l'état de la ſociété, & de l'agriculture ſans ſurpaſſer les productions de la terre el-

le pouroit bien ſe multiplier juſque à des millions.

N'ayant rien de plus ſolide à dire du côté de ſa vie ſolitaire pour ce qui regarde la multiplication, il tourne les efforts de ſon éloquence contre l'état de la ſociété, tâchant de nous donner à croire que c'eſt elle, qui diminuë l'eſpèce au lieu de la multiplier, & qui dépeuple le monde. C'eſt dans la ſociété, dit-il, que l'*état en rendant les enfans onéreux aux pères, les tue indiſtinctement avant leur naiſſance* *. C'eſt-là en impoſer au monde avec toute la hardieſſe imaginable. On lui dira toujours que la tâche va retomber avec bien plus de force ſur cette vie ſolitaire, où l'éloignement des deux ſexes ne laiſſant qu'au hazard d'une rencontre fortuite la procréation des enfans, en tue véritablement avant leur naiſſance un nombre infini. N'a-t-il pas ailleurs avoué qu'*il eſt bien difficile de croire que la rencontre fortuite, ou la ſeule impulſion du tempérament produiſit des effets auſſi fréquens dans le pur état*

* *Part.* 1. *pag.* 9.

de nature, que dans celui de la ſociété conjugale (a), de ſorte que pour compenſer le mieux qu'il pouvoit un défaut ſi viſible, il lui fallut imaginer les vains ſubterfuges des *enfans plus robuſtes*, & de la faculté de concevoir *prolongée à un plus grand âge dans les femmes*? Qu'il eſt ridicule de l'entendre avec bien d'énergie plaindre dans la ſociété l'eſpèce humaine *attaquée dans ſa ſource* par ces continens volontaires, qui *refuſent de donner la vie à leurs ſemblables* [b] après qu'il a fait lui-même dans ſon état de nature tant de continens forcés, qui attendent avec impatience une rencontre fortuite, qui ne vient jamais, ou qui du moins ſe fait déſirer long tems.

Après cela il n'oublie point les guerres, & les batailles, où l'on voit les hommes ſe maſſacrer par milliers, les maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes raſſemblés, les incendies, & les tremblemens de terre qui conſu-

(a) *Not. 10. pag. 164.*
(b) *Not. 7. pag. 136.*

mant & renverſant des villes entières ſont périr des milliers d'habitans. Nous l'avons entendu compter auſſi les métiers malſains, qui abrégent les jours, les métiers périlleux qui coûtent la vie à quantité d'ouvriers, les aſſaſſinats, les empoiſonnemens, les avortemens ſecrets, l'expoſition, ou le meurtre d'une multitude d'enfans, & tant d'autres événemens ſemblables qui arrivent dans les ſociétés; & c'eſt de tout cela qu'il veut bien tirer les *raiſons de la diminution de l'eſpèce, obſervée par plus d'un philoſophe* *. Voilà combien de choſes pour étourdir ſes lecteurs, & lui faire gagner la cauſe par la babillerie. L'on ſait, & on ne le veut point conteſter qu'il y a dans les ſociétés bien de cauſes accidentelles qui empêchent l'eſpèce humaine de multiplier au point où elle pourroit parvenir, & même quelquefois la diminuent beaucoup. Mais que ſert tout cela? il eſt queſtion de voir ſi cette vie ſolitaire, pour ce qui eſt de la multiplication de l'eſpèce, n'eſt

* *Pag.* 137.

pas de fort pire condition que quelque ſociété que ce ſoit. Surement ni les *métiers malſains*, ni les *métiers périlleux*, ni les *aſſaſſinats*, ni tous enſembles les autres événemens, qu'on nous a ſi préciſément dénombrés, ne peuvent auſſi dépeupler le monde que le peut faire cette manière de vivre ſolitaire, ſtupide, & brutale du genre humain. Si des guerres enragées, ou des épidémies épouvantables dépeuplent même quelque fois des provinces entières, la ſociété a bien de reſſources pour faire refleurir en peu de tems les états. Enfin c'eſt de ſa nature, & de ſa conſtitution même, qu'elle fournit tous les moyens, dont manque entiérement la vie ſolitaire pour faciliter la multiplication de l'eſpèce; & il ne faut qu'être un peu raiſonnable pour voir combien auront d'avantage à cet égard les hommes approchés dans une vie ſociale ſur les hommes farouches, & diſperſés dans les *fôrets immenſes*. En effet le monde n'avoit peut-être pas encore dix ou douze ſiècles depuis ſon commencement, lors que le genre humain, qui n'avoit commencé d'abord

que par deux perſonnes, étoit déjà parvenu au comble de ſon acroiſſement. Mais combien n'eût-il fallu de ſiècles ſi nos anciens pères euſſent adopté le ſyſtème naturel de M. Rouſſeau? combien n'eût-il été de ce tems-là d'hommes *tués avant leur naiſſance?* Voilà pourquoi il fallut à M. Rouſſeau une ſi *lente ſucceſſion de choſes* pour amener enfin le genre humain de ſon état primitif au point où il eſt parvenu. C'eſt qu'il fallut véritablement des *multitudes de ſiècles* pour faire peupler la terre, & conduire l'eſpèce humaine à ce moindre dégré de multiplication, qui pût ſuffire pour détourner les hommes de leur affreuſe ſolitude, & réveiller dans leur eſprit l'idée d'une ſociété du moins ſemblable à celle des *ſinges*, & des *cornéilles*.

Ce n'eſt pas ſeulement aux guerres, aux épidémies, & aux autres cauſes, dont nous venons de parler que M. Rouſſeau s'en prend. Il a *peur* que quelqu'un ne s'aviſe à la fin de lui dire *que toutes ces grandes choſes, ſavoir les arts, les ſciences, & les loix ont été très-ſagement inventées par les hommes*

comme une peſte ſalutaire pour prévenir l'exceſſive multiplication de l'eſpèce, de peur que ce monde, qui nous eſt deſtiné, devint enfin trop petit pour ſes habitans (*a*). Qu'il n'ait point *peur* que perſonne veuille lui dire de pareilles choſes, car il faudroit être auſſi extravagant que lui pour les imaginer. C'eſt bien lui-même qui veut dire cela. Mais l'hyperbole eſt de tout côté ſi outrée & ſi groſſière, qu'il n'eſt pas beſoin de la refuter. Mais, doit-il, *qu'on daigne donc nous expliquer une fois ce qui a pu produire ces nuées de barbares, qui durant tant de ſiècles ont inondé l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique* (*b*). Il demande ſi c'eſt à l'induſtrie de leurs arts, à la ſageſſe de leurs loix, à l'excellence de leur police qu'ils devoient cette prodigieuſe population. Préjugé trop vulgaire, qui a été déja refuté par quelque ſavant de notre ſiècle, d'imaginer que ces nuées de barbares, qui ont inondé autrefois l'Empire Romain, fuſſent des preuves d'une grande population de ces pays dont ils ſortoient.

(*a*) *Pag.* 140. [*b*] *Pag.* 139.

Il faut bien remarquer que c'étoient-là des transmigrations de peuples presqu'entiers, qui ou chassés par d'autres barbares, ou épris d'envie d'un meilleur climat, désertoient leurs contrées, & s'unissant en corps d'armés alloient chercher ailleurs des nouvelles habitations. Or est-ce la preuve d'une prodigieuse population que des habitans de vastes contrées allant tous à la guerre puissent fournir quelques centaines de milliers d'hommes ? Quel est aujourd'hui dans les sociétés cultivées l'état de moyenne extension, qui, si on vouloit déserter entièrement le pays, ne pourroit fournir un pareil, & même un plus grand nombre de combattans ?

Mais c'est faire l'aveugle sur le midi que de nous demander ensuite pourquoi depuis que la société s'est perfectionée dans les pays du Nord *on ne voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autre fois* *. La reponse est fort aisée: l'on ne voit plus sortir ce qui à présent s'en reste toujours chez soi. Il est clair que

* *Pag.* 140.

ce n'eſt pas que le Nord ſoit moins peuplé dans la perfection de la ſociété qu'il n'étoit dans la barbarie; mais c'eſt que la police, les gouvernemens, & les loix ayant donné à tous ces peuples une meilleure ſubſiſtance, & une aſſiète plus fixe, & ayant rendu plus chère à chacun ſa patrie, on ne voit plus ces grands émouvemens, & ces tranſmigrations entières, qui arrivoient autrefois ſi fréquemment.

De faire après cela l'étonné, & nous demander encore comment *ces miſérables barbares ont eu ſeulement la hardieſſe de regarder en face de ſi habiles gens que nous étions, avec une ſi belle diſcipline militaire, de ſi beaux codes, & de ſi ſages loix* *, à la verité la figure eſt belle, la raillerie eſt vive; mais l'argument eſt trop pitoyable pour en blâmer les ſciences, les loix, & généralement toute la police des ſociétés. On a déjà à cette heure tant écrit ſur la décadence des grands Empires, que ce ſeroit affecter trop d'ignorance que d'en demander ſérieuſement les

* *Pag.* 139.

motifs. On a été toujours d'accord que cet excés d'opulence, qui dégénère enfin en délices, en luxe, en moleſſe de la vie, la diſcorde internelle, l'ambition, le vice portent avec eux le malheur, & la chûte des états les plus floriſſans malgré toute leur *diſcipline mititaire*, malgré leurs *beaux codes*, & leurs *ſages loix*. Mais de reprouver pour cela les *loix*, les *codes*, & la *diſcipline*, & de préférer généralement la barbarie à la police des états, ce ſeroit tomber dans la faute ordinaire des ſots, qui pour éviter l'écueil de Charybde vont ſe perdre aveuglement dans celui de Scille.

Mais enfin, quoiqu'il en ſoit, toute cette raillerie ſur les progrés des nations barbares dans l'empire Romain n'a rien à faire avec nous, & touche moins encore à la queſtion que les faits, que M. Rouſſeau en a voulu écarter. Tous ces *miſérables* barbares n'étoient pas enfin des ſauvages de l'état de nature. Tout le monde ſait qu'ils etoient des gens vivans en ſociété auſſi bien que tous les autres, qu'ils avoient leurs gouvernemens, leurs Rois, leur diſcipline. Il ne

s'agiſſoit que du plus ou moins de ſcience, de culture, de police. Au reſte ils étoient trop loin de cette ſolitude, & de cette farouche ſtupidité de l'homme naturel pour en pouvoir tirer le moindre avantage pour le ſyſtème de M. Rouſſeau. Laiſſons donc tout cela; ce ne ſont que de ces notes qui ne ſont *pas bonnes à lire avec le texte*, & qu'*il y aura peu de mal qu'on ne liſe point du tout* *. J'irois trop loin de mon propos ſi je voulois entrer dans un détail particulier des diverſes conſtitutions des ſociétés politiques, du plus ou moins de police des unes, ou des autres, & de tout ce que les gouvernemens ont en eux-mêmes de fort, ou de foible. Ce n'eſt point là mon but. J'avois à démontrer que ce n'eſt point la vie ſolitaire qui nous ait été *preſcrite par la nature*, & que nous ſommes généralement deſtinés à une ſociété, ce que je crois avoir aſſez bien démontré par tout genre de preuves. Cela ſuppoſé, il s'enſuit clairement que cette nature même, qui a formé les hommes ſocia-

* *Avertiſſement ſur les not.*

bles entre eux, dût leur prescrire aussi de certains principes, & de certaines règles inébranlables, qu'il fallût observer indépendamment de toute convention humaine pour le bon ordre de cette société; & voilà ce qu'on appelle communément loi naturelle, c'est-à-dire loi de la nature humaine, point de celle de tous les animaux.

M. Rousseau, qui voudroit bien nous persuader que cette sorte de loi est une chimère, commence par remarquer le *peu d'accord qui régne sur cette importante matière entre les divers auteurs, qui en ont traité* * Il en a même essuyé de la *surprise*, & du *scandale*. Un philosophe instruit dans la religion chrétienne, qui trouveroit d'abord la raison de ce *peu d'accord* des auteurs dans l'ignorance causé par la corruption de la nature humaine sur cette matière, n'en seroit peut-être guères scandalisé, & M. Rousseau n'avoit qu'à songer à la grande difficulté, qu'il trouvoit lui-même de reconnoître cette *statue défi-*

* *Préface.*

gurée de Glaucus. Mais s'il a trouvé ſcandaleux ce *peu d'accord*, falloit-il accroître de plus en plus le *ſcandale* dans le monde augmentant la diſcorde des opinions, & venant lui ſeul contredire à tous les autres & modernes, & anciens? *Les modernes*, dit-il, *ne reconnoiſſant ſous le nom de loi qu'une règle preſcritte à un être moral, intelligent, libre, & conſidéré dans ſes rapports avec d'autres êtres, bornent conſéquemment au ſeul animal doué de raiſon, c'eſt-à-dire à l'homme, la compétence de la loi naturelle* *. Ce ſeroit peut-être déjà un avantage pour le ſyſtème de M. Rouſſeau que de pouvoir ôter du ſentiment contraire la prérogative de l'antiquité, & de le faire paſſer pour une opinion des *modernes*, ſi ſon ſentiment n'étoit à la vérité le plus moderne de tous. Mais il ne faut que lire Ariſtote, Platon, Ciceron, Seneque, Laerce pour s'aſſurer que cette loi naturelle, dont il eſt queſtion, n'a pas moins été connue par les anciens que par les modernes. Il y eut, je

* *Préface.*

l'avoue, plus de différentes opinions ſur cette matière parmi les ſectes des anciens philoſophes; & les modernes, ſi on en excepte M. Rouſſeau & quelques autres de ſa trempe, en ſont mieux d'accord entre eux. Mais c'eſt juſtement ce que nous avons déjà remarqué, que la religion a contribué beaucoup à décider cette queſtion, & en arrêter les égaremens des opinions philoſophiques, ce qui condamne d'autant plus l'erreur de ce philoſophe, qui pour mieux l' *éclaircir* commence par en écarter tous les faits, que la religion nous apprend.

Que ſi les *jurisconſultes Romains aſſujettiſſent indifféremment l'homme ainſi que tous les animaux à une même loi naturelle, parcequ'ils conſidérent ſous ce nom l'expreſſion des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés pour leur commune conſervation*, c'eſt-à-dire *plutôt une loi que la nature s'impoſe à elle-même qu'une loi qu'elle preſcrive* *, en un mot la loi phyſique de la ſimple animalité, ce n'eſt point-

* *Préface*

là de quoi il s'agit. Je ne doute pas qu'on ne puiſſe appeller en quelque ſens cette loi phyſique de l'animalité une *loi*, c'eſt-à-dire un ordre, une règle de nature, & qu'elle ne convienne généralement à tous les animaux. Mais ce ſeroit trop mal entendre les *juriſconſultes Romains*, ou les calomnier ouvertement, que de dire qu'ils n'ayent point connu d'autre loi de nature. Car je voudrois bien qu'on m'expliquât qu'eſt-ce que ſignifient ces mots d'équité naturelle, de naturelle obligation, que ces juriſconſultes ont ſi ſouvent employés, ſi ce n'eſt qu'ils ont très-bien connu des principes de juſtice, & de devoir, qui découlent immédiatement des inſtitutions d'une nature raiſonnable indépendamment de toute loi civile.

Mais c'eſt aux *modernes* que M. Rouſſeau en veut. Quelle honte de tous ces hommes ſavans d'avoir ſi peu connu la nature humaine, & de s'être ſi mal accordés ſur le ſens de ce mot *loi*, de ſorte qu'on n'a point parmi *toutes celles, qu'on trouve dans les livres* une *bonne définition* de la loi naturelle, & qu'on

peut dire qu'on a ignoré jusqu'ici les véritables devoirs de nature. C'étoit à ce nouveau philosophe à donner l'écart aux *livres des hommes qui sont menteurs*, & aller creuser dans la nature même, qui ne ment jamais. C'est lui qui vient éclairer le monde, & le détromper de cette fausse idée qu'on avoit conçue d'une loi de nature, *qu'il est impossible d'entendre, & par conséquent d'y obéir, sans être un très-grand raisonneur, & profond métaphysicien.* Ne falloit-il pas bien de hardiesse & d'imposture pour ainsi parler, tandis qu'il ne peut point lui-même faire entendre ni au plus *profond métaphysicien*, ni même au plus docile homme cette nouvelle & étrange loi de nature, qui lui impose de se battre toute sa vie avec des animaux féroces, & que surement il ne sait point l'entendre lui-même avec tout *son très-grand raisonner*? Mais tout cela n'importe. L'esprit de ce philosophe ne semble guères craindre le ridicule.

Que l'erreur de ces modernes a été jusqu'ici bien grossier! *On commence*, dit-il, *par rechercher les règles, dont*

pour l'utilité commune il feroit à propos que les hommes convinſſent entre eux, & puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces règles ſans autre preuve que le bien qu'on trouve qui réſulteroit de leur pratique univerſelle. Voilà, pourſuit-il, *aſſurément une manière très-commode de compoſer des définitions, & d'expliquer la nature des choſes par des convenances preſqu'arbitraires* *. Quand la choſe ſeroit ainſi, l'on pourroit dire que c'eſt-là une manière à peu près auſſi *commode* que celle *d'éclaircir* la nature des choſes par des *hypothèſes* tout à fait extravagantes & capricieuſes.

C'eſt-là enfin parler aſſez clair pour faire entendre qu'on trouve dans la collection de ces règles tout au plus quelque *utilité commune*, mais qu'on n'y voit point ce qu'on appelle honnêteté. Mais il ne faut que décider toujours, & railler en ton de maître ſur des choſes à demi expliquées, & c'eſt ainſi qu'on en impoſe au monde. Aſſurément les règles du droit naturel ſont dirigées

* *Préface.*

à *l'utilité commune* du genre humain, puiſque c'eſt de leur pratique univerſelle que découle néceſſairement le bon ordre dans la ſociété des hommes; mais on n'a jamais prétendu de donner à toutes ces inſtitutions particulières, *dont il ſeroit à propos que les hommes convinſſent entre eux pour l'utilité commune* le nom de loi naturelle. Ce n'eſt pas tant *l'utilité commune* que l'on cherche à établir par une loi naturelle, que le déſordre, & le dommage univerſel que l'on cherche à éviter. Sans entrer ici dans un détail particulier de toutes ces règles, je me bornerai à demander ſeulement s'il falloit quelque convention entre les hommes pour établir des règles qui leur défendiſſent de s'entrégorger, & de ſe manger les uns les autres, & même de ſe ravir mutuellement leur repas à *coups de poing* *; qui leur impoſaſſent de ſe ſecourir les uns les autres dans leur néceſſités, de reconnoître chacun ce père, & cette mère, qui lui ont donné l'être, de les aſſiſter dans leur vieilleſſe, & de ne

* *Not.* 7. *pag.* 132.

point les abandonner dans une forêt aux attaques des bêtes féroces. Sont-ce là des *convenances preſqu'arbitraires*, ou bien des devoirs inſpirés par une nature raiſonnable ? Sont-ce des règles, *dont il ſeroit à propos de convenir*, ou bien de devoirs qu'il ne doit être permis à perſonne de violer, même indépendamment de toute convention humaine ? Sont-ce enfin des principes ſi abſtrus & ſi ſubtils, qu'il faille une ſi *profonde* métaphyſique pour les entendre ?

Tout homme tient de la nature des droits ſiens propres, c'eſt-à-dire des raiſons abſolues pour ne pas être troublé dans la poſſeſſion de certains biens, tels que par exemple la conſervation de ſon être ſoit phyſique, ſoit moral. Il n'y a même que l'homme, qui ſoit capable de droits proprement appellés ; & M. Rouſſeau ſemble n'avoir pas aſſez bien connu ce que c'eſt qu'un droit, & quels en ſont les véritables fondemens lors qu'il y a fait participer les bêtes auſſi *. C'eſt dans la nature d'un eſprit libre, & dominant, tel que

* *Préface.*

celui de l'homme, que la compétence de ces droits eſt fondée, de ſorte qu'un eſprit eſclave & entièrement aſſervi à la matière, tel que l'eſprit des bêtes, en eſt auſſi peu capable que cette matière qui le domine. C'eſt ainſi que les anciens Juriſconſultes ont refuſé aux eſclaves tout droit civil, parcequ'ils ont toujours reconnu la liberté pour le premier fondement de tous les droits. C'eſt donc une ſpécieuſe illuſion de dire qu'il *ſemble que ſi je ſuis obligé de ne faire aucun mal à mon ſemblable, c'eſt moins parcequ'il eſt un être raiſonnable que parcequ'il eſt un être ſenſible* *. La ſenſibilité de l'animal étant cette faculté, dans laquelle ſe produit comme dans ſon propre ſujet la douleur, & le mal phyſique de l'offenſe, il eſt clair qu'il ne ſauroit pas même y avoir du mal où il n'y auroit point de ſenſibilité. Ainſi de dire que je ne dois point faire du mal à mon ſemblable *parcequ'il eſt un être ſenſible*, c'eſt dire en d'autres termes que je ne dois point lui faire du mal parceque ce mal lui eſt

* *Préface.*

un mal, raiſonnement fort impropre, qui ſous ſemblant de dire quelque choſe ne diroit rien. Il faut donc m'apporter une autre raiſon de cette défenſe de faire du mal à mon ſemblable. C'eſt l'excellente condition de ſon eſprit libre, qui lui donne le droit d'éloigner de lui-même tout ce, qui peut offenſer la ſenſibilité de l'individu; ainſi ce n'eſt que fort improprement qu'on voudroit étendre le même droit à tout être ſenſible, & le rendre commun aux bêtes auſſi bien qu'à l'homme.

C'eſt de la même excellence de ſon eſprit que l'homme tient entre les autres droits de nature celui de maîtriſer ſur les autres créatures d'ordre inférieur; & c'eſt de là que découle ce droit de propriété, qui eſt né avec l'homme, & que notre ſubtil naturaliſte voudroit pourtant écarter entièrement de ſon état de nature. Je ne dis pas que l'homme porte avec lui du ventre de ſa mère le domaine actuel des choſes, moins encore que chacun ait à s'imaginer follement * *être le ſeul*

* *Part.* 1. *pag.* 40.

propriétaire de l'univers; car de dire cela ce seroit répondre à des paradoxes par d'autres paradoxes. Mais je dis que la condition de la nature humaine ne rejette point la propriété, qu'elle en exige même de quelque sorte, & que c'est un droit qui appartient à l'homme de sa nature que de pouvoir s'emparer des choses qui ne sont à personne, non seulement pour ce qui lui est d'une nécessité absolue, mais aussi pour son utilité, & même pour ses délices, droit que les jurisconsultes Romains ont très-bien connu dans l'homme, & qu'ils ont eux-mêmes tiré des principes de la nature indépendamment de la loi civile.

Je voudrois bien savoir en effet, si ce sauvage même, ce sauvage, qu'on a tâché de dépouiller de toute sorte de propriété, jusqu'à lui en ôter même *l'idée* *, & en est enfin si démué, qu'on nous le voudroit faire accroire, Ce fruit qu'il a détâché de l'arbre, cette proie qu'il a saisi au combat, ou à la course, ne sont-ce pas à lui en particu-

* *Part. 2. pag.* 58.

lier ? Cette peau de la bête vaincue, qu'il ſait bientôt *s'approprier* (a) dans les pays froids, n'eſt-ce pas un habit qui lui appartient, de ſorte que ce ſeroit une injuſtice de l'en dépouiller? Voilà le droit de la propriété ſi naturellement attâché à la condition de l'homme, que dans l'état même le plus ſimple qu'on a pu imaginer, on ne ſait pas le concevoir aſſez pauvre, ni aſſez dénué de choſes, pour n'avoir rien du tout qui lui appartienne.

Laiſſant donc à part toute condamnable cupidité du ſuperflu, qu'on ne peut ſuppoſer que dans un cœur véritablement dépravé, ce ne fut pas un crime contre la nature, comme ce philoſophe l'a fauſſement imaginé, qu'un homme ſe ſoit préciſément aviſé de dire le premier : *ceci eſt à moi* (b); il n'y a pas la moindre raiſon de ſoulever le genre humain contre lui, comme s'il eût violé quelque droit, tandis qu'il ne ſongeoit qu'à en faire valoir un, qui lui appartenoit par la nature auſſi

(a) *Part.* 1. *pag.* 16.
(b) *Part.* 2. *pag.* 58.

bien qu'à tous ſes ſemblables. *Si la terre n'eſt à perſonne*, à qui a-t-il fait injure? quel droit a-t-il violé? qu'eſt-ce qui lui défendoit de ſe borner à quelques arpens de terre pour y établir ſa demeure, y planter une cabane, en tirer ſa ſubſiſtance, & de dire en renonçant à tout le reſte: *ceci eſt à moi*? Qu'eſt-ce qui empêchoit tous & un chacun des hommes d'en faire autant plutôt que d'être obligés de parcourir continuellement comme des lourdes bêtes les *forêts immenſes*? Mais, dit-il, ſi la terre n'eſt à perſonne, il ne falloit pas oublier que *les fruits ſont à tous*. Ah bon! c'eſt-à-dire en d'autres termes que les productions du Cap de Bonne Eſpérance ne ſont pas moins aux Lapons, aux Ruſſes, aux Tartares, qu'aux Hottentots; que celles de la Chine n'appartiennent pas moins aux Eſpagnols, aux Anglois, aux Mexicains, qu'aux Chinois. Quelle inutile confuſion dans ce droit naturel! mais quelle illuſion manifeſte que de ne pas voir que les fruits naturellement ne ſont à perſonne, tout de même que cette terre qui les produit; auſſi ne devoient-ils pas

moins appartenir aux premiers occupans, tout au plus à la ſeule condition de ne rien ôter par un amas ſuperflu à la ſubſiſtance commune.

Dès que les hommes tiennent de la nature des droits leurs propres, ainſi que l'on vient de dire, il faut d'abord avouer qu'il y a auſſi entre eux des devoirs mutuels; car il eſt bien évident que parmi des êtres raiſonnables il ne peut y avoir des droits d'un côté, qu'il n'y ait autant de devoirs de l'autre. C'eſt ainſi que ſi je puis demander de droit la conſervation de mon être, ce ſera aux autres un devoir de ne pas y attenter; ſi j'ai le droit de m'approprier ce qui n'eſt à perſonne, ce ſera un devoir aux autres de ne pas s'emparer de ce qui eſt à moi. Il faut néceſſairement reconnoître, même parmi les ſauvages de M. Rouſſeau, de ſemblables devoirs, puiſqu'on ne peut pas leur refuſer des droits naturels; & c'eſt faute d'avoir reconnu ni devoirs, ni droits qu'il a vu avec tant d'indifférence ces *céleſtes*, & *majeſtueuſes ſimplicités* ſe diſputer comme des bêtes leurs repas à *coups de poing*, & le

plus fort ſans entendre raiſon arrachant des mains du plus foible cette nourriture qui étoit à celui-ci, le contraindre d'aller *chercher fortune* (a).

Mais quoi ? dira-t-on, n'eſt-ce pas aſſez de reconnoître dans le bon ſauvage cet excellent fond de *pitié naturelle*, ce *ſentiment obſcur* mais *vif*, qui le porte toujours à *s'identifier avec l'animal ſouffrant* (b) ? Voilà ce qui tient lieu dans lui de tout devoir, & de toute loi. N'eſt-il pas bien ſur que l'homme ſauvage eſt le plus tendre animal qui ſoit ſur la terre ? Oui ſans doute. C'eſt dans la compagnie des ours, & des bêtes ſauvages que cette douceur ſi propre de l'humanité ſe conſerve, & s'affermit le plus dans le cœur, & ce n'eſt qu'en vivant parmi ſes ſemblables qu'elle va preſque s'évanouir. Il ne faut point douter que le tendre ſauvage ſera toujours prêt à ſe rendre d'abord à cette *impulſion intérieure de la commiſération* qu'il ſent ſi vivement, tandis même qu'accoûtumé *de bonne heure* aux

(a) *Not.* 7. *pag.* 132.
(b) *Part.* 1. *pag.* 44.

comparaiſons avec des bêtes féroces, & forcé par la néceſſité d'exercer ſouvent la boucherie ſur des êtres ſenſibles pour en faire ſa proie, & ſa nourriture, il ne fait que s'occuper journellement de combats, de morts, & de carnages juſqu'à ſe rendre *tout auſſi féroce* que les bêtes féroces elles-mêmes. Perſonne ne ſaura mieux que lui *s'identifier* avec ſon ſemblable, qu'il ne connoit preſque point. Enfin c'eſt lui le héros de la pitié, lui qui ne ſonge pas même à nourrir d'abord ſes enfans que pour *ſon propre beſoin.* N'eſt-ce pas s'attirer la riſée de tout le monde que de raiſonner ainſi ?

Mais laiſſons tout cela; & qu'on accorde même au ſauvage cette chimère de *l'impulſion intérieure* tout auſſi vive que l'on voudra. Que ſert de reconnoître dans l'homme le ſentiment naturel de la pitié, ce *mouvement antérieur à toute réflexion, dont les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſinges ſenſibles* ? Celle-ci n'eſt enfin qu'une de ces loix que la nature s'impoſe plutôt à elle-même qu'à l'animal raiſonnable; auſſi ne peut-elle pas faire

tout le fondement d'un devoir moral. L'on peut dire tant qu'on voudra que *tant que l'homme ne réſiſtera point à l'impulſion intérieure de la commiſération, il ne fera jamais du mal à un autre homme* (a); mais tout cela n'eſt rien dire, & ce n'eſt point là de quoi il s'agit. Puiſqu'on demeure d'accord que l'homme eſt naturellement *agent libre* (b), & qu'on le reconnoit conſtitué par la nature dans une véritable liberté *d'acquieſcer, ou de réſiſter* à cette impulſion de la pitié ainſi qu'à toutes les autres, on demande s'il y a quelque précepte, c'eſt-à-dire quelque règle diſtinguée de toute *impulſion phyſique*, qui défende abſolument à des êtres raiſonnables & libres de lui réſiſter en certains cas; car s'il n'y en a point, ce ne ſera pas un plus grand crime de *réſiſter* à cette pitié en maſſacrant ſon ſemblable, & même en étranglant ſa mère, ou en mangeant par la faim ſon fils, que de *réſiſter* à ce *penchant aveugle* qui demande une femelle; & voilà anéantie dans l'homme toute bonté

(a) *Préface.* (b) *Part.* 1. *pag.* 19.

& méchanceté morale, & les idées de vertu & de vice réduites à n'être plus que des vaines & chimériques imaginations.

C'eſt-là en effet une conſéquence néceſſaire des maximes de M. Rouſſeau; c'eſt-là toute la notion du vice & de la vertu, qui découle de ſon ſyſtême de nature, & c'eſt en vain qu'il affecte de ne pas vouloir s'écarter du ſens ordinaire de ces mots. Il laiſſe dans leur opinion ceux, qui *veulent dans l'intention de donner d'abord une moralité aux actions humaines, la raiſon d'un précepte* [a]; il approuve même que tous ceux-là tâchent d'exercer *les vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître.* Mais pour lui il n'eſt point du tout perſuadé d'un ſemblable principe. Il trouve que *le précepte eſt indifférent par lui-même* [b], & il ne ſauroit concevoir la moralité des actions humaines que comme une qualité *qu'elles n'euſſent de long tems acquiſe.* C'eſt pourquoi il ne faut point s'étonner ſi parmi ces ſauvages de ſon état de na-

(a) *N.* 7. *pag.* 141. (b) *Ibid.*

ture l'on ne trouve que des lourds, qui ne ſavent regarder jamais leurs actions que comme des *événemens naturels* *. Être mangé par ſon ſemblable ce n'eſt pas moins parmi eux un *événement naturel*, que d'être mangé par le loup. Satisfaire ſon *penchant aveugle* avec une femelle d'autre eſpèce, ne pouvant pas le ſatisfaire avec une de la ſienne, c'eſt auſſi non plus qu'un de ces *événemens naturels*, qui produiſent toujours tant de nouveaux monſtres parmi les animaux ſauvages de l'Afrique. Enfin ce n'eſt auſſi rien plus qu'un *événement naturel* que de *ſe faire beaucoup de violences mutuelles*. Peut-être doit-on même dire, que toutes ces actions pourroient être des vertus dans l'état de nature, lors qu'on y ſera porté par une *impulſion phyſique*; puiſque dans cet état l'on pourroit *appeller le plus vertueux celui, qui reſiſteroit le moins aux ſimples impulſions de la nature.*

Mais comment des actions ſi indifférentes en elles-mêmes, & peut-être

* *Not.* 12. *pag.* 171.

même *vertueuſes* dans l'état de nature, ont-elles pu devenir des crimes ſi déteſtables dans la ſociété ? Eſt-ce par des loix ? par des conventions, & des inſtitutions humaines ? Si cela eſt, ces loix, ces conventions, ces inſtitutions pourroient bien changer encore ; elles pourroient laiſſer des actions pareilles dans leur indifférence naturelle, & même les approuver ; & voilà que toute leur qualité criminelle ne ſeroit plus. Il eſt vrai que de telles loix ſeroient directement contraires aux principes les plus eſſentiels de la ſociété humaine, & que par là toute ſociété iroit d'abord ſe détruire. Mais dans tout cas pourquoi ne pourroit-on pas regarder ces troubles, & ces déſordres comme des *évènemens naturels* ? Pourquoi voudroit-on faire un *crime*, ſoit au légiſlateur, ſoit aux ſujets, de troubler une ſociété, qui n'auroit l'appui d'autre autorité que de celle qu'elle tire d'elle-même, & des opinions des hommes, & de renvoyer ainſi tout le monde à ſon heureux état de nature ? Il eſt pourtant vrai qu'on ne peut nullement concevoir que l'inhumanité, la brutalité,

la violence mutuelle ne ſoient pas des crimes toujours déteſtables parmi les hommes, & dans quelqu'état que ce ſoit du genre humain indépendamment de toute loi, & de toute inſtitution de la ſociété.

Je ſais bien que des loix poſitives, & des inſtitutions particulières de la ſociété humaine peuvent auſſi défendre dans quelques circonſtances ce qui ne ſeroit point défendu par la nature, & rendre par là criminelles des actions, qui ſeroient indifférentes en elles-mêmes. Mais qu'eſt-ce qui aura donné à ces loix & à ces inſtitutions humaines la ſanction & l'autorité néceſſaire pour obliger des hommes? Faudra-t-il recourir pour cela à d'autres inſtitutions, & à d'autres loix humaines précédentes? On pourroit aller juſqu'à l'infini; mais il eſt clair qu'on ne trouvera jamais dans toutes les inſtitutions humaines, une raiſon ſuffiſante pourquoi les membres de la ſociété ſeront obligés de les obſerver, & pourquoi on n'en pourroit pas regarder la tranſgreſſion comme un de ces *événemens naturels*, qui arrivent parmi les ſauvages de l'é-

tat de nature. C'eſt donc dans la nature humaine elle-même qu'il faut chercher cette raiſon ſuffiſante. C'eſt elle qui par des principes inébranlables ordonnant aux hommes d'obéir aux loix, & aux gouvernemens, de garder la foi des conventions, & des pactes, d'accomplir les obligations dont on s'eſt chargé, rend par là vertueuſe l'obſervance, & vicieuſe la violation des inſtitutions légitimes. Si donc après les loix & les inſtitutions de la ſociété l'on trouve des hommes vertueux, & des hommes vicieux, c'eſt qu'il y avoit déjà dans la nature de l'homme, & avant toute loi humaine la notion du vice, & de la vertu.

Il falloit bien appercevoir que les actions humaines n'auroient jamais *acquis* aucune *moralité*, ſi elles n'en avoient eu *d'abord*. Auſſi eſt-il évident que M. Rouſſeau ne fait qu'amuſer le monde lors qu'on l'entend faire mention d'une *voix de juſtice*, des *vertus*, & des *vices* *, de la ſociété, & décrier avec tant d'impoſture les hommes *avares*,

* *Parte 2. pag.* 80.

ambitieux, & *méchans* de la ſociété naiſſante. Qu'eſt-ce que cette *juſtice* ? qu'eſt-ce que cette *vertu*, & cette *méchanceté* ? noms vains qui n'ont plus aucun ſens, s'il n'y a point dans l'état de nature, c'eſt-à-dire dans l'état de la vérité ſimple, & pure, & avant la *dépravation* des hommes une règle morale de leurs actions. Cependant ces noms, dont on entend retentir le *licée d'Athènes* dans ce diſcours, font bien ſentir que la nature parle encore dans M. Rouſſeau, tandis même que ſa raiſon dérangée ne tâche partout que de lui fermer la bouche, & en étouffer la voix.

Mais enfin le ſauvage n'étoit pas aſſez *profond métaphyſicien* pour entendre des devoirs au de-là de ce que peut faire une bête, ou bien M. Rouſſeau craignoit de lui gâter la ſanté, s'il lui faiſoit faire le moindre uſage de réflexion. C'eſt pourquoi il ne fallut lui laiſſer pour toute loi que ce mouvement naturel de la pitié *antérieur à toute réflexion, dont les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles.* On trouva même trop raiſonnée, & trop

métaphyſique pour lui cette maxime ſi ſimple & ſi connue par le plus idiot de tous les Chrétiens : *fais à autrui comme tu veux qu'on te faſſe*, & on crut lui devoir ſubſtituer cette autre maxime, dit-on, *de bonté naturelle moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible* *. C'eſt-là ſans doute une maxime fort plus commode *que la précédente* ; puiſque loin d'impoſer la peine d'examiner s'il y a quelque injuſtice dans ce bien qu'on veut faire à ſoi-même, elle ne ſauroit pas même laiſſer le ſoin de comparer la néceſſité de ce bien avec la quantité du mal d'autrui qui en réſulteroit ; auſſi ne faut-il point douter que ſi le moindre mal qu'il faudra faire à ſon adverſaire pour lui enlever une proie, ſera de lui caſſer la tête par un coup de bâton, le ſauvage porté de ſa *bonté naturelle* le ſera d'abord. Mais, dit-on, par cette bonté le *ſauvage robuſte*, ſera toujours détourné *d'enlever au foible enfant, ou au veillard infirme ſa ſubſiſtance acquiſe*

* *Part. 1. pag. 46.*

avec peine. Oui ſi lui-même eſpère pouvoir trouver la ſienne ailleurs (a); autrement ſi le moindre mal qu'on puiſſe leur faire, ſurtout dans la ſaiſon de l'hyver, qui doit apporter généralement dans tout l'état de nature une famine enragée, ſera de les forcer de languir de faim, il leur faudra bien eſſuyer ce triſte effet de la *bonté naturelle* du *ſauvage robuſte*. Mais enfin s'agit-il d'enlever un repas à celui, qui n'eſt ni *veillard infirme*, *ni foible enfant* (b)? La maxime de *bonté moins parfaite* ſe tait; & il n'eſt plus que *la difficulté de vaincre comparée avec celle de trouver ailleurs ſa ſubſiſtence*, *qui* puiſſe détourner le ſauvage de venir aux *coups de poing*, & s'il gagne le combat, d'envoyer le vaincu *chercher fortune*. Voilà une *bonté*, qui approche beaucoup d'une véritable méchanceté. Mais il ſuffit à M. Rouſſeau que ſa maxime de *bonté moins parfaite* ſoit *plus utile que la précédente*; c'eſt-là ce qui tient lieu chez lui de toute bonté morale.

Puiſque cette maxime *fais à autrui*

(a) *Pag.* 45. (b) *Not.* 7. *pag.* 132.

comme tu veux qu'on te faſſe eſt trop ſublime pour le brutal ſauvage, peut-on eſpérer de lui qu'il ſonge à donner quelque ſecours à ſon ſemblable dans un preſſant danger ? qu'il veuille faire part de ſa proie, ou de ſa nourriture au *veillard infirme*, & au *foible enfant* languiſſans de faim ſous un arbre ? qu'il veuille du moins ſe donner la peine de ſecourir ſa mère attaquée par une bête? J'attends qu'on me diſe qu'eſt-ce qui le portera à tous ces bienfaits; car ſa maxime de *bonté moins parfaite* ne va point ſi en haut. C'eſt aſſez qu'elle puiſſe lui inſpirer de ne point faire tout le mal qu'il pourroit à autrui en faiſant ſon bien à lui-même. C'eſt aſſez qu'elle puiſſe le détourner d'enlever au *foible enfant*, & au *veillard infirme* leur nourriture quand il lui ſera aiſé de trouver la ſienne ailleurs. Mais de faire du bien à qui que ce ſoit lors que ſon bien n'y eſt point intéreſſé ; d'autant plus d'incommoder un peu ſon bien en faiſant part à autrui de ſa propre nourriture, quelle que ce ſoit la néceſſité de ſon ſemblable, c'eſt ce que ſa maxime de *bonté moins parfaite* ne ſauroit

point lui inſpirer, ainſi qu'elle n'inſpire à une mère ſauvage d'allaiter ſes enfans que *pour ſon propre beſoin.* Voilà le heros de la *pitié*, cet être ſi *compatiſſant & ſenſible* (a); voilà ce ſentiment ſi *vif* dans lui, cette *commiſération ſi énergique*, qui fait ſi *intimement l'identifier* avec ſon ſemblable ſouffrant. Et après tout cela on oſe calomnier la philoſophie d'inſpirer cette barbare maxime: *périſſe ſi tu veux, je ſuis en ſureté*; on oſe railler le philoſophe, qui, dit-on, *n'a qu'à mettre ſes mains ſur ſes oreilles, & s'argumenter un peu pour empêcher la nature de l'identifier avec celui, qu'on aſſaſſine ſous ſa fenêtre* (b). Combien de hardieſſe & d'impoſture!

Cette nature, qui inſpire toujours de faire ſon bien *avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible*, n'eſt pas à la vérité la nature des ours, & des tigres; elle eſt quelque choſe de moins féroce, & de moins irraiſonnable. Mais elle n'eſt pas non plus la nature des eſprits raiſonnables, qui commande de

(a) *Part.* 1. *pag.* 29.
(b) *Pag.* 44. & 45.

laiſſer quelquefois ſon bien à part, ſi on ne peut l'obtenir qu'avec du mal d'autrui. Cela eſt peut-être un peu *métaphyſique* pour le lourd ſauvage livré *au ſeul inſtinct*. Mais ſi M. Rouſſeau au lieu de *lire* l'hiſtoire de l'homme dans la nature des bêtes eût plutôt voulu la *lire* dans la nature raiſonnable, il eût bien vu que rien n'étoit ſi clair, rien ſi aiſé à entendre que ce précepte de nature.

C'eſt le mauvais original où il a *cru lire* cette hiſtoire, qui n'ayant ſu lui montrer d'autre nature dans l'homme qu'une ſimple animalité, ne lui laiſſa non plus appercevoir d'autre voix de nature, que celle qui ſe fait ſentir par tous les animaux de la terre, c'eſt-à-dire des ſimples *impulſions phyſiques*. On entend bien par là que cette propoſition, d'ailleurs très-vraie en elle-même, *que pour qu'une loi ſoit naturelle il faut qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature* *, eſt fort captieuſe & même très-fauſſe dans le langage de M. Rouſſeau, comme s'il

* *Préface.*

vouloit dire qu'il faut qu'elle ſoit tellement ſenſible qu'on n'ait pas même à faire la moindre réflexion pour l'entendre, ce qui ſeroit bien vrai à l'égard de ces *impulſions* de la nature phyſique, qui ſont communes à tous les animaux, point à l'égard de cette loi morale, dont il eſt queſtion, qui n'étant propoſée qu'à un être intelligent & raiſonnable tel que l'homme, par conſéquent ne doit pouvoir s'entendre que par la connoiſſance & le raiſonnement. La nature, c'eſt-à-dire la droite raiſon parle donc ſans doute, la loi parle, & il ne faut pas même être ni *grand raiſonneur*, ni *profond métaphyſicien* pour l'entendre. C'eſt l'homme dépravé qui n'en entend pas toujours la voix, & c'eſt moins dans l'eſprit que dans le cœur humain qu'il en faut chercher la cauſe. C'eſt un cœur corrompu par des mauvais penchans, qui obſcurciſſant la raiſon, nous met hors d'état d'entendre cette loi, & plus encore de la ſuivre.

Les hommes ſont méchans *, dit M.

* *Nat. 7. pag.* 130.

Rouſſeau ; *une triſte & continuelle expérience diſpenſe de la preuve.* Je ne veux point le lui conteſter. *Cependant*, pourſuit-il, *l'homme eſt naturellement bon ; je crois l'avoir démontré* (a). Il ne l'a démontré point du tout. Il a bien dit en termes exprés qu'il *paroit d'abord que les hommes dans l'état de nature n'ayant entre eux aucune ſorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans à moins qu'on n'appelle vices les qualités* qui *peuvent nuire à ſa propre conſervation, & vertus celles qui peuvent y contribuer* (b). Il a dit que les ſauvages *ne ſont pas méchans préciſément parcequ'ils ne ſavent ce que c'eſt qu'être bon* (c). Il a dit enfin qu'il n'y a d'autre maxime de bonté naturelle que celle qui inſpire de faire *ſon bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible.* Si c'eſt-là ce qu'on appelle être *naturellement bon* ; ſi on appelle bonté de ne pas avoir d'ambition, tandis qu'une ſtupidité bien ſotte ne laiſſe pas même

(a) *Part.* 1. *pag.* 38. & 39.
(b) *Pag.* 41. [c] *Pag.* 46.

appercevoir ſa ſupériorité ſur les autres animaux, de ne pas être tourmenté par l'avarice dans un état, où toutes les richeſſes du monde ne ſauroient avoir la moindre eſtimation de perſonne, de ne guère incommoder les êtres ſes ſemblables, qu'on ne connoit preſque pas même; enfin de ne point faire du mal à perſonne parcequ'on n'eſt guère en état d'en faire, M. Rouſſeau ne ſait pas mieux que le ſauvage *ce que c'eſt qu'être bon.*

Mais bien que ce ne ſoit pas par la route de ſon hypothèſe qu'on parviendra jamais à connoître la bonté naturelle de l'homme, il eſt pourtant vrai que l'homme eſt *naturellement*, c'eſt-à-dire de ſa première origine, *bon*; puiſque ſans parler des dons de la grace, dont il a été d'abord enrichi, il dut dès ſa création être conſtitué dans un parfait ordre de nature; autrement on pourroit imputer au Créateur même le déſordre & la méchanceté de cette créature, ce qu'on ne doit jamais dire.

Supposé donc pour un dogme avoué que l'homme eſt *véritablement bon* de ſa première nature, l'on vient faire

queſtion ſur la cauſe, qui peut l'avoir enſuite dépravé ainſi que nous le voyons. *Qu'eſt-ce*, dit-on, *qui peut l'avoir dépravé à ce point ſi non les changemens ſurvenus dans ſa conſtitution, les progrès qu'il a faits, & les connoiſſances qu'il a acquiſes* * ? M. Rouſſeau ne diſtingue pas aſſez préciſément les choſes, & il ne parle guères ici ni en ſage philoſophe, ni en vrai chrétien. L'on ne veut point conteſter que les *progrès* des hommes, & les *connoiſſances* acquiſes n'ayent contribué à déployer de plus en plus la méchanceté du cœur humain, & en faire éclatet les triſtes effets. L'on conçoit aiſément qu'une multitude d'objets propres à chatouiller les paſſions ont pu ſervir à multiplier dans l'homme des mauvaiſes habitudes, & à le plonger de plus en plus dans la dépravation. Mais tout cela ne pouvoit arriver que dans des cœurs déjà corrompus. En effet on ne ſauroit pas même concevoir comment des objets matériels & terreſtres auroient pu gagner tant de force ſur des eſprits raiſonnables au point

* *Not. 7. pag. 130.*

de les rendre pour ainſi dire aſſervis à la matière, quand il n'y auroit déjà eu du côté de ces eſprits mêmes un penchant déréglé envers ces objets-là, ce qui ne pouvoit nullement arriver que par une corruption & un déſordre, qui fit prévaloir dans l'interne conſtitution de l'homme la partie inférieure & matérielle à la raiſon de l'eſprit. Ce n'eſt pas donc dans les progrés, ni dans les connoiſſances qu'il faut chercher la premiére cauſe de la dépravation humaine.

Puiſque M. Rouſſeau en qualité de philoſophe chrétien vante de la foi aux livres de Moyſe, je vais le rappeller à ces livres, qui nous en découvrent la cauſe véritable. Je vais lui faire remarquer, que ſitôt que nos premiers péres eurent déſobéi au précepte divin, ils ſentirent d'abord pour la premiére fois la honte de leur nudité, c'eſt-à-dire que ce fut-là le premier ſentiment de ce trouble, & de ce déſordre interne, de cette révolte de la matière contre l'eſprit, qui dès lors s'élevoit dans l'homme, & qui commençoit à rendre méchante & honteuſe une nudité, qui juſque-là avoit été innocente. C'eſt

donc le péché de nos premiers pères; il faut le dire encore une fois, qui a porté dans la constitution de l'homme, soit pour un effet, ou pour un châtiment, cette corruption si déplorable que nous y voyons. C'est dès lors qu'on trouve la nature humaine aussi dépravée du premier jour qu'elle l'a été après des *multitudes de siècles*, & l'homme toujours méchant soit dans la société, soit dans la solitude. C'est-là un fait si évidemment nécessaire à l'éclaircissement de la question, dont il s'agit, qu'il n'eût fallu jamais l'écarter d'elle. On auroit par là aisément vu, que si les hommes réunis en société sont méchans, ce n'est que parceque chacun d'eux l'est en particulier, & que ce n'est point la société qui fait l'homme méchant, mais que c'est l'homme méchant qui rend mauvaise la société.

Qu'aura-t-on gagné donc lors qu'on a banni de l'homme toute sorte de société avec ses semblables, & qu'on l'a réduit à l'état d'un animal solitaire & isolé. L'aura-t-on ainsi rendu à sa pureté originaire? l'aura-t-on remis dans cet ordre de nature, dans lequel il a

dû être nécessairement constitué d'abord par la sagesse de son Créateur ? Non sans doute. Ce n'est pas par un simple écartement des objets extérieurs qu'on le rendra à sa première nature. On ne le rendra pas bon seulement parcequ'on lui ôte quelque moyen de faire du mal : il faudroit lui ôter la malheureuse racine de cette méchanceté, qu'il emporte avec lui du ventre de sa mère ; il faudroit lui guérir le cœur gâté par la corruption. Puisque donc M. Rousseau veut chercher dans l'homme un état *qui n'existe plus, & qui peut-être n'a jamais existé* * ; puisqu'il ne veut faire que des hypothèses, que n'a-t-il cherché cette simple nature humaine telle qu'elle auroit dû être avant le péché d'Adam ? C'étoit-là l'hypothèse raisonnable qu'il falloit faire. C'est ainsi qu'il auroit trouvé les hommes dans leur véritable & pure nature. Mais dès lors il n'auroit pas vu tant de maux dans la société humaine, car une société d'innocens ne pouvoit être ni méchante, ni source de méchanceté.

* *Préface.*

Qu'on ôte de l'homme ces racines d'ambition, d'avarice, d'envie, malheureux reste du péché, qui ont fixé leur siège dans lui, point dans les objets qui l'environnent, ni dans les *mille causes sans cesse renaissantes au sein de la société* *; & voilà une société qui n'est plus brouillante, qui ne porte plus les hommes à s'entrehaïr, une société enfin toute douce, & paisible, qu'on n'aura pas la moindre raison de blâmer. Mais pour guérir l'homme de tous ces maux il ne falloit pas tomber dans le paradoxe plus encore insupportable de le dépouiller de tout sentiment de cœur, de tout raisonnement, de toute réflexion, & de le livrer comme une bête aux *simples impulsions*, aux *pures sensations*, au *seul instinct*, ce qu'a fait honteusement cet étrange philosophe. C'est ainsi qu'un sot médecin croiroit guérir son malade de la migraine en lui tranchant d'un coup la tête.

On comprend aisément qu'après cette universelle corruption de la nature humaine il fallut des nouvelles règles,

* *Préface.*

& des providences nouvelles qui n'auroient pas été néceſſaires auparavant, & qui n'étoient pourtant pas moins règles de nature que celle de la nature intègre, ainſi que des différentes manières de vivre ne ſont pas moins règles d'une même ſanté dans le malade que dans l'homme ſain. Avant la corruption chacun obéiſſant ſans ceſſe à cette raiſon droite, dont la ſeule lumière gouvernoit paiſiblement tous, & les empêchoit de s'offenſer, de quelque façon que ce fût, les uns les autres, le genre humain eût été aſſez heureux par lui-même ſans qu'il lui fallût ni loix, ni gouvernement extérieur. Mais après que la paſſion étant ſoulevée, & la lumière affoiblie, la méchanceté prit généralement la place de l'innocence, il fallût bien qu'il y eût des moyens de mettre frein aux déſordres, & de ramener à leurs devoirs des hommes devenus *avares*, *ambitieux*, & *méchans*. Ainſi voilà naître dès lors la néceſſité d'une éducation morale pour les enfans, d'un gouvernement public pour les hommes aſſemblés, de peines pour les malfaiteurs, de loix établies généralement pour tous.

Voilà enfin la société humaine de purement naturelle devenue politique.

Je ne chercherai pas ici d'entre les diverses formes de gouvernement politique quelle est la plus approchante des idées de la nature, quelle est la meilleure, & la moins sujette aux inconvéniens; il me suffit de dire avec assurance que dans l'état présent de l'humanité c'est la nature elle-même qui en exige de quelque sorte. Je ne vais pas même entrer dans un détail des différentes espèces de loix, qui composent le gouvernement, ni de tout ce qui en constitue proprement la justice, ou l'injustice; car tout cela porteroit trop loin ces réflexions. Quoiqu'il en soit, l'on ne voit point la sagesse d'un philosophe ni chrétien, ni même payen dans ces éloges qu'on entend faire par M. Rousseau d'une liberté effrénée, c'est-à-dire d'une indépendence de toute loi dans une nature aussi corrompue que la notre, jusqu'à railler l'institution des loix d'avoir *détruit sans retour la liberté naturelle* *. C'est ainsi qu'un homme

* *Part. 2. pag. 83.*

devenu furieux pourroit de même décrier ces chaînes qui l'environnent, & qui l'empêchent de faire sentir les funestes jeux de sa rage, comme si elles lui détruisoient sa *naturelle liberté.*

De tout ce que je viens d'exposer on peut tirer la résolution véritable de la question que M. Rousseau a prise à examiner, savoir quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, & si elle est autorisée par la loi naturelle. L'on verra aisément que cette inégalité tire sans doute en partie ses fondemens de la nature de l'homme, point de l'intègre, mais de la corrompue, & qu'elle est par conséquent très-bien autorisée par cette loi, qu'une nature morale impose à des êtres raisonnables, aussi dérangés dans leur constitution que nous le sommes devenus.

C'est-là ce qu'on peut dire à cet égard avec toute vérité sans qu'il faille adopter les étranges hypothèses de ce philosophe, qui n'ayant su raisonner sur l'égalité naturelle des hommes qu'en les rendant entièrement égaux aux bêtes, a parfaitement accompli dans lui-même ce qui est dit dans le Psaume, que

l'homme étant constitué en honneur, n'a point su le connoître, qu'il s'est comparé avec les jumens ignorantes, & leur s'est rendu semblable. Aussi faut-il conclurre de tout cela qu'il s'est honteusement trompé lors qu'il *a cru lire dans la nature* cette indigne histoire de l'homme, qu'il ose débiter devant les *Platons* & les *Xenocrates*; & que si dans son livre il n'y a de faux que ce qu'il y a *mêlé du sien*, on peut être assuré qu'il y a très-peu de vrai, de sorte qu'il va enfin se ranger par lui-même parmi les *livres des hommes qui sont menteurs* *, & qu'entre les livres *menteurs* il se donnera peut-être l'honneur de ne pas rester dans la dernière place.

---

* *Exord. pag.* 5.

AVEC PERMISSION.

ERREURS		CORRECTIONS
ag. lign.		
9 23	j'entreprend	j'entreprends
12 11	m'infinue	s'infinue
14 1	la contredire	le contredire
27 21	qui ont appris	qui lui ont appris
39 dern.	l'eſprit public	l'eſprit ſubtil
40 12	la choſe en demeure pas	la choſe n'en demeure pas
24	ne ſaura pas	ne le ſaura pas
49 4	à être ſaints	à être ſains
69 21	le gland	les glands
22	le conſerver	les conſerver
72 23	qu'auroit	qu'il auroit
73 4	c'eſt ce moquer	c'eſt ſe moquer
10	s'il ſeront	s'ils ſeront
77 6.e ½	bien occaſions	bien d'occaſions
82 21	ſauvage	ſauvages
84 25	foible	foibles
91 13	ſubſiſtances d'elles	ſubſiſtance d'elle
96 18	les occaſion	les occaſions
111 11	aprés bien de ſiécles, & les différentes manières de vivre	aprés bien de ſiécles les différences des terrains, des climats, & des ſaiſons purent forcer les hommes à des différentes manières de vivre

pag.	lin.	*ERREURS*	*CORRECTIONS*
125	19	fait naître	fit naître
142	19	Flurons	Hurons
150	20	la ſubſiſtance	la ſubſtance
152	4	ſeurent	eurent
196	3	deſtiné	deſtinée
203	16	pourvu	pourvus
207	25	l'eſprit l'homme	l'eſprit de l'homme
227	12	de la bête, d'autant	de la bête, faute d'autant
233	9	tout les animaux	tous les animaux
236	13	il demeura	il y demeura
239	10	quelque manières	quelque manière
	15	s'employerois	j'employerois
256	1	d'un ſociété	d'une ſociété
260	23	de vivre comme un fou	de rire comme un fou
280	7	quelque paradoxe !	quel paradoxe !
297	14	la plus néceſſaires	la plus néceſſaire
299	17	productions naturelle	productions naturelles
317	27	bien groſſier	bien groſſière

5855162